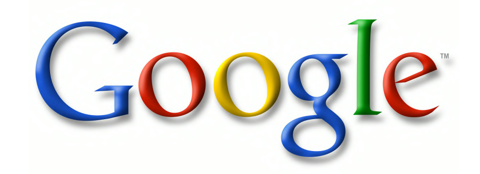




MÉMOIRES

DU COMTE

ALEXANDRE DE TILLY.

Paris. — Le Normant fils, imprimeur du Roi, rue de Seine.

MÉMOIRES

DU COMTE

ALEXANDRE DE TILLY

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES MŒURS

DE LA FIN DU 18e SIECLE.

DEUXIÈME ÉDITION.

Tome Premier.

PARIS.

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1828.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF
OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

Les *Mémoires* autographes du comte Alexandre de Tilly, que nous livrons à la curiosité des contemporains, remplissent une lacune essentielle dans le tableau des mœurs qui ont précédé la révolution française et en ont précipité l'explosion : ils renferment une grande variété d'anecdotes, de portraits, de conversations et de récits qui montrent la société telle qu'elle était à la fin du dix-huitième siècle. C'est à l'époque même où le duc de Lauzun termine ses propres *Mémoires*, c'est-à-dire en 1783, après la guerre de l'indépendance des États-Unis d'Amérique, que le comte de Tilly donne le plus de consistance à ses souvenirs, toujours si animés et si piquans, parce qu'il est

toujours lui-même en scène. A ses aventures viennent se mêler bientôt les premiers troubles de la révolution, théâtre infiniment plus vaste, où les événemens se ressentent aussi de l'influence des mœurs. Le comte de Tilly commence où finit le duc de Lauzun, mais avec plus d'agrément et d'intérêt, soit par le mordant de son style, soit par le charme et la variété de ses tableaux qui sont libres sans cynisme, pleins de révélations sans aucun dessein de scandale, et dont les effets d'ailleurs sont balancés par le correctif d'une morale raisonnée, et d'un repentir sincère; car il faut le dire, le comte de Tilly, après avoir donné tête baissée dans les écarts d'une jeunesse licencieuse, tire souvent de ses fautes, des instructions utiles pour les jeunes gens, que les mêmes passions pourraient égarer.

Si l'art de la séduction et l'amour des femmes forment en grande partie le fond de ces Mémoires, c'est que l'auteur a pu se vanter d'être, dans toute la force du terme, un homme à *bonnes fortunes* : la nature lui avait accordé

tous les dons qu'exige un tel rôle. A Paris et en Allemagne, on le désignait sous le nom du *beau Tilly*. A tous les avantages extérieurs, il joignait de l'esprit, une instruction littéraire assez rare dans la jeunesse de cette époque, des manières élégantes, un grand usage du monde, beaucoup d'assurance et d'audace.

Voilà l'idée qu'on peut se former de cet aimable séducteur de la fin du dix-huitième siècle, connu alors de tout Paris par ses triomphes de boudoirs et de coulissses.

En considérant le comte de Tilly sous ce dernier point de vue, on trouve que son caractère est un mélange de celui des *roués* de la cour du Régent, des seigneurs *tarés* des petits soupers de Louis XV, et enfin de ces corrupteurs systématiques et raisonneurs de la haute société du règne de Louis XVI. Au total, le comte de Tilly n'a point de modèle, et ne saurait plus en servir dans un temps où les usages de la société et les relations entre les deux sexes, ont changé de formes et de ton.

Or, tout est neuf, pour les lecteurs des temps actuels, dans les tableaux de genre et de mœurs qu'il a légués aux contemporains, à partir de 1783, jusque vers la fin de 1792, époque de sa sortie de France. Le tissu de ses aventures et des événemens dont il a été le témoin, forme un tout suivi et sans lacunes, dans cette partie principale des Mémoires de sa vie : le reste, qui commence à son émigration, est formé de fragmens et de morceaux détachés, liés autant que possible entre eux, jusqu'à l'époque de la mort tragique de l'auteur.

Donnons ici toute la précision que comportent les détails biographiques qui le concernent, pour que le lecteur puisse se former une idée complète du personnage.

Pierre Alexandre, comte de Tilly, naquit en 1764, dans la province du Maine; il était fils aîné de Jacques, marquis de Tilly Prémarais, et le seul fils de sa première femme, née Chasille. Il descendait de l'ancienne famille des Tilly de Normandie, dont le château est

près de la ville de Caen. Mais les Tilly s'étaient subdivisés en tant de branches, que la plupart n'avaient déjà plus aucune affinité entre elles. Alexandre de Tilly fut reçu à quinze ans page de la Reine; il ne sortit des pages que pour entrer avec un brevet d'officier dans les dragons de Noailles.

Sa carrière militaire se ressentit d'une jeunesse excessivement orageuse et dissipée. Son avancement fut d'autant plus borné, que par un coup de tête, il donna de bonne heure sa démission, préférant à tout la vie bruyante et agitée de Paris, la société des actrices à la mode, la séduction et la conquête des plus jolies femmes. Qu'on n'aille pas croire que les Mémoires du comte de Tilly n'offrent que la peinture des écarts de sa jeunesse et les particularités de sa vie galante : ils n'en sont pas moins parsemés de dissertations morales, politiques et littéraires, qui leur donnent parfois un air grave et philosophique.

L'auteur les communiqua en 1805, au Prince de Ligne, à qui il les a dédiés : le prince

l'encouragea singulièrement dans son travail. « Votre recueil, lui dit-il, que j'ai lu avec » tant de plaisir, est fait pour tous les temps, » pour tous les pays, et n'a pas besoin d'in- » dulgence. » Le prince s'offrait de le seconder par les souvenirs de sa mémoire, soit pour les noms propres, soit pour les dates. « Mais » pour le style, ajoutait-il, je sais qu'il n'y » aura qu'à admirer. »

Ce jugement, dicté par une prévention peut-être trop favorable, n'en doit pas moins être cité.

Le comte de Tilly aimait les voyages; il en fit plus d'un en Angleterre, avant et depuis la Révolution. Partout où il porte ses pas, il se montre observateur fin et raisonneur plein de discernement.

Il n'était guère possible qu'avec une imagination aussi avide et aussi mobile que la sienne, il ne prît pas *couleur* dans la révolution.

Il en fut l'adversaire et donna, soit dans les *Actes des Apôtres*, soit dans la *Feuille du jour*, en 1790 et 1791, des morceaux remar-

quables par l'énergie du style et la chaleur des opinions. En 1792, prenant la défense de Louis XVI, il écrivit à ce prince, le 27 juillet, une lettre encore plus remarquable que ce qu'il avait publié jusqu'alors, par les avis courageux qu'il lui donnait, et par les prédictions effrayantes, mais approfondies, qu'il osait lui faire. Cette lettre, rendue publique à Paris, par l'auteur lui-même, dans cette même année 1792, a été depuis imprimée à Berlin, en 1794. On en trouvera les passages les plus saillans à la fin de ses *Mémoires*.

Toutefois, le comte de Tilly se montra depuis assez modéré sur des points de doctrines politiques très-importans. Il désapprouva constamment la mesure extrême et impuissante de l'émigration, et n'y eut recours pour lui-même qu'après le 10 août, lorsque ses jours furent menacés dans Paris.

C'est à cette époque que finissent, à proprement parler, ses *Mémoires autographes*. Nous y avons suppléé par des fragmens additionnels puisés dans sa correspondance, et qui

nous ont permis de le suivre jusqu'au moment de sa catastrophe.

D'après ses papiers, on voit qu'il était resté en Angleterre, de 1792 jusqu'en 1796. L'année suivante il se rendit aux Etats-Unis; il y trouva le vicomte de Noailles, son ami, et y contracta une liaison qui ne fut pas sans influence sur ses destinées, et dont nous entretiendrons le lecteur. Il revint en Angleterre en 1799.

En septembre de la même année, il parut à Hambourg, où il retrouva Rivarol qu'il avait connu particulièrement à Paris. Il se rendit ensuite à Leipsick et à Dresde, et de Dresde à Berlin. Le roi de Prusse, en 1801, le nomma son chambellan, et l'empereur Paul le décora de la croix de Malte. C'est probablement à cette époque qu'il prit le grade de colonel de cavalerie, grade où il n'était point arrivé en France: il regardait ces faveurs comme un moyen de lui en rouvrir les portes; mais il n'en fut pas ainsi. On voit dans une de ses lettres, que le second Sénatus-consulte du 6 floréal an X (avril 1802), qui permettait la

rentrée des émigrés en France, l'excluait nommément du bénéfice de l'indulgence.

Il disparut de Berlin au printemps de 1807, et rompit tous les liens qui l'attachaient à cette capitale : il y laissa néanmoins son manuscrit et sa correspondance. Il paraît certain qu'il lui fut permis de rentrer alors en France, car on l'a vu à Paris en 1812 et en 1813. On croit que, dès ce temps-là, il vivait tantôt à Paris, tantôt à Bruxelles. Il avait toujours montré une sorte d'admiration pour Bonaparte, qu'il regardait comme ayant enchaîné la Révolution. Nous ignorons si les revers et la chute de cet homme extraordinaire le firent changer d'opinion et d'avis.

Mais si nous n'avons rien trouvé dans ses papiers, qui constate son retour et son séjour en France, depuis 1807, nous savons d'une manière plus positive, qu'il vint à Paris, en 1815, après la seconde rentrée de Louis XVIII. Vers la fin de la même année selon les uns, ou un an plus tard selon d'autres, il trancha le fil de ses jours à Bruxelles.

Si le comte de Tilly ne s'est illustré ni par sa vie, ni par le genre de sa mort, il n'en laissera pas moins un nom, par suite de la publication de ses *Mémoires* qui marqueront sous le point de vue de la peinture des mœurs de l'époque. Il ne s'agit plus ici des mœurs de la Régence et du règne de Louis XV, dont les peintures tant de fois reproduites, ont été épuisées, mais de la révélation pour ainsi dire, de l'état de la société sous le règne de Louis XVI, règne à jamais mémorable, comme ayant donné naissance à la révolution. Louis XVI, à la vérité, n'imprima aucun caractère particulier à son règne; c'était la suite de celui de Louis XV, avec des mœurs déjà tempérées et modifiées par la tendance rapide du siècle, par l'empire de l'opinion et de la mode, et enfin par les circonstances où se trouvait alors la nation.

La Régence avait ouvert le passage qui allait conduire de la monarchie de Louis XIV à la monarchie française de la fin du dix-huitième siècle; c'est ce qui l'a fait appeler le *Directoire*

de la monarchie. Mais le Directoire amena l'empire, et la Régence conduisit à la révolution par deux voies successives, le règne scandaleux de Louis XV, et l'administration faible et incertaine de Louis XVI.

La révolution commença dès la convocation des notables, qui fut, pour ainsi dire, la préface de la convocation des Etats-Généraux. En rattachant ce grand événement à l'histoire des mœurs publiques, il resterait à examiner la plus grande question que la politique puisse adresser à la morale, savoir, si la révolution a été réellement déterminée par la corruption des mœurs? Mais ce n'est point ici le lieu d'essayer de donner la solution de cette question du premier ordre : il nous suffira de l'indiquer et d'observer en même temps, qu'il était de toute impossibilité que la réforme des mœurs précédât celle des institutions : les institutions de la monarchie étant caduques, en 1789, la révolution était *inévitable*.

Résumons l'état de la nation à l'avènement

de Louis XVI; par là nous donnerons à ces *Mémoires*, une sorte d'introduction, ou plutôt une clef qui en facilitera la lecture, en les faisant mieux comprendre.

Les grands changemens survenus dans les Etats, sont presque toujours produits par l'affaiblissement des anciennes institutions, par l'oubli des principes d'ordre, d'économie, de modération, de justice, source de leur grandeur première, et aussi par les besoins nouveaux d'une civilisation plus éclairée; mais surtout par l'altération des mœurs qui, en se corrompant, font sentir à la société, un malaise dont la violence de la crise l'aide à sortir.

A la galanterie majestueuse et polie des courtisans de Louis XIV, aux débauches effrénées et grossières des *roués* du Régent, avaient succédé une corruption de principes, une ostentation d'immoralité, qui ont principalement caractérisé les mœurs françaises au dix-huitième siècle. Leur licence surtout dans les hautes classes, devint plutôt un sujet de mode et de vanité, que de scandale.

Il est à remarquer que dans cette seule nation, régnait une puissance suprême appelée *mode* : elle tenait son empire de la légèreté, qui adopte sans examen, de la vivacité de l'imagination, qui s'attache promptement à un objet, et du penchant à l'imitation.

Sous la Régence et sous une partie du règne de Louis XV, les Français ne songeaient qu'à l'amour et aux plaisirs ; ils semblaient n'exister que pour la gaîté. De ces penchans et de ces habitudes, il résultait une succession perpétuelle d'aventures piquantes, d'intrigues amoureuses qu'on racontait plaisamment, et qui remplissaient la société de vers, de chansons, de propos badins, de chroniques scandaleuses.

On soupait : là, toute ce que la bonne chère peut avoir de plus recherché, se joignait à la licence la plus dépravée. Lorsque le vin échauffait les têtes, et surtout celles des femmes, qui sortaient rarement de table de sang-froid, on se mettait à parler ce qu'on appelait *anglais*, c'est-à-dire, qu'on tenait les

propos les plus libres, en nommant chaque chose par le mot technique. Et le plus souvent on ne se quittait point, sans un tribut de complaisances mutuelles, de la part des hommes et des femmes, qui allaient même jusqu'aux dernières faveurs. Les histrions et des gens plus obscurs y avaient part, tant les rangs étaient confondus et la dissolution avait fait des progrès.

Il y avait chez les princes livrés aux sensualités, ce qu'on appelait l'appartement *des goulottes*, où l'on faisait apporter les liqueurs; on y buvait jusqu'à six heures du matin au milieu du dévergondage des propos sans frein et sans retenue.

Le mariage était devenu un acte utile à la fortune, mais un inconvénient dont on ne pouvait se garantir qu'en en retranchant tous les devoirs : si les mœurs y perdaient, la société y gagnait du côté des jouissances et de la variété des plaisirs. Débarrassée de la gêne et du froid qu'y jette toujours la présence des maris, la liberté y était extrême. La coquet-

terie mutuelle des hommes et des femmes en soutenait la vivacité et fournissait journellement des aventures piquantes. L'attrait du plaisir en faisait la base, en bannissait toute espèce de langueur, et l'exemple continuel des plus grands déréglemens autorisait à braver les principes et les règles de la pudeur.

Ce n'était pas la passion, encore moins l'estime, qui décidait les inclinations. *Avoir* pour les hommes, *enlever* pour les femmes, étaient les vrais motifs qui faisaient attaquer et se rendre : on se quittait avec autant de facilité qu'on s'était pris.

Si les revers et les malheurs publics de la fin du règne de Louis XV altérèrent le fonds de la gaîté nationale, ils ne diminuèrent rien de l'attrait qui portait aux plaisirs; peut-être que par son extrême licence la cour de Louis XV eût présenté l'image de celle du Régent, si l'esprit et la gaîté y eussent présidé au déréglement de mœurs et à l'anéantissement de tous les principes.

Louis XV mourut, et la face de la cour,

sous Louis XVI, changea : le scandale fut moins affiché autour du trône ; mais les mœurs de la nation et surtout celles des hautes classes restèrent à peu près les mêmes. Seulement la corruption étant plus systématique se revêtit de formes et s'étaya des convenances. Ce ne fut plus la cour qui donna le ton à Paris, ce fut Paris qui commença dès lors à donner le ton à la cour. On vit tout d'abord que la force manquait au gouvernement ; que le nouveau roi, plein de modération et avec les intentions les plus pures, n'était doué ni de ce discernement, ni de cette vigueur de caractère qui hâte par une secousse vive la réforme des mœurs et l'amélioration de l'Etat.

Dans quelle situation Louis XVI trouvait-il la monarchie ? L'avidité et la corruption régnaient dans toutes les parties du corps politique. Intrigues à la cour, indiscipline dans l'armée, désordre dans la distribution de la justice, esprit d'insubordination dans le Parlement, impéritie dans l'administration, avilissement du trône dont la débauche avait

souillé les degrés, fallait-il s'étonner que l'immoralité s'étendît à la plupart de ceux qui, par leur naissance et leur rang, approchaient de ce trône pour en conserver les traditions? Dans quel état d'ailleurs était la haute noblesse? ce n'était déjà plus la noblesse féodale. Jadis, rivaux des rois et oppresseurs des peuples, les nobles étaient réduits depuis trois siècles au rôle de courtisans, et mêlaient leur sang à celui des familles opulentes du Tiers-Etat, qui venaient réparer, par les riches dots de leurs filles, le délabrement de la fortune des grands. Les richesses des traitans et des financiers devenaient ainsi la proie des grandes familles obérées, et presque toutes l'étaient: les alliances s'étaient multipliées entre les races les plus illustres et les financiers les plus opulens.

Il n'était même aucune prérogative que le troisième ordre ne partageât avec la haute noblesse, si l'on excepte celle d'être présenté au Roi, comme courtisan, et de manger avec lui. Si elle obtenait de préférence les régimens,

les évêchés, les abbayes considérables, d'un autre côté, des familles anoblies depuis un siècle et moins encore, jouissaient des mêmes avantages. Le goût de la société et des plaisirs, et le caractère mobile de la nation, ne permettaient pas d'ailleurs qu'il y eût, comme dans d'autres pays, des limites fixes, qui tinssent séparés les divers états. « Je ne regarde pas » comme aristocrates, disait Rivarol, en 1789, » les gens de la cour et les nobles; ils n'ont » jamais été à mes yeux que d'ennuyeux liber- » tins, ou des mendians à talons rouges dans » Versailles. » La noblesse n'était plus autre chose qu'une tradition.

Le clergé qui possédait d'immenses revenus *, jouissait de la prérogative de s'imposer lui-même, et d'acquitter ses tributs par des dons gratuits : il s'en fallait de six millions qu'il contribuât aux charges de l'Etat, en proportion de ses facultés. Il restait dans ses biens un revenu annuel de quatre-vingt-quinze millions réparti

* Évalués à 140 millions.

dans un petit nombre de prélats et de commandataires, dont plusieurs nageaient dans les richesses et l'opulence.

Le Tiers-Etat avait singulièrement grandi et avancé avec le siècle. Rien dans tous les temps n'avait été plus facile que de franchir la ligne qui le séparait de la noblesse. De degré en degré, de génération en génération, l'homme du Tiers s'élevait successivement à un rang supérieur à celui de ses pères. Ce troisième ordre n'était pas plus étranger à l'administration qu'au mouvement des affaires. On portait à cinquante mille le nombre des hommes soudoyés pour la perception des impôts et des revenus publics, depuis l'emploi de garde ou de commis, jusqu'au fermier-général, receveur-général, ou trésorier. C'était un des grands abus du système compliqué d'impositions en France. Si l'on joint à ces divers emplois ou moyens d'aisance, de fortune et d'élévation, tous ceux qui dérivaient d'un commerce immense, dont la balance était de quarante-cinq millions en faveur de

la France, il demeurera évident que le Tiers exploitait presque à lui seul le champ immense de l'industrie, des talens et des richesses.

Il possédait les charges importantes qui donnent une autorité réelle, telles que celles de secrétaire d'Etat, de la haute magistrature, et les intendances des provinces.

L'éclat de la cour ayant diminué, et celui des grands s'étant éteint entièrement, on s'était familiarisé avec des idées d'égalité, indifférentes d'abord au peuple, mais précieuses aux riches qui croyaient n'avoir qu'à gagner dans l'établissement d'un tel régime.

Cette facilité de mœurs qui caractérisait alors les Français ne permettait pas qu'il y eût d'invariables et humiliantes séparations entre les diverses classes de la société. Le financier inconnu à Versailles voyait avec une sorte d'orgueil les plus grands seigneurs de la cour s'asseoir à sa table, s'associer à ses plaisirs, et par l'intimité de la société, s'efforcer de participer à son opulence. Les grands, pour le flatter,

cherchaient à faire oublier la distance de leur éclat, comme l'ivresse de la fortune lui faisait oublier le néant de son origine.

L'homme de lettres sans aïeux, recherché des grands, des hommes en place et des riches, soit par un effet de leur goût pour la littérature, soit par pure prétention et par ton, n'en était pas moins distingué, comblé d'éloges dans les sociétés les plus brillantes. L'artiste célèbre, le musicien, le peintre, étaient aussi l'objet d'empressemens flatteurs; enfin le goût des plaisirs effaçait incessamment toutes les lignes de séparation entre les diverses classes de la société.

Tous les germes d'une révolution s'accumulaient dans une capitale amollie par les délices de tous genres, dans une ville où la pureté des mœurs était un objet de raillerie, où les cœurs étaient dévorés de la soif des richesses. Les gens de lettres, les femmes accréditées, leurs amans, et la troupe servile des imitateurs, donnaient le ton. L'enthousiasme qui s'emparait des femmes les plus distinguées par

leur rang et leur beauté, était irrésistible. Pour peu qu'elle fût jolie et spirituelle, une femme pénétrait aisément dans le cabinet des ministres et des gens en place, arrachait leur confiance, et trafiquait de leur accès.

Les jeunes gens ne cherchaient qu'à multiplier leurs aventures galantes, plus encore par fatuité et par esprit de conquête, que par cette mode de libertinage dont la Régence et le règne de Louis XV avaient infecté les mœurs, et qui avait survécu à l'orgie d'un pareil gouvernement.

Le lien conjugal s'était tellement relâché, que l'adultère n'était plus un scandale; il avait ses règles et ses convenances. Les habitudes d'Athènes avaient prévalu parmi les personnages des hautes classes et les hommes riches. La plupart faisaient choix d'une maîtresse qu'ils se piquaient de combler de biens, et d'environner de tout l'éclat d'un faste insolent. On en faisait sa société intime qu'on retrouvait à table, aux spectacles, aux promenades, aux fêtes publiques. De là, cet essaim de courti-

sanes célèbres et piquantes, de Phrynées du dix-huitième siècle, qui en partie brillaient sur la scène lyrique, tragique et comique, et que la mode préconisait et élevait au pinacle. Par leur agrément et le charme de leur esprit, par le luxe qu'elles étalaient, par le choix de la société qu'elles réunissaient en hommes, ces femmes ruineuses, désignées sous le nom de *femmes entretenues*, rivalisaient avec les femmes de la cour, avec celles des banquiers et des traitans. Voilà ce qui achevait de perdre les mœurs par la vengeance des représailles.

Un prince, un grand, un ministre, avait-il en titre une maîtresse libre, devenue pour lui d'une impérieuse habitude, il trouvait toujours la main d'un gentilhomme pauvre qui, trafiquant de son nom, s'érigeait en mari et en père pour légitimer l'adultère et la batardise. Et ce qu'il y avait de plus déplorable, c'est qu'à la faveur de quelques voiles, la corruption de ces mœurs avait pénétré jusques dans le haut clergé, parmi plusieurs prélats et chez les commandataires les plus opulens. La

vérité oblige de dire néanmoins que la majorité du clergé n'en était point encore infectée, et se prémunissait contre la contagion de l'exemple.

Telles étaient les mœurs de la noblesse, des riches, et même de la haute bourgeoisie, dans cette France qui donnait le ton en Europe, et dont la langue était devenue universelle, soit dans les différentes cours, soit dans les hautes classes de la société. L'élite de l'Europe semblait entraînée par ce débordement et ce mouvement des esprits, qui imprimait une activité nouvelle au commerce, à l'industrie, aux finances; mouvement qui fondait sur la richesse des nations, cette science de l'économie politique, qui depuis s'est développée d'une manière si rapide. La féodalité s'évanouissait en présence de ce Tiers-Etat qui faisait des progrès si sensibles, sous le point de vue de la richesse et de l'esprit d'indépendance, tandis que la noblesse achevait de se ruiner par son luxe et ses folles dépenses.

Mais que devenaient les mœurs et les usages de la cour, sous le nouveau règne?

Le ministère de M. le duc de Choiseul avait opéré un premier changement dans les habitudes des grands du royaume. Premier ministre, et jouissant de huit cent mille livres de rentes, il avait assimilé sa maison à celle des princes, par son éclat et par son faste; il l'avait remplie de jeunes gens; il avait laissé jouer gros jeu, et réunissant fortune, puissance et amabilité, s'associant à Mme de Gramont, sa sœur, femme de beaucoup d'esprit et âme forte, il avait de concert donné le ton, et s'était érigé en arbitre de la mode et du bon air.

A leur exemple, tous ceux qui avaient de bonnes maisons, recevaient cinquante ou soixante personnes à la fois, et ne donnaient plus de soupers priés; de là, plus de société, plus de conversation : c'étaient les maisons du bon air.

Les vieux parens perdirent dès lors leur considération, et par conséquent leur autorité. Ce ne fut plus un mérite, comme autre-

fois, de ne plus jouer, faute d'argent. Les enfans eurent pour eux leur gain, et ne ruinèrent que leurs pères : il était avant tout important et utile d'être du bon air.

Qui aurait dit que le nouveau roi, plein d'aversion pour la dépense et le gros jeu, qui aspirait au surnom de *sévère*, qui trouvait mauvais qu'on eût un diamant au cou, qui détestait la galanterie, qui avait été élevé dans l'horreur de M. le duc de Choiseul, achèverait ce que celui-ci avait préparé, et que son règne serait par excellence celui du bon air?

Mme de Gramont avait donné le ton qu'elle aurait dû prendre. La jeune Reine fit absolument le contraire : elle le prit au lieu de le donner. Se liguant avec M. de Choiseul, nul ne réussit près d'elle, s'il n'était pas à la mode. La mode décida de tout, et l'hôtel de Choiseul décidait de la mode.

De son côté, Mme de Montesson, voulant amuser et produire le duc d'Orléans *, qu'elle

* Grand-père du duc actuel.

venait d'enchaîner dans un hymen secret, attira tout Paris par des fêtes, et, pour affecter le bon air, feignit de ne les donner qu'à M. de Choiseul et à Mme de Gramont. Il n'y eut bientôt plus, à Paris et à Versailles, qu'une nombreuse et unique société. Ce qu'on appelait *le monde*, c'étaient les gens qui étaient reçus dans cette cohue brillante.

Le Roi, qui avait défendu le gros jeu, laissa établir un *pharaon* à la cour, et finit par donner toute préférence à ceux que la Reine traitait bien. Il n'avait pas choisi ses convives parmi ses généraux; la Reine choisit les généraux et les ambassadeurs parmi ses convives. A son retour de Berlin, le marquis de Bouillé fut choqué, en soupant avec le Roi à Saint-Cloud, de la familiarité française : il jugea qu'elle avait besoin d'être contenue par le respect. Il se rappela qu'à Prague certains Français s'étaient montrés auprès de l'Empereur * familiers jusqu'au ridicule. « J'aurais pu citer

* Joseph II.

» au Roi, dit-il*, des exemples semblables
» au milieu de sa cour même; mais ce mal-
» heureux prince ne s'en apercevait pas. »

Observons que c'était immédiatement après la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis, et après que les jeunes gens de la cour, qui étaient revenus d'Amérique, avaient été reçus avec enthousiasme, surtout dans la société de la Reine; que de son côté, la nation participant à cette gloire acquise, se croyait réhabilitée des flétrissures de la guerre de Sept-Ans; observons que ce fut cette guerre même et son issue, qui donnèrent à la noblesse, une sorte d'engouement pour les institutions démocratiques, que la France venait de consolider dans le Nouveau-Monde.

Mais il régnait toujours parmi cette noblesse une sorte de frivolité indigène.

Le premier degré de bon air était d'avoir un régiment et de le placer sous l'influence de

* *Conversations du marquis de Bouillé avec le grand Frédéric, Joseph II et Louis XVI, en 1784 et 1785*, p. 371 des *Tableaux de genre et d'histoire*, publiés par Barrière. Paris, 1828. Chez Schubart et Heideloff, quai Malaquais, n° 1.

la mode, et après avoir assisté aux revues de Potsdam, de singer la discipline prussienne, plutôt que d'appliquer à l'armée les progrès que le grand Frédéric avait fait faire à l'art militaire : il ne pouvait sortir de là, ni de grands hommes, ni de grandes choses.

La Reine, entraînée par le désir de plaire, déférait avec trop de facilité à des opinions qu'elle croyait générales. Plus occupée à suivre les goûts du public qu'à lui faire adopter les siens, elle affaiblissait l'ascendant du rang suprême, en donnant surtout la préférence à une vie privée, sur la majesté de la représentation royale. A la fleur de l'âge et de la beauté, entourée de toutes les séductions, placée sur le trône le plus brillant de l'univers, n'aimant ni la représentation, ni le faste, elle se laissa entraîner de bonne heure par le goût d'une vie retirée et d'une société intime.

La Reine eut une favorite.

Mais cette vieille haine qu'on porte aux favoris et aux favorites, quel que soit leur caractère; cette haine qui n'est, selon l'expression

de La Rochefoucauld, que l'*amour de la faveur*, rejaillissait sur la Reine. Elle fut blâmée de chercher dans l'amitié des sentimens plus vrais que ceux que les courtisans s'efforcent d'exprimer par leur empressement. On fit de méchans couplets où la royauté n'était guère plus ménagée que la religion : c'était le ton du jour.

L'amie de la Reine, Mme de Polignac, fut condamnée, malgré elle, au faste et à la représentation, certains jours de la semaine qu'elle dérobait, à regret, à une auguste intimité et aux relations privées d'une société choisie.

« Mme de Polignac recevra-t-elle toute la » France? » mandait le prince de Ligne au chevalier de Lille, qui figurait dans la société intime de la favorite. « — Oui, répondait-il * : » trois jours de la semaine : mardi, mercredi, » jeudi, depuis le matin jusqu'au soir. Pen- » dant ces soixante et douze heures, ballet » général : entre qui veut, dîne qui veut, soupe

* *Lettres inédites sur la cour de France*, 1784 et 1785.

» qui veut. Il faut voir comme la racaille des
» courtisans y foisonne. On habite, durant
» ces trois jours, outre le salon, toujours
» comble, la serre-chaude dont on a fait une
» galerie au bout de laquelle est un billard.
» Les quatre jours de la semaine qui ne sont
» point ci-dessus dénommés, la porte n'est
» ouverte qu'à nous autres favoris. Vous y
» êtes attendu. »

Le prince arriva et fut frappé des maussades changemens opérés dans les mœurs et le ton de la bonne compagnie. « Jamais, dit-
» il, on ne fut moins aimable à la cour, ni
» moins joli en hommes et en femmes
» qu'en 1786. Plus de galanterie, plus de
» grâce, plus d'élégance, plus d'envie de
» plaire. Les femmes sans toilette; les hommes
» crottés *....... »

Ici c'est l'homme de cour qui juge; voyons l'observateur : Le prince ne rencontrait partout que des gens ennuyés et encore plus en-

* Mémoires et mélanges historiques et littéraires par le prince de Ligne, 4 vol. in-8°, chez Dupont, rue Vivienne.

nuyeux. On avait gâté son Versailles et son Paris, et c'était à ses yeux le présage certain d'une révolution.

Il voyait les classes de la société qui avaient le plus d'intérêt à soutenir le gouvernement se liguer contre lui. « Il voyait les gens de robe » s'applaudir le soir d'une impertinence qu'ils » avaient faite le matin à la royauté. » Il voyait l'anglomanie faire des progrès dans nos mœurs. Il voyait certaines dames de la cour de ce temps-là négliger les soins de leur toilette pour lire les mémoires des économistes, vouloir réformer l'Etat, et caquetant du matin au soir contre des abus qui nourrissaient leur famille, faire, comme faisait la bonne compagnie, « de la république sans le savoir. »

La souveraine elle-même n'était pas à l'abri de leur médisance; on déclamait surtout contre ses prétendues profusions pour la favorite.

On a supputé que, dans l'espace de douze ans environ, l'établissement de la duchesse de Polignac à la cour forma un total de dé-

pense de trois millions, non compris les revenus de la charge de gouvernante des enfans de France, qui avait été jointe à ces bienfaits pour faire à la favorite un sort éclatant. Si on réunit tous ces objets de dépense extraordinaire, la reine de France a détourné environ treize millions en dix-neuf années de règne, ce qui certes ne présente pas une déprédation criante des revenus de l'Etat, et telle qu'elle a été exagérée par la méchanceté et l'esprit de parti.

De son côté, Louis XVI était sans goût pour les plaisirs d'éclat, sans faste personnel, sans désir d'étendre sa puissance; il était même porté vers une sévère économie. Enfin, pendant un règne de dix-neuf ans, il n'eut ni favori, ni maîtresse.

Le goût de la vie privée ayant apporté dans la vie habituelle de la cour de grands changemens, la représentation souveraine ne se montra plus dans son éclat que de loin à loin. La cour de Louis XVI n'eut même bientôt plus aucun ascendant sur la ville, aveugle imitatrice

autrefois du ton et des manières de la cour. Ce n'était même plus l'appareil de la cour de Louis XV, où la majesté royale croyait pouvoir encore absorber dans son éclat le vice et le scandale.

L'accroissement et la multiplicité des richesses sous ce règne, et leur force toute puissante, rompant les dernières digues, éteignirent l'éclat des distinctions.

Quand toutes les conditions furent extérieurement au même niveau, quand la cour cessa de maintenir la hiérarchie, elle cessa de dominer.

La crise survint et l'entraîna dans le torrent du siècle.

On peut juger maintenant si la corruption des mœurs a influé sur la révolution, et si la révolution a amené la réforme des mœurs. Nous n'hésiterons pas à dire que si elle n'en a pas consommé la réforme complète, elle en a du moins préparé la rectification et l'amélioration. Déjà il s'en montre assez d'effets sensibles, ne fût-ce que le respect des hautes

classes pour les convenances sociales et pour la décence publique.

Voilà des considérations et des rapprochemens qui, nous l'espérons, ne paraîtront pas superflus aux lecteurs attentifs : ils sont à portée maintenant d'en tirer une instruction utile par la comparaison du passé avec le présent.

Que les rigoristes n'aillent pas non plus se récrier sur la nature des récits sortis de la plume du comte de Tilly. Il nous suffirait d'observer que dans tous les temps, pour mieux faire aimer la vertu, on a présenté le vice dans toute sa difformité. Ce contraste n'est-il pas éminemment moral, dans un livre comme sur la scène? Ici, d'ailleurs, les remords de celui qui joue le premier rôle, ses fréquens hommages à la vertu, les regrets qui le minent, et sa catastrophe, présentent à la jeunesse un exemple frappant des suites déplorables qu'entraînent les égaremens du cœur et de l'esprit.

Nous n'avons plus qu'à rendre compte

de notre travail comme éditeurs : nous l'avons moins exercé sur le fond que sur la forme du livre. En général, les *hommes du monde* qui se font auteurs, en un mot, les auteurs *amateurs*, pour peu qu'ils ne soient pas étrangers tout-à-fait à la littérature, s'imaginent qu'ils sauront faire un livre, parce qu'ils sont en état d'écrire avec agrément quelques pages de suite. Mais combien de livres passablement écrits, manquent dans le tissu de la composition et sont mal coordonnés ! C'est un art particulier que celui d'établir les proportions d'un ouvrage, d'en disposer les chapitres, d'en ménager les transitions, d'en graduer l'intérêt, et en lui donnant la vie et le mouvement, de lui imposer les règles mêmes de l'épopée : un commencement, un milieu, et une fin.

Sous ces divers points de vue, les *Mémoires du comte de Tilly* avaient besoin de quelques rectifications et d'un certain ordre qui leur manquait. Mais dans le remaniement que nous leur avons fait subir, nous nous sommes bien

gardés de toucher aux faits, ni d'altérer le style. Celui de M. de Tilly est incontestablement rapide, chaud et piquant. En substituer un autre, ou y faire des altérations sensibles, c'eût été le signe manifeste d'un pédantisme lourd et maladroit. Nous nous sommes donc restreints à des coupures, à des transpositions, à des transitions obligées; nous avons disposé les chapitres dans un meilleur ordre et sous un jour plus favorable; nous y avons ajouté aussi un assez bon nombre de notes explicatives, et la plupart biographiques; elles nous ont paru nécessaires à l'intelligence et au complément du texte, que nous n'avons pas cessé de respecter, à l'exception d'un très-petit nombre d'expressions dans quelques passages délicats où les convenances n'avaient pas toujours été observées avec mesure.

Quant au morceau additionnel qui termine le troisième volume, nous n'y avons travaillé que sur les matériaux et la correspondance tirés du portefeuille même du comte de Tilly; nous nous sommes attachés uniquement à

être clairs et véridiques, sans chercher, dans cette espèce de supplément, à imiter le style de l'auteur, ou à figurer sa manière.

On peut maintenant se former une idée de la nature de notre travail; consulter ou vérifier les notes que nous avons ajoutées au texte, et se convaincre aisément que loin d'y avoir soulevé aucun motif ni aucune source de scandale, ou de l'avoir excité, nous nous sommes appliqués, au contraire, par des adoucissemens et des atténuations, à écarter tout ce qui aurait pu y donner lieu.

MÉMOIRES

DU COMTE

ALEXANDRE DE TILLY.

AU PRINCE
CHARLES-JOSEPH DE LIGNE,
COMTE DE LA TOUR-D'AUVERGNE,
GÉNÉRAL D'INFANTERIE
AU SERVICE DE S. M. I. R. A.

PRINCE,

JE vous présente cet ouvrage, non seulement parce que vous avez beaucoup écrit; et que vous êtes un excellent juge, mais encore parce que vous êtes l'un des hommes qui ont le mieux vu l'Europe, et le mieux connu la France; aussi y avez-vous été aimé autant qu'ailleurs, et y avez-vous plu davantage qu'en aucun autre lieu.

Vous avez été célèbre dans les camps, dans

les cours et dans les salons : je pourrais y ajouter un autre genre de célébrité ; mais j'effaroucherais à la fois votre modestie et votre discrétion en révélant des secrets qui appartiennent à un sexe que vous et moi respectons encore aujourd'hui, que nous encensons de plus loin ses autels.

Je vous paraîtrais d'ailleurs un panégyriste embarrassant si je devenais l'écho trop fidèle de vos succès dans tous les genres : l'éclat de votre vie, la délicatesse de vos sentimens, la bonté de votre cœur, la beauté et l'étendue de votre esprit, se présentent à mes souvenirs ; et pourtant vous ne me permettriez pas de m'y arrêter ; vous en viendriez peut-être jusqu'à me reprocher ces brillans détails.

Je me bornerai donc à vous rendre compte des motifs qui m'ont fait prendre la plume.

C'est mon histoire que j'écris ; désintéressé depuis long-temps dans ma propre cause, je parlerai de moi sans vanité puérile, sans fausse modestie, en un mot comme j'écrirais la vie d'un inconnu à qui je ne devrais que la vérité. Bien que mon histoire soit semée de plus d'accidens extraordinaires que n'en ont éprouvé la plupart des hommes, je connais trop les écueils de ce genre d'ouvrage pour m'abuser sur

les inconvéniens qui y sont attachés; aussi ai-je résisté long-temps à la tentation de l'écrire.

Car si l'on dit peu, on est insignifiant, si l'on dit tout, on est présomptueux, et qui sait si l'amour-propre en souffrance ne vous taxe pas même d'imposture et d'infidélité?

Je me tiens même assuré que j'aurais rejeté la plume si je n'avais eu à parler que de moi-même. On peut m'en croire : n'ayant plus aucune illusion sur rien; ayant observé les hommes et les faits, je pense que cette esquisse des mœurs de mon siècle, que je veux présenter au public, peut être faite à la manière d'un peintre qui a vu, analysé, réfléchi, et qui a tenu lui-même une place dans l'ordonnance de ses tableaux. Peut-être trouvera-t-on quelqu'intérêt à parcourir avec lui la moitié d'une carrière tellement remplie qu'il lui semble déjà l'avoir parcourue tout entière.

Quelque risque qu'il y ait à parler de soi, je n'épargnerai pas à mes lecteurs ce que *Pascal* appelle l'*odieux du moi*. Voici mes motifs : cette nouvelle production ne peut pas être absolument sans une sorte d'intérêt, à la manière dont sont faits les hommes, et dans les temps calamiteux où nous vivons *, j'en suis

* L'auteur écrivait ceci en 1804.

bien sûr; il me sera indifférent, du reste, qu'on en porte tel ou tel jugement, quand arrivera le *moment de sa publication.*

Ceci est d'ailleurs beaucoup plus l'histoire de mon temps que la mienne. Il s'agit d'une période de vingt-quatre années. D'un autre côté, je ne crois pas m'abuser en croyant avoir mieux retenu et mieux contemplé, souvent de près, que *beaucoup de gens* qui ont entendu si mal, et vu de si loin, qui n'ont eu d'autres moyens d'information que des gazettes, des brochures fabuleuses, des préventions, des préjugés, des récits tronqués, subalternes et haineux; qui n'ont puisé qu'à des sources d'antichambre; et qu'à celles du mensonge, qu'ils ont trouvé un charme secret à propager. D'autres peuvent être de meilleure foi, mais souvent leur style est fait pour dégoûter de la vérité même.

C'est à vous, Prince, que je soumets ces réflexions et mes motifs.

Le peu que je vous ai lu de ces Mémoires à Berlin me parut avoir votre approbation : vous eûtes l'indulgence de les louer tellement que je ne balançai pas à les conduire à leur terme.

Il n'y a, vous le savez, de consigné ici *que la vérité* tout entière dans ce qui m'est per-

sonnel; que ce que je sais être *elle*, ou que je crois *sincèrement* l'être dans les autres récits. J'ai vu, j'ai su par moi-même; j'ai aussi puisé dans des sources d'où les faits sont sortis dans toute leur pureté, ou bien je me suis appuyé sur des rapports avérés, sur d'illustres témoignages et sur des autorités irrécusables.

Je n'ai point parlé de ce que je ne connaissais pas.

J'ai fait mention d'événemens contemporains avec l'impartialité et le calme que j'aurais mis à retracer des faits arrivés depuis mille ans, parce que mille ans ont passé sur nous, et que nous sommes déjà l'Histoire.

L'Histoire! Cette compilation incertaine de notre fugitive apparition sur ce globe de sang et de boue! L'Histoire! que nous pouvons à peine écrire quand nous en sommes les contemporains; nous qui voulons citer les siècles dans nos pages mensongères; nous qui voulons deviner les mystères de la nature, et le dernier secret de celui qui l'a créée!!!! Et nous mettrions de l'importance à quelque chose, nous qui sommes nés d'hier, qui mourrons demain; nous qui foulons une terre qui périra comme nous? et nous écrivons quelques pages de notre histoire, tandis que toutes les pages

de la vie sont déchirées, que le grand livre de l'univers sera lui-même effacé, et qu'il ne restera plus que l'immensité du néant!

Comment expliquer l'attrait qui nous pousse à laisser un souvenir sur des débris et parmi des ruines? L'homme a donc un penchant à disputer quelques dépouilles à la mort, à déposer quelques traces de lui-même, à propager des pensées qui furent contemporaines de son passage dans la vie? il espère que ses écrits lui survivront de quelques jours : il aime à lutter avec le néant.

Voilà l'explication de ce livre. Il aura, au moins deux grands caractères : LA VÉRITÉ ET L'IMPARTIALITÉ.

Si quelque chose de nous est la vérité, je la dis ici tout entière. Prince, je me plais à vous le répéter : je n'envisage qu'elle. Rousseau dit : *vitam impendere vero*, et moi *vitam — mortem*. Car on est mort quand on s'abandonne tout entier au public.

Mais ce livre ne sera un libelle contre personne.... à moins que ce ne soit contre ceux qui n'ont plus de libelles à craindre, et dont le nom rentre dans le domaine de l'histoire de nos maux ou devient la propriété de la vengeance publique.

Prince, en vous offrant ces prémices, je

ne les appellerai pas une *Préface* qui est au-dessus de moi, ni une *Epître dédicatoire* qui est au-dessous de vous. C'est tout simplement l'Avant-propos du *compte rendu* (nom que l'ouvrage entier pourrait porter) des sentimens de mon cœur, des événemens de mon temps, des opinions de mon esprit et des réflexions de ma vie entière.

Permettez-moi d'y ajouter l'expression des sentimens d'admiration, d'attachement, et du tendre respect que je vous ai voués.

ALEXANDRE DE TILLY.

MÉMOIRES

DU COMTE

ALEXANDRE DE TILLY.

CHAPITRE PREMIER.

> Exegi monumentum.....
>
> Il appartient surtout à la vérité de donner une leçon utile, quand les récits sont attachans et variés : le siècle où nous vivons ne se défend par aucune pudeur de tout entendre, et ne laisse aucun mérite à tout dire.

Ma naissance. — Ma famille. — Détails qui la concernent. — Mon éducation. — Portrait de mon père. — Mon penchant précoce à l'amour. — Je vais au collége. — Détails sur mes premières années. — Premier amour, ou du moins ce qui y ressemble. — Première communion. — Je suis reçu page de la Reine.

Une vie orageuse, des aventures extroardinaires, de très-grands malheurs, souvent du

bonheur, et même de l'éclat, toutes les sociétés et toutes les conditions approfondies par l'expérience, plus de douze années de voyages, une grande partie de l'Europe et du Nouveau-Monde parcourue, et avec cela de la mémoire, amèneront peut-être un homme ordinaire à ne l'être plus, et lui donneront vraisemblablement le droit d'avoir une opinion et d'y rallier beaucoup d'hommes pour lesquels il a pris la peine de courir le monde, de combattre les élémens et la fortune, de voir, d'observer et de penser! Mais je n'ai pas la prétention vaniteuse d'éclairer personne dans un siècle où tout le monde croit avoir assez d'instruction et d'esprit pour dédaigner celui des autres, ou pour le calomnier.

J'écris pour moi et pour le petit nombre de lecteurs qui pensent qu'il y a presque toujours dans un livre médiocre de quoi en faire un bon; j'écris pour redresser des erreurs généralement reçues, poûr venger des personnes dont la mémoire a été calomniée, et pour rétablir des faits; je vais articuler des choses que *je suis sûr* de savoir et dont n'ont parlé que ceux qui les ignoraient; j'écris enfin pour ceux à qui le développement du cœur humain et le spectacle des passions offrent, même encore aujourd'hui non seulement des leçons utiles, mais des tableaux du plus grand intérêt.

Si l'on trouve dans mes récits les traces d'une imagination blessée et mélancolique, l'oubli de tous les rêves mensongers qui bercent la vie, les dégoûts et la vieillesse d'un cœur fané avant le temps, on sentira sans peine que c'est là ce qu'on doit trouver éminemment dans cette histoire, que je ne me serais pas permis d'écrire, si je n'étais pas mort pour le monde avant d'avoir cessé de vivre. Mais j'oubliais qu'il ne faut point de préface à un livre tel que celui-ci.

Je suis né en 1764, dans une ville de province célèbre par la beauté de ses bougies, renommées dans toutes la France; ajoutons que les gastronomes estiment singulièrement ses poulardes, et on saura que je suis né au Mans, ancienne capitale de la province du Maine. Ma famille est une des plus anciennes de la Normandie, qu'elle a puissamment contribué à mettre sous l'obéissance de nos Rois. Mon grand-père, après avoir servi l'Etat, s'était retiré de bonne heure dans une terre, ou il s'occupait de l'économie rurale, et du soin d'élever sa famille, assez nombreuse. Sa fortune était médiocre, étant né cadet, et d'ailleurs ayant épousé une personne de qualité * qui ne lui avait ap-

* Mademoiselle Guéroult de Boisclairaux, fille de M. Guéroult de Saint-Loup.

porté en dot qu'une belle figure. C'était un homme de la plus stricte vertu, un de ces vénérables preux des beaux temps de la chevalerie. Je ne l'ai connu que dans un âge fort avancé; j'étais alors bien jeune, et je me sais bon gré de n'avoir jamais pu oublier cette figure patriarcale, emblème d'une conscience pure, et cette gaîté sereine et intarissable, suite d'une vie écoulée tout entière aux sentiers de l'honneur.

Mon père entra de bonne heure au service, ainsi que ses deux frères, qui coururent cette carrière jusqu'au bout, pendant que lui la quitta presque à son entrée. Livré à toutes les dissipations, il eut pourtant le bon esprit, en parcourant la province du Maine, d'apprécier les charmes, les vertus et la fortune de ma mère; il la demanda et l'obtint facilement de ses parens qui tenaient un rang distingué dans leur province, quoique d'une famille assez moderne. Elle avait un frère qui servait dans les mousquetaires, et qui, appelé à une fortune considérable pour ces temps-là, avait pris à peu près l'engagement de ne se marier jamais : il est certain qu'il l'aurait tenu, si, vingt ans après, je ne l'eusse, pour ainsi dire, porté moi-même à changer de résolution par une violence extrêmement condamnable.

Douée de la figure la plus intéressante, du

caractère le plus noble et d'un esprit orné (c'est ce que m'ont appris tous ceux qui l'ont connue), ma mère ne vit pas long-temps briller le flambeau de l'Hymen; il se changea, avant une année, en lampes funéraires qui éclairèrent le cercueil où la précipita ma naissance : sa mort paya ma vie, cette vie orageuse que le destin a condamnée depuis à quelques plaisirs passagers, à des peines durables, à des agitations prolongées, aux vicissitudes de la fortune et à l'injustice de l'exil.

Roseau faible, je restai entre les mains de Mme de C***, mon aïeule maternelle, femme d'un esprit supérieur, si ses clartés naturelles et acquises n'avaient pas été obscurcies par une dévotion de province que j'appellerai du bigotisme. Je me souviens qu'elle nommait Corneille et Racine des empoisonneurs d'âmes : le premier, disait-elle, est un déclamateur profane, et le second, un enchanteur suscité par le démon; mais la grâce en triompha, et il mourut sous le cilice. « Pour M. de Voltaire, ajoutait-elle, mon » fils, préférez la mort à ses ouvrages. » Elle ne négligea rien pour mon éducation, mais comme elle me gâtait, elle m'éleva fort mal.

L'auteur de mes jours, pendant ce temps-là, consumait sa fortune et la mienne dont il était chargé, dans des plaisirs fort chers. Né avec des

passions impétueuses, un esprit médiocre et un cœur qui valait mieux, il aurait eu quelques belles qualités, si elles n'avaient été ternies par des emportemens épouvantables et par une hauteur qui justifierait une révolution tout entière. Je n'ai jamais connu d'homme se prenant d'amour avec autant de facilité; il avait dans le cœur, ce me semble, une sève de sensibilité renaissante. Je lui ai connu des maîtresses dans un âge avancé; il les adorait toujours et les quittait sans cesse. Il aura porté devant le souverain Juge une âme remplie des plus tendres affections; cette âme est en bon lieu, si, à l'instant de quitter cette terre, elle s'est portée à adorer Dieu, comme elle avait long-temps aimé ses créatures.

Il s'occupait fort peu de mon éducation; il lui vint pourtant dans l'esprit qu'il pourrait s'y livrer chez lui avec plus de succès : il m'emmena. Je fus confié à des valets et à une espèce de précepteur qui leur ressemblait, à beaucoup d'égards. Je me hâterai de rapporter deux autres occasions où mon père se chargea de me donner des soins, et, comme ce seront les derniers, comme sa sollicitude et sa sévérité s'y montreront déplacées et funestes, je me presserai, pour n'y plus revenir.

J'avais neuf ans, et mon père s'aperçut que j'étais trop sensible aux charmes robustes d'une

espèce de femme de charge, nommée Mme Rohu, dont les caresses provoquant mes désirs, firent suspecter mon innocence. Il voulut tout éclaircir et lui ordonna de m'encourager; j'en vins bientôt par pur instinct, je crois, à la conjurer de me recevoir la nuit suivante dans la modeste alcôve où reposaient ses appas. Difficultés de sa part, surcroît de désirs de la mienne. La perfide ayant averti son maître, il fut à la chasse le lendemain. A peine était-il parti, qu'elle me fit entendre qu'une aussi favorable circonstance ne se présenterait plus. Je devins encore plus pressant; elle feignit de céder. Monté dans un appartement retiré qui devait être le théâtre de mes félicités précoces, je me proposais à recevoir une leçon que je n'étais guère en mesure de rendre, quand mon père entra précipitamment par une autre porte que je ne connaissais même pas. Il accable d'injures simulées ma fausse complice, et, armé d'un fouet de chasse, me charge sévèrement sans m'arracher un cri, tant j'eus le sentiment prompt d'une trahison concertée, dont s'indignaient à la fois ma fierté et la générosité de mon caractère.

Mon âme était un peu calmée, quand un autre événement, peu de temps après, vint me rendre impassible aux caresses et aux menaces. Mon père avait une montre fort belle qui serait très-

médiocre aujourd'hui; elle disparut de son appartement, et on osa me soupçonner d'avoir commis une bassesse. Les domestiques protestèrent de leur innocence, et la mienne fut mise en question. On m'interrogea : je dédaignai de répondre; on m'enferma dans ma chambre : je refusai toute nourriture. On me frappa : j'eus les symptômes d'une colère froide et méprisante qui fit peur; je ne sais où allait être poussée cette épreuve, lorsque la montre fatale fut retrouvée dans la chambre du domestique qui l'avait dérobée. Je demandai sa grâce; ce furent les dernières paroles que je prononçai, jusqu'à l'instant où je sollicitai d'être mis dans une pension ou dans un collége. Je fus satisfait et envoyé au collége de la Flèche qui n'était plus que le simulacre de ce séminaire de doctrine, d'érudition et de belles-lettres qu'avaient enseignées les jésuites, mais qui pourtant était encore un excellent collége, et je crois l'un des meilleurs du monde. J'y fis des progrès rapides, et j'y posai les bases de ce goût pour l'étude et pour les auteurs classiques auxquels les modernes ont presque tout pris. Trois ans s'y écoulèrent sous les yeux d'un homme qui était digne d'élever la jeunesse, de lui enseigner ce qui peut s'apprendre, et de la fortifier dans ce qui ne s'apprend pas. Mon père vint me voir une seule fois; il voyageait avec ses chevaux qu'il aimait

beaucoup ; à peine me parla-t-il d'autre chose, ainsi que d'une très-belle voiture qu'il avait failli briser : il en était pénétré de douleur. Je lui demandai de l'argent pour acheter des livres ; il m'en donna. Cet argent ne fut pas détourné de sa destination.

Je m'appuie trop peut-être sur les détails de cet âge qui passe si vite, qu'on se rappelle aussi long-temps qu'on a l'usage de sa mémoire, mais que les indifférens taxent d'une égoïste insipidité, et qui, en récit, n'ont d'intérêt que pour l'amitié et l'indulgence. Mais comme l'enfance est, selon moi, un échantillon de la vie future, et que les actions et les penchans des premières années indiquent la marche de toute la vie, le lecteur observateur et attentif suivra peut-être mes premiers pas : ceux dont je retarde l'imagination peuvent passer sur cet exorde.

J'avais treize ans, j'achevais mes études, lorsqu'un de mes oncles obtint pour moi une place de page chez la Reine. On m'arracha à la retraite studieuse qui faisait mon bonheur, et je fus conduit chez ma grand'mère paternelle, qui, jalouse de mon autre aïeule, voulait aussi me garder chez elle, et, à son tour, m'y gâter tout à son aise, avant mon départ pour Versailles.

Dans ce doux loisir, je fus subitement épris d'une paysanne fraîche et discrète, encore plus

novice que moi. Bientôt en rapport de sympathie, le mystère guida nos premières amours. La vérité est que Suzette reçut les premiers hommages de celui qui depuis.... Mais n'anticipons pas,.... tout se déroulera, tout viendra naturellement à sa place.

Que l'amour se trahit facilement! Nos rendez-vous furent découverts; leur mystère était celui des prairies écartées, leur ombre, celle des bois: le ciel et la nature y étaient toujours présens. Un témoin vit ce que nous voulions cacher aux hommes; il parla, on me renvoya au collége: ce fut à celui d'Alençon.

Le lecteur sera satisfait cette fois; dans un récit plus pressé, je n'ai rien dit de trop; me voici dans mon nouveau collége pour six mois, époque fixée pour me rendre à Versailles. Je repris mes études avec ferveur; l'image de Suzette ne me poursuivit point. Une tante, dont les bontés sont ineffaçablement gravées dans mon cœur, vint me voir; elle me fit un sermon très-pathétique sur le danger des liaisons d'un certain genre, et sur l'opprobre qui s'attache aux séducteurs; elle ne me persuada pas trop, mais j'eus l'air convaincu, et ne retombai pas dans ma faute: c'était autant qu'il en fallait.

Quelque temps après, on me fit un beau trousseau; on m'engagea à me mettre aux pieds d'un

prêtre, à lui raconter toutes mes jeunes fredaines, toutes les pensées que je n'étais pas sûr d'avoir eues, et à me purifier à la table sacrée des souillures dont j'étais taché. Je ne me repens point de l'avoir fait; je ne sais si des pratiques religieuses, quelles qu'elles soient, peuvent honorer celui qui est au-dessus de nos hommages, mais elles ne peuvent que l'intéresser à notre faiblesse qui cherche à s'appuyer sur les colonnes intermédiaires de son trône, et à communiquer avec sa puissante immensité.

Calme dans mes passions les plus intimes, reposé dans ma santé, timide à l'excès, un peu savant, je suis en chemin pour Versailles. Le marquis de V***, mon parent, qui va voir son fils élevé aussi page de la Reine, m'a conduit à sa voiture, et nous voilà emportés vers la capitale de la France, où depuis se sont pesés les destins du monde.

CHAPITRE II.

Loin de ces vains projets, de ces petits prodiges,
Venez, suivez mon vol au pays des prestiges;
A ce pompeux Versaille, à ce riant Marly,
Que Louis, la nature et l'art ont embelli.
C'est là que tout est grand, que l'art n'est point timide,
Là tout est enchanté, c'est le palais d'Armide;
C'est le jardin d'Alcide, ou plutôt d'un héros,
Noble dans sa retraite et grand dans son repos,
Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obstacles,
Et ne marche jamais qu'entouré de miracles.

DELILLE.

Versailles. — Mes impressions. — Le Roi. — Portrait de la Reine. — L'école des pages. — Un officier-général égare ma jeunesse. — M. du Chillau, que je mène chez la sirène qui m'avait séduit, partage ma punition. — Pourquoi cette aventure offre un côté moral? — Impressions défavorables données contre moi à la Reine. — Ma justification. — J'écris une comédie dans le style pathétique. — Je la lis aux comédiens. — Elle est reçue. — Le prince d'Hénin; son portrait. — La Reine lit ma pièce. — M. Campan. — Je me justifie auprès de la Reine, qui me rend ses bontés. — Elle m'ordonne de m'abstenir de faire jouer ma comédie. — Je me bats en duel. — La Reine se prononce en ma faveur. — Aveu sur ce premier duel.

Nouveau Télémaque sous la conduite d'un autre Mentor, j'arrive à Versailles sans rencon-

trer d'Eucharis sur la route : les véritables sont à Paris. Je m'étais cru transporté au pays des Fées, et je ne fus étonné de rien. C'est le sort de tout ce que l'admiration a devancé, de laisser presque toujours l'esprit en-deçà de sa chimère. A force de me vanter Versailles et sa pompe, la richesse variée et pittoresque de ses environs, la magnificence du palais, de son parc, de ses jardins, de ses statues, l'éclat et la splendeur qui environnaient le trône de nos Rois, on m'avait fait rêver des impossibilités et croire à des créations qu'il n'est donné à l'homme ni de contempler ni d'atteindre.

Ce qui me frappa le plus, et à l'instant, fut la distance incommensurable qu'il y avait d'un homme à un autre, et la souplesse de l'insolence, subitement métamorphosée en soumission : l'empressement, la politesse, la mobilité des physionomies, l'uniformité des attitudes, et les alternatives d'un froid concerté et d'une chaleur factice.

Voilà ce que n'apprenaient point les livres, et ce qu'on n'avait point dit à un enfant de quatorze ans.

La présence du Roi ne m'intimida point; sa figure ne me tenait pas ce que je m'en étais promis : elle était simple et bonne, je l'aurais désirée caractérisée et majestueuse; ses regards

étaient ceux d'un père qui fixe ses enfans; j'aurais voulu qu'on pût y lire : « et, s'il le fallait, je sau-» rais vouloir, commander et punir. » Hélas, nous le savons tous aujourd'hui, une juste sévérité dans un roi est une vertu cardinale, une vertu conservatrice de la puissance.

La Reine était alors dans tout son éclat. Je parlerai plus tard de son caractère moral. Bien que cet ouvrage ne soit pas consacré à la politique, je n'en éviterai pas les questions, quand elles se présenteront naturellement; mais je n'irai pas au-devant d'elles; d'ailleurs je ne veux point anticiper. Je parlerai de la Reine, quand ce qui m'est personnel en amènera l'occasion; je n'en parlerai pas comme les autres; je dirai ce que j'en ai vu moi-même et ce que j'en ai recueilli par des autorités irrécusables.

J'en dirai ce qu'on ne lit point dans des livres composés par des écrivains trop éloignés de ce théâtre, ou par des furieux qui ont cru s'ennoblir en avilissant des grandeurs terrassées, ou enfin par des misérables qui ont rédigé des gazettes d'antichambre, que les gens de province et surtout les étrangers ont dévorées avidement, et qu'ils ont trop souvent prises pour la vérité. Je ferai un portrait qui, j'en suis sûr, sera celui de cette illustre infortunée, réconciliée avec ses ennemis par ses malheurs, et signalée dans la

postérité à la pitié des cœurs les moins sensibles. Mais, je le répète, ce portrait ne sera point d'un jet, il faudra en chercher les traits épars dans ces Mémoires, et se donner la peine d'en former un ensemble.

Marie-Antoinette d'Autriche, Reine de France, traitait avec une bonté particulière tout ce qui lui était attaché; elle était adorée de son service intérieur : c'était même là qu'étaient les puissances qui la gouvernaient, sans projet et sans plan, car elle ne s'en était fait aucun, que de s'affranchir des coutumes et de la gêne de son rang, dont elle avait toute la dignité et le maintien quand elle le voulait; mais elle voulait plus souvent ne pas l'avoir.

J'ai beaucoup entendu parler de la beauté de cette princesse, et j'avoue que je n'ai jamais absolument partagé cette opinion : mais elle avait ce qui vaut mieux sur le trône que la beauté parfaite, la figure d'une Reine de France, même dans les instans où elle cherchait le plus à ne paraître qu'une jolie femme. Elle avait des yeux qui n'étaient pas beaux, mais qui prenaient tous les caractères : la bienveillance ou l'aversion se peignait dans ce regard plus singulièrement que je ne l'ai rencontré ailleurs : je ne suis pas bien sûr que son nez fût celui de son visage. Sa bouche était décidément désagréable; cette lèvre

épaisse, avancée, et quelquefois tombante, a été citée comme donnant à sa physionomie un signe noble et distinctif; elle n'eût pu servir qu'à peindre la colère et l'indignation, et ce n'est pas là l'expression habituelle de la beauté : sa peau était admirable, ses épaules et son cou l'étaient aussi; la poitrine un peu trop pleine, et la taille eût pu être plus élégante : je n'ai plus revu d'aussi beaux bras et d'aussi belles mains. Elle avait deux espèces de démarche, l'une ferme, un peu pressée, et toujours noble, l'autre plus molle et plus balancée, je dirais presque caressante, mais n'inspirant pourtant pas l'oubli du respect. On n'a jamais fait la révérence avec tant de grâce, saluant dix personnes en se ployant une seule fois, et donnant, de la tête et du regard, à chacun ce qui lui revenait.... En un mot, si je ne me trompe, comme on offre une chaise aux autres femmes, on aurait *presque* toujours voulu lui approcher son trône.

Quant aux traits distinctifs de son caractère, dont, je le répète, je ne veux pas m'occuper de suite, j'en citerai seulement deux, parce qu'ils sont très-prononcés et qu'ils se retrouvent sans cesse dans l'habitude de sa vie privée et publique : ils sont d'ailleurs la source de ses erreurs et de ses infortunes sans mesure et sans exemple chez les nations civilisées : je veux parler de son dé-

goût pour les formes environnantes de la royauté, plus nécessaires en France qu'en aucun lieu que je connaisse, et de son incurable prévention (quoique, en général, elle fût d'un naturel incertain et hésitant) pour ou contre ceux qui étaient signalés à ses bontés ou à sa haine, ou qu'elle-même y avait souvent désignés sans réflexion.

Elle me traita, à mon arrivée, comme tous les jeunes gens qui composaient ses pages, qu'elle comblait de bontés, en leur montrant une bienveillance pleine de dignité, mais qu'on pouvait aussi appeler maternelle, en ce qu'elle y joignait une politesse digne et affectueuse qui la rendait, s'il est possible, plus respectable, en la faisant encore plus aimer.

Avez-vous fait, me dira-t-on, toutes ces observations à l'époque dont vous parlez, dans un âge encore voisin de l'enfance? Je réponds, oui; car, à quinze ans, je valais mieux qu'aujourd'hui; mon esprit, beaucoup moins corrompu, était infiniment plus juste : je ne dirai rien de cet esprit; je fais un cas médiocre, non seulement du mien, mais de celui des autres, quand ils n'ont que cela.

Au reste, c'est à ceux qui liront ces *Mémoires* à juger si la nature m'a donné cette *drogue*, aujourd'hui assez commune et presque toujours

funeste; si elle m'a donné quelques talens, ce qui est encore une autre chose, ou de la chaleur et de la force, deux attributs bien distincts encore, parce qu'ils sont essentiellement du domaine de l'âme.

La première année s'écoula sans rien de remarquable. J'observais et je cherchais à donner un ensemble à mes réflexions, pour me guider un jour. Mais un fonds d'étourderie inépuisable dans la pratique nuisait aux succès que me promettait la théorie. Avec des maîtres de tout genre, je faisais des progrès assez médiocres, parce que je ne me livrais à rien avec attrait. On avait pris mon caractère à contre-sens; il était écrasé sous l'imbécille médiocrité d'un gouverneur qui, je ne sais comment, avait eu la croix de Saint-Louis à vingt-deux ans. Il en parlait sans cesse, et ne justifiait jamais ceux qui la lui avaient donnée. Les traitemens du noviciat de cette première année étaient aussi en opposition formelle avec toutes mes notions de justice, et m'inspiraient de l'aversion pour une école qui avait, à mon avis, plus d'inconvéniens que d'avantages. J'appris comme tout le monde à monter à cheval, à danser, et à faire des armes, mais je n'arrivai pas même à la médiocrité dans les mathématiques et dans le dessin. Je n'ai jamais su que le nom de mon maître de langue allemande, et je me souviens qu'au bout de trois ans, il m'enseignait encore

que ce nom était Guérault de Palmfeld ; j'en étais à l'appeler encore M. Gérau. Mais, en revanche, j'achevai seul d'apprendre parfaitement le latin, ainsi que le mécanisme de la versification française, pour laquelle j'avais alors un irrésistible penchant, quoique depuis j'aie fait sans attrait beaucoup de vers, et que je n'en puisse plus lire que d'excellens, et tout au plus cent de suite.

La seconde année, un officier-général, que je ne nommerai pas, obtint de m'emmener passer une semaine à Paris ; il avait été l'ami de mon père, et m'avait rencontré à Versailles, dans les appartemens. Me confier à un tel Mentor n'était pas ce qu'on pouvait faire de mieux. Il me donna un appartement chez lui, et m'y fit voir assez bonne compagnie en hommes, mais la plus mauvaise en femmes. Une maîtresse fort jolie, pour laquelle il se ruinait dans la proportion de sa fortune qui était médiocre, en faisait les honneurs. Suivant la règle, elle le détestait cordialement. Je lui lançai quelques regards amoureux qu'elle me rendit en espérance : elle m'assura que je ressemblais à une jolie fille ; je lui prouvai bien vite que je n'étais (au moins le disait-on alors) qu'un joli garçon. Mon hôte s'en aperçut dès le lendemain (que ne voit pas la jalousie!), et voulut se battre avec moi : on lui en fit sentir le ridicule, et le tout fut noyé dans des

torrens de vin de Champagne, d'où ma raison égarée alla se perdre dans les bras d'une nymphe fragile dont le métier était de vendre et le plaisir et les regrets. Un de mes camarades, le comte du Chillau, étant venu le même jour à Paris, je le conduisis chez elle : il y fut tout aussi malheureux que moi.

De retour à Versailles, il fallait reprendre ma vie habituelle; c'était difficile dans l'état où m'avait mis la sirène qui m'avait séduit et puni. Je m'adressai à un charlatan obscur, mon ami y recourut de même; sa maladie prenant un caractère beaucoup plus grave que la mienne, il en pensa mourir. Ce que nous avions tant d'intérêt à cacher fut découvert; nous fûmes livrés à la Faculté. J'en fus très-promptement quitte; mon ami eut une guérison longue et douloureuse. Je demande pardon aux lecteurs de les avoir initiés dans cette circonstance peu honorable de ma vie privée; mais elle a eu sur ma réputation une influence très-directe, et peut-être, à plusieurs égards, sur mon avenir : j'ai promis de tout dire, et ne cherche point à me disculper. Voyons naturellement quel est ce fait. Un homme respectable par son rang dans le monde, égare par de mauvais exemples, par une séduction prompte, un jeune homme de quinze ans, qui fait connaître à un de ses amis, qui l'en prie, celle dont le sou-

venir charme encore ses sens; il n'y soupçonne aucun danger : tous deux, dis-je, trouvent leur punition dans leur faute même. Redoutant avec raison d'en faire l'aveu à leurs supérieurs, ils cherchent des secours étrangers, ils sont déçus dans leur espoir, « et le voilà connu ce secret » plein d'horreur. » Voyons maintenant quelles en seront les conséquences.

On répandra, on dira à la Reine même (car il y a des voiles pour tous les récits) que j'ai été à Paris sous un faux prétexte, que je m'y suis livré avec emportement à tous les excès d'un autre âge, que je me suis battu en duel, que j'ai visité toute la prostitution de Babylone, que j'en ai rapporté toute la fange; que j'ai *entrainé* chez une femme, la honte de son sexe, un ami jusqu'alors irréprochable, que je suis l'artisan de son malheur, que sa santé est vraisemblablement à jamais détruite, que je l'ai endurci dans une impénitence finale en le *détournant* de faire l'aveu de son état, et le jetant clandestinement entre les mains d'un charlatan éhonté; qu'il y a là complication de libertinage, de ruse, d'immoralités de tout genre; que voilà tous les symptômes de la corruption, et tous les germes d'où ne peut manquer d'éclore un *très-mauvais sujet*. On ajoutera que j'ai reçu toutes les punitions qu'on m'avait infligées avec un dédain insouciant, mais

on ne dira pas que c'est parce qu'on y a mêlé tous les genres de reproches que je ne méritais point, et que j'étais digne d'éloges sous un aspect, sous celui de n'avoir pas trahi par un seul mot un officier-général que ma déposition aurait ridiculement déshonoré, ni mon complice qui avait absolument la moitié de mes torts, puisque je ne l'avais provoqué à rien.

Vous qui êtes chargés d'élever la jeunesse, étudiez l'âme de vos élèves, pesez l'honneur, la délicatesse de leurs sentimens, mesurez la susceptibilité de leurs affections, et, j'ai presque dit, la ténuité de leur organisation morale et physique. Songez qu'un premier châtiment, surtout quand il est public, doit être infligé avec discernement et modération; qu'il y a des caractères qu'il ne faut pas décourager, qui, insensibles à un injuste mépris, le sanctionnent par leur indifférence, et supérieurs à la honte, la laissent à ceux qui les ont mal jugés.

Quelques mois s'écoulèrent dans cet état de réprobation. Ce qui m'affligeait le plus, était de lire dans les regards de la Reine toute la défaveur de ses préjugés, quand mon service m'en approchait. Enfin, il se présenta une occasion assez singulière de reconquérir une partie de son opinion, et je m'en saisis.

J'avais griffonné trois actes en vers, d'après un

conte de Marmontel. *Laurette* ou *la Vertu couronnée par l'Amour*, était le titre de ma pièce. Je l'avais lue dans un fauteuil, avec un verre d'eau sucrée, entre quatre bougies, à l'aréopage dramatique de Versailles. La pièce avait été reçue, et l'auteur comblé d'éloges. J'allais ressusciter, disaient ces dames et ces messieurs, la muse de la comédie, tombée en faiblesse depuis Piron et Gresset. Un homme qui avait l'esprit paralysé d'un côté, mais qui n'en manquait pas absolument, le prince d'Hénin, présent à la lecture, avait trouvé ma pièce *ravissante*, les portraits *du meilleur ton*, et prononçait que j'étais un jeune homme de *la plus grande espérance* : « On est revenu, ajoutait-il, » de ces préjugés absurdes et gothiques sur la » culture des lettres; il n'y a que les sots sans ta- » lent qui les diffament dans leur impuissance, » et qui croient que pour être bien noble il faut » être bien ignorant et bien imbécille. Conti- » nuez, monsieur, continuez; entrez sans res- » triction dans la carrière que vous êtes si visi- » blement appelé à parcourir. François Ier faisait » des vers; quant à moi, j'écrirais demain une » comédie, si j'en avais le talent, et, si l'on me » mettait un peu en colère, je la jouerais. » Ce pauvre seigneur disait à moitié vrai, mais on voit qu'il avait un mauvais esprit qui ne savait pas s'arrêter. Il a représenté depuis, dans une

grande tragédie, où le dénouement était toujours amené par la hache révolutionnaire, sous laquelle il a péri, sans savoir au juste à quel parti il avait appartenu et quelles opinions il avait professées. Parfois sa conversation était celle d'un homme de mérite, mais il finissait par s'y glisser toutes les erreurs d'un jugement faux, encore vicié par une fausse philosophie. Le prince d'Hénin avait une grande naissance, et il plaçait tout son orgueil, toute son aptitude à faire sans cesse ce qui y était le plus opposé; il possédait complètement cette philantropie niaise qui fait aimer tout le monde, parce qu'on ne se soucie de personne. Toutefois il a dit et fait des choses qui prouvaient de l'énergie et de la dignité. A l'appui de mon assertion, je citerai quelques mots de lui. Traité un jour légèrement par M. le comte d'Artois, dont il était capitaine des gardes : « Monseigneur, » dit-il, veuillez vous ressouvenir que si j'ai l'hon- » neur de vous servir, vous avez celui de l'être » par moi. » *

* On comprendra cette réponse pleine de sentiment d'orgueil, quand on saura que le prince d'Hénin faisait remonter son origine aux comtes d'Alsace, une des maisons les plus anciennes de l'Europe, et qui, sous ce rapport, se regardait comme l'égale de celle des Bourbons. Elle avait une tige commune avec la Maison de Hapsbourg, qui remonte à Ethicon, duc d'Alsace au huitième siècle, et d'où descend Guérard, qui fut duc de la haute Lorraine, en 1048. Simon, l'aîné des petits-fils de Guérard, continua la Maison des ducs de Lorraine, qui occupe aujourd'hui le trône impérial

Ce prince, un autre jour, le plaisantant un peu vivement, le poussait par la tête : « Ma tête » est ici, Monseigneur, pour répondre de la vôtre, » mais non pas pour vous servir de jouet. »

En opposition au sentiment de la Reine, il s'était prononcé à Fontainebleau en faveur de je ne sais quelle pièce qui tomba à plat. « Eh bien ! » M. d'Hénin, *votre* pièce est tombée.

» — Oui, madame, à la cour : c'est pour cela » qu'elle réussira à Paris. »

Ce dernier mot, je l'ai entendu : les deux autres je les tiens de lui ; et ce vice si bas, le mensonge, il ne l'avait pas. En passant sa vie, malgré une charge à la cour, avec tous les bateleurs, tous les intrigans, toutes les courtisanes de son temps, dont il était le patron, et, comme les rois entre eux, le bon frère, il n'avait pas, ce qu'il y a de plaisant, l'excuse physique de sa vie immorale : non-seulement il était dépourvu de la force qui eût pu lui servir d'excuse, mais il avait toutes les faiblesses qui le condamnaient sans retour.

d'Autriche. Le cadet hérita par sa mère des comtés de Flandre et d'Artois. Son fils Philippe fut la tige des deux branches des princes de Chimay-d'Hénin. Le prince d'Hénin, dont il est ici question, fut condamné à mort révolutionnairement en 1794. Son frère aîné, le prince de Chimay, décéda à Paris, en 1802, sans héritiers; de sorte que cette Maison est éteinte. La principauté de Chimay est passée par mariage à la famille de Caraman, qui en a conservé le titre.

Voilà une longue dissertation sur M. d'Hénin, à propos d'un drame.... Je ne sais en vérité pourquoi,.... ou plutôt je le sais : c'est que je n'ai jamais rencontré un caractère aussi remarquable, qui m'ait autant frappé par ce mélange de raison et de folie, de dignité et de prostitution, de bon sens et d'absurdités.

La Reine entendit parler de ma comédie : elle eut le désir de la lire. M. Campan, secrétaire de son cabinet, qui avait toute l'importance d'un subalterne gâté, mais qui valait mieux que ses airs, fut chargé de me demander mon manuscrit. Il eut l'honnêteté de m'avertir du jour où la Reine en avait fini la lecture. Je montai au château: elle me fit l'honneur de me dire : « M. de » Tilly, voici qui vous appartient, je vous de» mande, je vous ordonne, s'il le faut, de ne pas » faire jouer cette comédie. »

Et comme je cherchais ma réponse, elle ajouta :

« Comment, avec du goût pour la poésie, » et tant de facilité à exprimer des sentimens » vertueux, est-on accusé d'une si mauvaise » conduite? »

Pénétré de douleur, je ne pus d'abord m'exprimer que par des larmes; mais, me remettant, je dépeignis avec rapidité à la Reine, en termes généraux et mesurés, le malheur de ma situation, les calomnies d'un sot, la vraisemblance

qui les avait propagées, et j'osai lui demander, d'une voix un peu plus ferme, si à mon âge il y avait des crimes irrémissibles, quand ils n'attaquaient pas l'honneur?

« Vous avez raison, dit-elle en me fixant, » et je crois M. de Pedreauville * un homme bien » médiocre! oublions tout cela; conduisez-vous » bien, et vous me trouverez toujours. »

Elle me congédia avec une grâce parfaite, en ajoutant quelques assurances du retour de ses bontés, qu'effectivement j'ai conservées jusqu'à une autre circonstance, dans laquelle, longtemps après, elle fut très-certainement influencée par cet ancien souvenir.

Arrêté dès les premiers pas dans la carrière théâtrale, je fus bien vite consolé : il n'est guère d'impression durable à cet âge. Cependant, je pris la liberté de demander à la Reine, quelque temps après, si elle persistait dans l'ordre qu'elle m'avait donné?

« Certainement, et cela vous étonne?

» — Oui, madame, y a-t-il du mal à faire re» présenter....

» — Du mal; non : mais cela ne convient » pas.... Il ne faut pas qu'un gentilhomme, et à » votre âge, se donne en spectacle.

* Le gouverneur de ses pages.

» — Mais la Reine sait que M. le cardinal de
» Bernis, M. de Boufflers, M. de Guibert même,
» qui enfin est un homme du monde, et colonel
» comme un autre, ont écrit, ont imprimé....

» — Vous m'obligerez de n'y plus penser. »

J'y pensai, mais je me tus.

Quatre ans après, *Laurette* a été brûlée par la méprise d'un valet-de-chambre, qui voulait allumer une bougie : j'ai vu ses cendres, et ne leur ai point donné de larmes.

Ainsi s'écoulaient ces journées qui laissent des traces si profondes, et qui s'envolent d'une course si rapide.

Ma jeunesse allait être mise à une autre épreuve, où la raison et l'honneur l'emportèrent sur l'instinct.

M. de N.... allait sortir des pages pour entrer dans un régiment de cavalerie; il était plus âgé et beaucoup plus formé que moi. Il soutenait, autant que je puis me le rappeler, que M[lle] Allard était une actrice tragique fort imposante, et M[lle] Arnould une danseuse remarquable par son agilité. La bévue n'était pas de nature à être réfutée sérieusement ; mais nous nous emportâmes de part et d'autre avec excès, et il fut décidé que les choses avaient été poussées à un point

Où l'honneur outragé devait verser du sang.

Nous nous battîmes avec assez d'acharnement; il me donna un coup d'épée au haut de la poitrine, pour lequel je fus saigné deux fois : il en fut quitte, lui, pour une légère égratignure à la gorge. La Reine, en cette affaire, se prononça positivement en ma faveur, surtout à cause de la disproportion de l'âge et des forces. Avant d'en venir à ce léger combat, j'en avais eu un autre à soutenir avec moi-même, car la nature, je crois, ne m'avait pas fait brave : je la domptai; et, depuis ce jour, je me trouvais dans les rangs des braves.

Cet aveu n'est pas embarrassant à faire, mais il est peut-être assez piquant dans un homme qui a eu depuis le malheur d'avoir plusieurs duels très-sérieux, où je crois m'être conduit avec autant d'honneur que de fermeté. Aujourd'hui je mets si peu de prix à la vie, que je ne trouverais plus aucun mérite à la compromettre.

CHAPITRE III.

Non ego, te, meis
Chartis inornatam silebo.
HORAT. *Od.* IV. 9.

Femme de la cour qui à trente-six ans se livre à un jeune homme de seize.—Premières étincelles de ce feu.—Portrait de cette femme.—Autres détails de cet amour naissant.—Mademoiselle Lescaut, actrice de Versailles.—Je suis à la veille de l'aimer.—Le gouverneur des pages saisit cette occasion pour me punir.—Je reviens à la femme de la cour.—Portrait d'un vieux militaire que je trouve chez elle, et de sa nièce, Sophie de Lorville.—Histoire de ce militaire. Je vois clairement que je suis aimé par la comtesse De..., femme aux trente-six ans.—J'en triomphe.—Ses regrets.—Projets de liaison et de mystère.

UNE femme de trente-six ans, spirituelle, ayant encore une grande beauté, est sans doute emportée loin d'elle-même par un charme victorieux, quand elle se livre à un jeune étourdi de seize ans. Elle est certainement trahie par ses

sens et attirée par un instinct bien impérieux, quand elle remet sa destinée et une bonne réputation en des mains si fragiles.

L'inégalité des âges, plus de la moitié des avances qu'elle est obligée de faire, tout devrait la retenir et l'effrayer; mais c'est par une progression insensible, par un entraînement incalculable, qu'une femme honnête fait une telle chute; elle est d'autant plus rapide qu'elle est plus élevée.

Depuis un an, je n'avais pas vu une femme de qualité, la comtesse De......., qui était d'une province voisine de la mienne, et qui avait une charge à la cour : elle m'envoya dire qu'elle arrivait de ses terres, et qu'elle avait promis de me voir à mes parens et à des personnes qui s'intéressaient à moi. Quoique elle ait cessé de vivre, je n'indiquerai pas plus clairement celle qui est le sujet de ce chapitre; elle est morte, mais sa mémoire vit dans mon cœur, et je veux la respecter *.

* Cette dame aux trente-six ans faisait partie de la maison de Madame Adelaïde de France, en qualité de dame pour accompagner. Sans chercher à soulever le voile officieux que l'auteur, par une discrétion peu imitée, jette sur une personne dont il veut respecter la mémoire, il peut être permis d'exercer la sagacité des contemporains, en leur mettant sous les yeux la liste des dames attachées alors à Madame Adelaïde, et qui portaient le titre de comtesses. Sur quatorze, on en comptait sept, savoir : les comtesses de Chabannes, de Sommièvres, d'Osmond, de Ganges, de [illegible]-sais, de Béon et de La Ferronnaye.

Rendu chez elle, elle m'instruisit brièvement de ce dont elle s'était chargée; elle ajouta quelques phrases d'intérêt, quelques questions qui en montraient aussi, et, saisissant mes regards qui parcouraient ses charmes (car elle en avait beaucoup encore, et elle était à sa toilette), elle eut l'air évidemment de se troubler, et me communiqua l'émotion que j'avais fait naître, et que j'eus de la peine à cacher. Ses femmes furent grondées, et sortirent enfin après une éternelle toilette qui dura plus de vingt minutes.

Je me sentais rougir, j'en rougissais davantage: j'étais heureux d'être là,.... j'aurais voulu en être bien loin. Il s'était fait un profond silence que je ne m'expliquais pas bien : je n'aurais pu le rompre, eût-il été question de ma vie; elle reprit enfin la conversation par quelques mots entrecoupés, et, après un long effort, ajouta avec vivacité :

« Vous vous êtes prodigieusement formé depuis que je ne vous ai vu; vous avez extrêmement gagné,.... vous serez très-beau,.... vous avez un très-agréable son de voix;.... on m'a parlé des agrémens de votre esprit; je vous crois un très-bon cœur; soyez un peu maître de vos passions; avec votre nom vous irez à tout et remettrez votre Maison à sa place. »

Ce qu'elle me disait alors, je ne le répète pas

aujourd'hui par un motif de vanité : vingt-trois ans écoulés depuis, et qui sont, pour ainsi dire, autant de siècles qui ont passé sur la France, retracent ce souvenir comme un songe flatteur, qui laisse à peine une impression à l'instant du réveil.

J'avertis une fois pour toutes que comme j'écris une histoire dont la vérité est la seule parure, et que c'est des détails que se forme l'ensemble, je ne puis les supprimer; je déclare que, ne mettant plus d'importance à rien, la vanité me semble la plus futile des passions, et celle de toutes à qui mon cœur est aujourd'hui le moins accessible.

Ceci soit dit pour n'y plus revenir.

Je la remerciai sans timidité ni gaucherie, mais avec une espèce de pudeur qui augmentait pour elle le danger de ce tête-à-tête, comme si j'avais senti qu'elle avait pour moi une sorte de sentiment que je croyais entrevoir sans trop le démêler; sentiment qui cadrait mal avec l'idée que je m'étais faite de sa vertu. Voilà ce que lui dirent mes yeux : elle les entendit, et en fut plus émue. Une visite survint, j'en profitai pour m'échapper. Je me trouvai soulagé, et elle aussi : elle me l'a dit depuis, et ne m'a rien appris.

La femme dont je parle était, sous tous les rapports, une femme très-considérable : elle avait

été mariée à un homme qui n'était pas digne d'elle; il n'avait pour lui qu'un titre, une assez mauvaise réputation et une grande fortune, si délabrée qu'elle ne méritait pas ce nom. La sienne la releva, et ce qui est plus précieux, c'est qu'elle couvrit de sa considération les fautes d'un mari qu'elle n'aimait pas; elle lui resta fidèle malgré la double séduction qui l'obsédait, je veux dire ne pas aimer son mari, et être adorée des autres. Veuve d'assez bonne heure, elle rejeta tous les partis, et repoussa tous les amans, ou plutôt les déclarations dont ils la menaçaient; car il était difficile de s'avancer jusque-là avec elle, et la fatuité la plus intrépide s'y trouvait mal à son aise. Elle en était à ce point où la réputation est faite, où les plus grands dangers sont courus. Les gens qui se donnent pour hommes à bonnes fortunes, ou qui le sont, ne viennent guère se commettre avec une vertu éprouvée, et briser leur vanité contre un écueil signalé par d'autres naufrages. Il n'y a plus de danger pour une telle femme, que l'attrait de l'innocence sans manége, ou le péril d'une surprise avec un homme d'une prodigieuse séduction; car heureusement elles sont rares ces femmes pour qui la différence du sexe et l'honneur d'être homme sont un piége suffisant!

Je me rappelle avoir demandé à une femme

très-célèbre par les charmes de sa figure, pourquoi elle avait cédé à quelqu'un que je savais qu'elle n'avait pas aimé, et qui n'avait rien pour justifier son choix; après l'*avoir* long-temps *nié*, elle me répondit : « J'étais dans une espèce de » solitude, *il était là, et moi aussi :* je le voyais » tous les jours, et ne voyais guère que lui. »

De toutes les réponses qui peuvent m'inspirer du mépris, celle-là est la première : j'aimerais mieux qu'elle m'eût dit : « C'était un homme, et » il m'en faut un. » Mais cette espèce de renoncement de soi-même, d'abnégation d'honneur (et c'est là l'honneur chez les femmes, la mode en reviendra *), cette insouciance, cet abandon apathique de la plus précieuse des faveurs, ce don de tout son être à un homme qui ne plaît même pas, je le déclare, dussé-je être soupçonné de revenir de l'autre monde, dussé-je être sifflé par tout ce qu'il y a de plus à la mode, c'est une monstruosité digne d'un supplice, c'est un crime qui ravale au niveau de la bassesse de tout ce qu'il y a de plus abject dans la création. La femme qui se vend dans sa misère a du moins une excuse; elle demande l'aumône avec ses charmes, je la plains; j'accorde *toute mon indulgence* à celle que son tempérament égare; dans

* Il fallait une révolution.

les mauvais jours de ma jeunesse, j'aurais dit, *toute mon estime.*

Quelques jours après cette visite, je rencontrai quelqu'un qui connaissait particulièrement Mme De.......; je lui fis les questions les moins maladroites que je pus sur son compte. Je brûlais surtout de savoir si elle avait eu des amans. Elle n'en a pas été soupçonnée, me répondit-il, même par ces gens dont les calomnies s'emparent de tout, ni par ces femmes qui noircissent une bonne réputation pour en avoir une moins mauvaise. Elle a eu plus à combattre qu'une autre; car elle est douée d'une grande sensibilité; mais sa sagesse a commencé par des principes, et finit par l'habitude.

Ah! je respire, me dis-je à moi-même, un sot amour-propre m'avait trompé : je n'ai ni à espérer, ni à craindre. Je retournai chez elle parfaitement calme, avec plus de sûreté et de tenue dans le maintien. Pour elle, il me sembla qu'elle avait perdu ce que j'avais gagné : elle s'embarrassa comme elle s'était troublée la première fois; je crus la trouver pâlie; quelques ombres de mélancolie voilaient son intéressant visage; elle paraissait avoir souffert; elle avait l'air mécontent d'elle-même; elle adoucissait sa voix dont les accens voulaient gronder.

Après quelques discours languissans sur Ver-

sailles, la Reine, Mme Adélaïde, sur mes exercices et mes études, sur le temps de mon entrée dans le monde qui s'approchait, elle me pria de la quitter, parce qu'elle avait quelque chose d'indispensable à écrire, qu'elle devait porter le lendemain à Bellevue.

Quand je fus dans la rue, je me promis bien de n'y pas revenir de sitôt. Dans quel piége nous fait tomber la vanité! m'écriai-je.

Il y avait alors à Versailles une actrice aimable, douce, chantant assez bien, pour la manière de ce temps-là, ayant une fort belle voix, et un visage charmant. Elle a été reçue depuis à Paris, où je l'ai vue mourir à la fleur de l'âge, et fort à propos, car elle avait pris un embonpoint qui en avait fait une masse informe; mais alors elle était tout ce qu'il faut être pour se faire aimer.

Elle avait une mère très-sourde, mais qui voyait très-bien, qui avait été fort belle, qui connaissait les ruses des amans, les mystifications réservées aux tuteurs et aux mères, au théâtre et à la ville. Elle avait formé je ne sais quel singulier projet de marier sa fille, ou du moins de ne la laisser aimer que par quelqu'un qui ferait sa fortune. Je n'étais d'aucune manière l'homme suivant ses vues, mais j'étais selon le cœur de la jeune personne, et l'on connaît ce mot d'une jeune personne sortant du couvent, à qui son

amant disait : « Comment ferons-nous ? votre mère » vous gêne tant ! — Plaisez-moi assez, dit-elle, et » ne vous inquiétez pas du reste. »

Il en était de même ici : M[lle] Lescaut commença par me donner des rendez-vous à la fenêtre, en présence de sa mère, qui ne se mêlait jamais à la conversation, et dont le regard hargneux et morose n'encourageait nullement *les amoureux;* elle finit par m'engager à entrer (je parle de sa fille); elle jouait du clavecin, et s'accompagnait à ravir; j'y mêlais des déclarations d'amour, en criant de temps en temps, *brava;* lui pressant le genou, en ayant l'air de battre la mesure, à faux, j'en suis sûre.

Jusque-là, il y a une parfaite clarté dans ma méthode, une grande pureté dans mes moyens, beaucoup d'amour subordonné à plus de raison encore. Mais notre inflexible argus se lassa même de tant de vertu et d'innocence : elle fit, je le crois au moins, avertir ce terrible gouverneur qui m'avait pris en aversion, mais qui depuis longtemps me laissait tranquille. Il en avait été à peu près prié par des ordres supérieurs, et *tout-à-fait* requis par un de mes oncles, qui, convaincu qu'il avait cherché gratuitement à me nuire, parce que j'avais été assez malin pour ne pas sentir son mérite, l'avait tout uniment averti qu'ils auraient affaire ensemble.

Quoi qu'il en soit, l'occasion était assez spécieuse, et fut saisie : le pédant gouverneur, M. de Pedreauville, me mit aux arrêts avec esclandre, pour *passer ma vie* chez les actrices, et pour vouloir pervertir celles qui marchaient dans les voies étroites de la vertu.

Au bout de quelques jours, la liberté me fut rendue. Un peu confus, j'allai au château, et ne me rassurai qu'en voyant la Reine dissimuler un sourire.

Le lendemain je reçus une invitation de me rendre à sept heures du soir chez Mme D...... ; elle était seule, et me reçut assez froidement; mais cette fois sans embarras. Elle se hâta de me dire que ma conduite n'avait rien de bien édifiant, que mes parens en seraient affligés, et que des femmes de théâtre, même celles d'un ordre très-distingué, n'étaient jamais qu'une compagnie fort médiocre; qu'elle me conseillait, si jamais j'avais le besoin d'une inclination ou la nécessité d'un sentiment, de mieux placer mes affections, de m'attacher à une femme honnête et sensible, qui eût de la considération dans le monde, et dont la maison fût une école d'un excellent ton, de bon goût, et de politesse. Elle ne me dit pas, « Ce sera moi » ; mais l'inflexion de sa voix émue me le fit entendre, et cette fois je restai pour toujours persuadé qu'elle me l'avait dit. Je me

jetai à ses genoux.... Mon action l'étonna; elle me conjura de me relever.... Je lui dis qu'elle avait des droits immortels à ma reconnaissance, que je voulais désormais la regarder comme la sœur la plus tendre, comme un ange tutélaire, comme la divinité destinée à me rendre plus sensible et meilleur;.... à me rendre tout ce qu'elle voudrait que je fusse, et que je lui consacrais l'hommage d'un cœur qui n'allait plus être rempli que d'elle. Mes mains, je ne sais comment, se trouvaient dans les siennes, qu'elle me laissa couvrir de baisers, et inonder de larmes; elle était agitée d'une terreur qui la faisait trembler comme une feuille : à la lettre, son rouge en était tombé.

Je restais toujours à ses genoux. Eperdue, elle me suppliait de me lever. « Si un de mes gens » entrait! » s'écria-t-elle.... Mais, comme craignant d'en avoir trop dit, elle ajouta : « Quelque inno- » centes que soient nos intentions, il ne faut pas » s'exposer à les voir calomnier : venez lundi un » peu de meilleure heure, nous parlerons de » votre avenir;.... nous parlerons de vous, et je » croirai ne m'occuper que de moi. »

Quelques personnes soupaient chez elle ; je me retirai au moment où le cercle commençait à se former.

J'eus une nuit fort agitée, et ne fus guère plus

tranquille jusqu'au jour qu'elle avait fixé : il arriva enfin. Ces premiers mots furent : « Si vous » voulez souper ici, je n'aurai que deux personnes » qui viendront tard et partiront de bonne heure. » On juge de mon empressement à accepter, mais sous la condition indispensable qu'elle enverrait un de ses gens pour en prévenir : elle en fit demander la permission qui fut accordée.

Elle tint parole; ne me parla que de la nécessité d'achever mon éducation, de la continuer moi-même quand je serais entré au service; me traça un plan d'étude que j'ai à peu près suivi, pendant les trois ou quatre années que j'ai spécialement consacrées à obtenir le fonds d'instruc tion que je puis avoir acquise; elle s'entretint avec moi comme une mère tendre et éclairée avec un fils attentif et docile.

Après huit heures, deux personnes entrèrent dans le salon; elles étaient en quelque sorte de la maison : j'en ferai le portrait. L'un était un militaire subalterne, décoré de la croix de Saint-Louis, qui pouvait avoir cinquante ans. Sa figure était encore noble et belle, quoique dégradée. Il n'avait pas précisément l'air d'un homme malade, mais celui d'un homme qui ne peut pas vivre. Il paraissait le savoir, et s'en soucier fort peu. Ses yeux étaient éteints, sa voix faible et sombre; on voyait qu'il n'était pas courbé par

l'âge, mais brisé avant le temps, par des fatigues ou des malheurs. Sans avoir un ton parfait, il ne l'avait pas mauvais; ce qu'il disait était simple et court, et toutes ses manières, sans être basses, montraient un homme respectueux qui a vécu dans le grand monde, sans en être : quelquefois pourtant il parlait d'une manière un peu trop tranchante.

La jeune personne qui l'accompagnait était sa nièce, jolie blonde de vingt ans, que la nature avait ornée de mille dons plus touchans que la beauté. Son visage n'était pas correct, mais il y avait, si je puis parler ainsi, une alliance entre ses yeux bleus et ses dents blanches, qui gagnait tous les cœurs quand elle venait à sourire. Elle était faite comme une nymphe, avec la fraîcheur des roses; une taille molle et flexible, un organe aussi séduisant que sa démarche, et l'un des premiers charmes de ce sexe, des bras et des mains ravissans : j'oubliais un autre de ses attraits, pour moi du moins, elle était pâle. Je ne suis pas sûr qu'un peintre l'eût trouvée rigoureusement jolie, mais tout homme sensible et bien organisé l'aurait désirée pour sa maîtresse.

Elle était timide sans manquer de maintien, avec une grâce naturelle qui ne s'apprend pas.

Je crois que La Bruyère a dit que les per-

sonnes qui se regardent toujours, et celles qui ne se regardent jamais font soupçonner la même chose. Nous nous regardâmes assez d'abord, puis ne levâmes plus les yeux l'un sur l'autre de la soirée.

Je n'oublierai jamais que l'oncle, je ne sais plus par quelle transition, amena la conversation sur *Zémire et Azor*.

Il avança que c'était un spectacle très-touchant; j'étais d'avis qu'*Andromaque* ou *Zaïre* l'étaient davantage; mais lui, sans en démordre, soutint qu'il n'y avait rien au monde de plus intéressant, qu'une laideur hideuse apprivoisant l'antipathie, par le charme de la douceur et de la bonté. Au reste, sans s'échauffer, il maintint son dire, se tut fort long-temps, et nous dit à table que le duc de Vendôme avait été un beaucoup plus grand homme de guerre que le maréchal de Turenne. J'en savais assez pour combattre son opinion; mais lui, disséquant lentement une aile de poulet, répéta ce qu'il avait dit, et assura qu'il n'avait rien mangé de si tendre. En se levant, il parla de se retirer, sa nièce le regarda, et, avec les yeux, lui dit : « Déjà! » Et lui, d'une voix forte, répondit : « Oui, Mademoiselle. » Que je le haïssais alors! Cependant, nous ayant encore accordé quelques minutes, il en profita pour nous dire que l'Europe était dans l'ignorance, comparée à la Chine.

Ah! pour cette fois j'allais l'envoyer à Pékin, quand je songeai que sa nièce serait peut-être obligée d'y aller aussi : je partis d'un éclat de rire, auquel il ne répondit que par un salut très-profond, en ajoutant : « Je suis fort aise, Monsieur, » d'avoir eu l'honneur de faire connaissance avec » vous. » Ce peu de mots dits d'un ton solennel, il sortit avec sa nièce.

« Eh bien, me dit la maîtresse de la maison, » qu'en dites-vous ?

» — Mais, répondis-je, dans toute la fausseté » de mon âme, la jeune personne n'est ni bien » ni mal ; mais qu'il me serait odieux de rencon- » trer souvent ce monsieur, qui vit de paradoxes, » qui les répète, et qui se tait.

» — La jeune personne n'est ni bien ni mal! » Je suis bien fâchée de cette décision, car vous » manquez de goût ou de sincérité.... Vous la re- » garderez mieux une autre fois. »

J'eus recours à une cajolerie pour cacher mon embarras :

« On n'en regarde point une autre où vous » êtes.

» — Fort bien, dit-elle. Mais vous n'êtes pas » charmé de son oncle ; vous voyez que je me » suis tue, j'ai voulu vous laisser une entière » liberté : j'ai été assez contente de vos deux pre- » mières réponses, mais la troisième a été moins

» heureuse : car éclater de rire, en haussant les
» épaules n'est pas poli : et puis ce n'est pas
» répondre !

» — Mais, Madame, dis-je, un peu décon-
» certé, on n'a jamais débité une pareille rê-
» verie.

» — Elle en était plus facile à combattre, re-
» prit-elle, et montrer de la déférence à la vieil-
» lesse et au malheur, c'est avoir déjà raison.
» Savez-vous que M. de Lorville a voulu à ma
» prière apprécier votre érudition, votre patience
» et vos moyens ? Il aura meilleure opinion des
» uns que de l'autre. Au reste, ce n'est pas un
» homme dénué de tout mérite ; il a servi dans
» l'Inde, a vu presque toute l'Europe ; il a même
» de la culture et des lettres. Il a été très-bien
» de sa personne, et a vécu depuis près de dix ans
» dans les terres de ma belle-sœur : il s'en va
» mourir, dit-il lui-même, à Montpellier, où les
» médecins l'envoient pour réparer une santé irré-
» parable. Vous savez que ma belle-sœur n'est pas
» le modèle de tout ce qu'il y a de plus estimable au
» monde, il en est au repentir de lui avoir consacré
» les derniers temps de sa vie, et ne sait à qui con-
» fier une nièce qu'il aime, et qui n'aura qu'une
» fortune bien médiocre. J'ai offert de m'en
» charger ; je la garderai chez moi jusqu'à ce que
» je trouve à l'établir : elle ne peut guère rai-

» sonnablement compter sur son oncle qui part
» prochainement, et que, suivant toute proba-
» bilité, elle ne reverra jamais. »

J'écoutais ce discours avec une inquiétude vague dont je n'avais pas même le secret. Je voyais bien que j'aurais souvent l'occasion de rencontrer cette jolie personne, et que je l'aimerais : c'était bien un plaisir; mais je sentais que j'avais commencé à en aimer une autre, et que je ne voudrais ni ne pourrais lui reprendre tout-à-fait mon cœur : c'était là une peine. Puis, j'en venais à penser, mais sans oser m'arrêter à cette idée, que je pourrais les aimer toutes deux. Cette idée-là était un supplice doux, auquel je ne fus complètement en proie, que lorsque je fus livré à moi-même.

« Pourquoi donc, me dit Mme De...., êtes-vous
» tombé dans une rêverie si profonde?

» — Je pensais, appelant un mensonge à mon
» aide, que vous me parlez de tout, excepté de
» vous, et qu'au lieu de m'occuper de vos bontés
» vous me faites l'histoire des autres,.... et cette
» histoire m'est tout-à-fait indifférente.

» — Eh bien! cessons d'en parler, il est déjà
» tard; un de mes gens vous reconduira : dormez
» d'un sommeil paisible;.... pensez un peu à moi,
» ajouta-t-elle en rougissant, cela n'est que juste,
» puisque je pense trop souvent à vous.

Elle sonna; un valet de chambre vint, et je partis.

Le lecteur s'impatiente apparemment de ma gaucherie; mais tous les débutans, n'importe dans quelle carrière, n'ont-ils donc pas des droits à l'indulgence?

Le lendemain, j'entrais au spectacle, lorsqu'un homme d'assez mauvaise mine, et fort simplement vêtu, me remit un billet, et s'éloigna. Il mérite d'être rapporté; je le copie :

Versailles, cinq heures du matin.

« Je n'ai pas été contente de vous hier soir; le » plus sûr moyen de plaire est d'être naturel : » c'est la plus dangereuse des séductions dans un » jeune homme. Tout ce qui est apprêté obtient » peu, tout ce qui tient de la perfidie est re» poussant..... peut-être me trompé-je. Si cela » est, c'est ma punition.... Si j'ai raison, vous ne » méritez pas que je m'explique davantage. » Mais, que fais-je? ce billet est une folie; ne » mettez pas votre imagination à la torture pour » en deviner le sens. C'est une énigme à laquelle » vous n'entendrez rien, je l'espère, et cela doit » être. — *Rapportez-moi cette lettre*, tout insi» gnifiante qu'elle est; je serais très-malheureuse » qu'un autre que vous la lût : on y soupçonne» rait peut-être plus que l'intérêt très-simple

» qu'elle exprime : je veux bien que vous, mon
» jeune ami, croyiez à ma parfaite amitié, mais il
» ne me conviendrait pas que des indifférens
» pussent exagérer cet aveu, ou en abuser.

P. S. Jeudi, vers cinq heures du soir, si le
» temps continue à être au beau, je rentrerai
» chez moi par le parc. Soyez-y, et remettez-
» moi ce papier que je n'ai pas la force de dé-
» chirer, mais que je suis mécontente d'avoir
» écrit. »

Cette lettre, qu'elle prétendait être si peu claire, m'éclaira pourtant beaucoup. Je vis que j'avais été beaucoup plus *naturel* qu'elle ne pensait, puisque je n'avais pas su cacher l'impression que Sophie de Lorville m'avait faite; je vis qu'elle en était jalouse. Je débattis long-temps en moi-même si j'aurais l'air d'avoir compris sa lettre; je me décidai pour le parti contraire, persuadé dès lors, que l'innocence avec une femme qui n'est pas corrompue, est une arme plus sûre que l'esprit; j'étais sûr d'ailleurs d'en paraître moins coupable.

Je fus exact au rendez-vous : je témoignai avec candeur une grande surprise de la lettre que j'avais reçue ; d'un air doux et tendre, je remerciai des bontés dont elle était le gage ; mais je demandai qu'on voulût bien m'expliquer cer-

tains passages que je ne pouvais parvenir à entendre.

Le visage de Mme De.... était défait et abattu; sa démarche lente, et toute son attitude chargée de mélancolie.

« Mlle de Lorville est partie, me dit-elle, pour » accompagner son oncle jusqu'à Amiens, où » elle passera quelques jours chez une de ses pa- » rentes. Vous rougissez, que sera-ce donc quand » vous la reverrez ?.... je vous conseille de ne pas » mettre de suite à cette idée; ce n'est pas un » parti convenable pour vous, et la séduire se- » rait un projet coupable et extravagant!

» — Mon Dieu! Madame, m'écriai-je, quel » chemin votre imagination me fait faire! je suis » si peu préparé à tout ce que j'entends, que je » ne trouve pas une parole à y répondre.

» — Vous y réfléchirez, repartit-elle,... nous » voilà à la porte de Mme de Tavannes, à qui je » dois une visite; et me disant adieu d'une voix » radoucie, nous nous séparâmes. »

Que deviendra tout ceci, pensai-je, je veux sortir de cette perplexité. Je crois... je suis certain que cette femme m'aime. Je ne sais pas si mon bonheur dépend d'elle, mais je me trouverais malheureux d'y renoncer. De tous les moyens qui se présentèrent à mon esprit pour amener un dénoûment favorable, je choisis le

plus usé de tous. Je résolus de me dire malade, pour exciter son intérêt. Dans tous nos romans composés par des écrivains qui *connaissaient* si bien l'amour et ses orages, le grand monde et la cour, j'aurais peut-être trouvé quelque ruse de meilleur goût, quelque stratagème plus remarquable. Ces grands peintres des cœurs, et des mœurs de bonne compagnie * qui ont fait l'éducation des garnisons et des provinces, et qui, y enseignant par une tradition si fidèle *les belles manières*, ont réduit la séduction en un système si pur et de si bon ton; ces grands maîtres, dis-je, auraient pu me suggérer une invention plus heureuse que celle d'une indisposition de commande, qui, j'en conviens, prouvait en moi un génie bien peu fertile; mais comme cet expédient, tout mesquin qu'il était, me réussit à merveille, je dois me consoler de la médiocrité du moyen par son succès.

L'objet de tant de soins envoya régulièrement

* Peut-être qu'en 1804, où j'écris, il s'est fait quelque changement dans les habitudes de la société, et peut-être que l'école d'un certain monde est fermée pour jamais. Eh bien! il sera plus facile aux *auteurs* d'être plus corrects dans leurs dessins et plus vrais dans leurs tableaux. — Si l'on vient à citer devant eux des usages oblitérés, ou des choses marquées au coin de ce *ton* qui fut réputé le *meilleur*, ils diront, comme le maréchal de Termes, âgé de quatre-vingts ans, devant qui l'on parlait d'une femme accouchée : « Est-ce qu'on fait encore l'amour ? » (*Note de l'Auteur.*)



chaque jour s'informer de mon état, et me fit demander avec instance de me voir à ma première sortie.

Il est impossible de dépeindre l'agitation dans laquelle je la trouvai, et l'effet qu'en entrant je produisis sur elle. Oubliant toute convenance, elle me serra long-temps contre son sein en versant des larmes; toutes les caresses, tous les transports que je hasardai me furent rendus avec usure. Après quelques étreintes prolongées, quelques instans d'un silence éloquent, j'eus assez de sens commun pour voir qu'il n'y avait plus qu'à être heureux tout-à-fait..... et je le fus; je le fus sans gaucherie de ma part, sans résistance de la sienne.

Après cet éclair si rapide, ses larmes, qui n'avaient pas cessé de couler, furent plus abondantes. Lui jurant un amour et une discrétion inviolables, je la conjurai de se calmer. « Ah! me » dit-elle avec la plus touchante expression, ce » n'est pas ma chute que je regrette, ce n'est pas » sa publicité, pas même le déshonneur que je » redoute; mais je déplore de vous avoir séduit, » de *m'être jetée à votre tête*, et d'avoir préparé » à vos sens, et peut-être à votre vanité, un léger » triomphe que votre cœur ne partage pas. »

On devine mes réponses, mes protestations, mes sermens. Nous convînmes qu'elle ne me re-

cevrait plus chez elle, mais dans un appartement dans l'avenue de *Paris*; que je m'y rendrais à des jours et à des momens fixés, et que je porterais alors un habit d'une couleur terne et insignifiante, emblême du mystère où devait s'ensevelir notre amour.

CHAPITRE IV.

L'amour, qui vit dans les orages et croît souvent au sein des perfidies, ne résiste pas toujours au calme de la fidélité.

Liaison tranquille. — Je suis discret, mais j'aime en secret Sophie. — Mon goût pour les tableaux. — Je trouve chez Morand, marchand de tableaux de Versailles, le portrait de Sophie. — Il me procure les moyens de la revoir. — Déclaration d'amour. — Explication. — Mon père à Versailles. — Portrait de ma belle-mère. — J'écris à Sophie. — Difficulté d'aimer deux femmes à la fois. — Sophie me voit et résiste. — Mon sombre désespoir. — Sophie prend la résolution de se donner. — Je respecte sa vertu. — Faiblesse humaine. — Nous allons ensemble à l'église Saint-Louis, et Sophie m'abandonne sa personne et son cœur.

Cette liaison n'était traversée par aucun obstacle; ni la jalousie, ni l'inquiétude ne la rendaient ou plus piquante ou plus amère. Il y avait trop de tranquillité dans notre amour. Elle

y trouvait, je crois, le bonheur, et moi je n'y rencontrais que le plaisir.

L'époque de mon début dans le monde s'avançait, et pendant les six mois qui la précédèrent, ma vie s'écoula sous l'aile tutélaire d'une maîtresse sensible, d'une mère affectueuse et d'une amie prévoyante et utile. Pas une indiscrétion ne m'échappa; m'estimant davantage, elle m'en aima plus. Mon avenir l'occupait plus que moi; elle y voyait tout ce que je ne soupçonnais pas, et découvrait dans cette route de la vie des précipices où la jeunesse n'aperçoit que des sentiers jonchés de fleurs.

L'image de Sophie me poursuivait quelquefois, mais n'ayant plus l'occasion de la rencontrer, supposant même qu'elle avait contribué, sans le savoir, à faire prendre à Mme De..... la résolution de ne me recevoir chez elle que rarement, j'osais à peine prononcer son nom. Enfin le hasard me servit mieux que l'adresse ou la prévoyance ne l'eussent fait.

Je me pris tout à coup d'une belle passion pour le dessin, qui me conduisit à un goût très-vif pour la peinture. Il m'en est resté que, sans être un connaisseur très-distingué, je reconnais cependant le beau d'avec le médiocre, et le médiocre d'avec le mauvais.

Il y avait alors à Versailles un marchand de

tableaux assez célèbre, charlatan fort emphatique, qui aurait pu prendre la devise du *Barbier de Séville : consilio manuque.* Il peignait le portrait et donnait des leçons.... Cet homme universel faisait bien d'autres choses! Entre autres vertus, il avait une bienveillance fort étendue; c'était un philantrope fort accommodant, chez qui le besoin d'obliger était impérieux, s'il y trouvait surtout quelque avantage. Par amour du genre humain, il se jeta depuis dans la révolution, qui fut pour lui une maîtresse ingrate : il est mort sur l'échafaud, quoique l'un des plus zélés partisans de ce qu'on a appelé *les grandes mesures de salut public.* Mais comme il ne s'agit pas de cela ici, je passerai rapidement sur cet accident, qui, long-temps après, le priva de cette tête qu'il avait de travers * sur les épaules, quand je le connus.

Il me montra un jour avec complaisance les portraits et les tableaux qu'il possédait. Ma surprise fut égale à ma joie, de trouver parmi les premiers un visage exactement semblable à celui qui m'occupait si souvent. J'osais à peine demander à M. Morand quel était ce portrait, tant je tremblais que mon espérance ne fût déçue.

* Tellement de travers que, comme Argus, il aurait pu facilement voir par derrière.



Il répondit enfin à cette question, que c'était celui d'une de ses élèves. « Je puis, continua-t-il, » lui donner ce nom, quoiqu'elle peignît déjà » quand je l'ai connue; mais je lui ai appris ce » *faire suave* que les maîtres de province n'ensei- » gnent pas. Ce portrait est le sien, et il est son » ouvrage. Je l'ai gardé pour y répandre un je ne » sais quoi qu'elle a omis, qu'elle n'a pu saisir, » parce que cela tient en quelque sorte à son » âme, et qu'on n'y lit pas soi-même. Elle vit » chez une femme de la cour qui la protége, qui » est assez belle pour n'en être pas jalouse, mais » qui cependant la tient dans une espèce de con- » trainte et de solitude, que je trouve au moins » extraordinaires. Aussi me paraît-elle plongée » dans une mélancolie qui double encore l'in- » térêt qu'elle inspire.

» — Vous êtes peintre, M. Morand, mais le » nom? le nom?

» — Oh ça! c'est bien la moindre chose, » Monsieur; c'est de province; elle se nomme » Mlle de Lorville, fille d'un de ces *nobles à simple* » *tonsure*, qui chassent fort mal et fort souvent, » font enrager leurs curés et leurs paysans, par- » lent des guerres qu'ils n'ont point faites, des » garnisons où ils ont végété, et qui vivent et » mourront sans avoir vu Paris ni la cour.

» — Vous avez vu la cour, vous, M. Morand?

» — Non seulement cela, Monsieur, mais *mon*
» *état m'a porté. J'ai vécu* au milieu de tout ce
» qu'il y a de plus grand, et en même temps au
» sein de tout ce que les arts ont de plus consi-
» dérable.

» — C'est clair, monsieur Morand ; mais cette
» jeune personne ?

» — Cette jeune personne, Monsieur, venait
» quelquefois chez moi, mais....

» — Comment, monsieur Morand, Sophie.....
» Mlle de Lorville vient chez vous ?...

» — Ah ! Monsieur, vous la connaissez ! avec
» quel feu, quels transports vous en parlez !

» — Monsieur Morand, vous serez plus grand
» que tous les Michel-Ange, les Raphaël et les
» Corrége, si Sophie vient chez vous, et si vous
» m'en informez. Comptez sur une reconnaissance
» éternelle, qui ne se bornera pas à de stériles
» mots. Je vais quitter l'école des pages, je vais
» être moi... mon maître ;... peut-être serai-je en
» mesure de vous servir, et vous pouvez vous
» assurer....

» — Monsieur, me croyez-vous assez vil pour
» me laisser influencer par l'intérêt ?.... Comme je
» ne trouve aucun mal à rapprocher deux per-
» sonnes qui sont idolâtres de mon art, et à leur
» procurer les moyens de se pénétrer des chefs-
» d'œuvre des grands maîtres, en présence,

» pour ainsi dire, de leur génie, je verrai ce
» que je puis faire; mais cela présente des diffi-
» cultés.... vrai, Monsieur, beaucoup de diffi-
» cultés..... Elle venait souvent autrefois chez
» moi.... elle y est même venue seule : maintenant
» c'est infiniment rare; d'ailleurs, je remarque
» qu'elle est toujours accompagnée de la plus
» ancienne des femmes de la comtesse De....

» — Mlle Emery, n'est-ce pas?

» — Précisément, Monsieur. A ma première
» leçon j'essaierai d'obtenir, sous quelque pré-
» texte spécieux, qu'elle se rende chez moi... je
» l'engagerai à venir examiner les nouvelles ac-
» quisitions que j'ai faites.

» — Ah! monsieur Morand, vous serez un Dieu
» pour moi!

» — Voilà comme vous êtes, Messieurs : si l'on
» vous sert, et si l'on plaît à vos passions, on est
» des dieux; quand on les contrarie, on est moins
» que des hommes.

» — Quel galimatias, monsieur Morand! quel
» hors-d'œuvre de déclamation philosophique,
» surtout quelle injustice de vous à moi! »

Ce bonhomme avait déjà un petit bout de révolution dans la tête; aussi, comme Minerve, en sortit-elle un jour tout armée.

Je le quittai rempli d'espérance et d'inquiétude. Tout ce qu'il m'avait dit fixa mon opinion. Tous

les soupçons, toutes les défiances de Mme De..... me furent démontrées. Je l'accusai d'une injustice qui ne pouvait lui faire perdre mon attachement et ma reconnaissance, mais qui lui enlevait le reste de mon amour. Cette gêne où vivait Sophie, sa tristesse, que je m'exagérais peut-être, lui transporta tout mon cœur. Je ne laissai pas un instant de tranquillité à M. Morand, qu'il n'eût tenu sa promesse; il s'en acquitta plus aisément que je n'avais osé l'espérer, et me fit savoir quelques jours après qu'il recevrait Sophie et celle qui l'accompagnait. J'y volai.

« Vous avez, lui dis-je, un jardin, faites-en les » honneurs à cette personne, et laissez-moi seul » quelques minutes avec votre charmante éco- » lière, c'est tout ce que je vous demande. Guidé » par un hasard heureux, je sortirai assez vite de » la pièce voisine pour la retenir quelques ins- » tans, et j'en profiterai. »

Tout s'arrangea comme je le désirais, et j'eus l'inexprimable bonheur d'être seul avec Sophie, de jouir de sa surprise, de son émotion, de voir qu'elle ne m'avait point oublié, et qu'elle croyait à l'impression qu'elle avait faite sur moi, quoiqu'elle feignît d'en douter.

Les momens étaient précieux; je lui parlai avec enthousiasme de l'effet si prompt qu'elle avait produit sur moi, et du sentiment vrai qui

allait faire la félicité ou le supplice de mon existence.

« Si toutes ces belles choses étaient vraies, me
» répondit-elle, vous viendriez plus souvent chez
» Mme De...... J'ai été absente quelque temps; à
» mon retour, j'ai risqué de dire qu'on ne vous
» voyait plus; on m'a instruite en peu de mots
» que votre temps était partagé entre vos devoirs
» et vos plaisirs; qu'étant à la veille d'entrer au
» service, ces devoirs étaient multipliés, et que
» vraisemblablement vous aviez quelque chose
» de mieux à faire.

» — Qu'on vous a trompée! J'ai à peine le
» temps de vous assurer aujourd'hui que vous
» n'avez pas cessé un moment d'être présente à
» ma pensée, et que la mesure de mon bonheur
» ne sera plus que celle de votre indulgence.
» Prouvez-moi que je ne vous suis pas odieux,
» en vous rendant quelquefois ici. Le maître de
» cette maison servira mon amour, parce que je
» le convaincrai de ma sincérité, et si je ne puis
» vous voir assez souvent, veuillez du moins rece-
» voir les lettres que M. Morand vous remettra,
» et permettez-moi d'espérer que vous ne trou-
» verez pas pénible d'y répondre. »

Tout cela fut exprimé si vite, avec un accent si passionné, qu'elle n'y répondit que par son trouble et sa rougeur : nous entendîmes du bruit,

et je me retirai précipitamment. Quand elle fut partie, je remerciai, avec cette effusion de gratitude que l'amour rend si vraie, mon zélé confident. Pour ne lui pas faire perdre son temps, je choisis un assez médiocre tableau qu'il exaltait beaucoup; c'était Achille déguisé en fille aux genoux de Déidamie. J'observai à M. Morand que je voulais un beau cadre, et que je le priais de me le conserver quelque temps, ne sachant encore où le placer. La vérité est qu'en général un page a fort peu d'argent, et que deux mois me séparaient encore de l'époque où j'allais à peu près disposer de moi-même.

En rentrant, je trouvai un domestique de mon père qui m'informait de son arrivée : il m'engageait à aller dîner avec lui, à l'hôtel de Modène où il était descendu. Le gouverneur * n'ayant fait aucune difficulté de le permettre, je suivis mon guide, qui m'apprit en chemin que *Madame la marquise* était arrivée aussi, et qu'elle avait une vive impatience de faire connaissance avec moi. Mon père, par une fantaisie dont il a eu assez à se repentir pour ne pas la lui reprocher, avait jugé à propos de se remarier, ce qui m'avait été fort indifférent, parce que ma fortune venait du côté de ma mère; et, comme il avait commencé à la

* M. de Pedreauville.

dissiper, on lui avait ôté ma tutelle, pour la confier à une assemblée de parens.

Il était encore dans la vigueur de l'âge, et, comme on le dit vulgairement, fort *conservé* : il n'en avait pas moins fait une insigne folie d'épouser une personne bien née, avec peu de fortune, qui aurait pu être sa fille.

Née Ameslon de Saint-Cher, ma belle-mère était une brune fort piquante, avec une de ces physionomies lascives qu'on aurait envie de trouver laides, mais qui font tout l'effet d'une plus jolie. Elle était tout près de *loucher;* mais en y réfléchissant, on voyait que c'était un combat entre le *dévergondage* de ses sens et la pudeur forcée de son sexe : cette lutte intérieure donnait à ses yeux cette divergence et tout ce désordre. Un nez un peu épais, des lèvres vermeilles différemment coupées que d'autres, montraient des dents nettes sans être éclatantes, et ce visage avait une mobilité que sa conversation incohérente avait peine à suivre. Elle était assez grande, bien faite, une forêt de cheveux, d'autres appas d'un volume un peu trop prononcé, mais qui n'en excluait pas la beauté. Son organe était tour à tour caressant et sec, l'esprit peu étendu comme je l'ai vu depuis, sans conduite, mais pleine de ruse, le cœur pas mauvais peut-être, mais assez faible pour avoir tous les inconvéniens de la dépravation.

Mon père triomphait évidemment, et sa flamme s'allumait encore à l'admiration qu'il me supposait. Pour elle, d'un regard hypocrite, elle me demandait pardon d'être ma belle-mère.

J'étais rêveur, préoccupé, distrait, et froidement respectueux. Mon père avait, me dit-il, le dessein d'acheter une maison dans la vallée de Montmorency, pour y passer le reste de ses jours auprès du marquis de Montmorency et du commandeur de Champignolles, ses anciens amis. Le premier était un homme médiocre, portant un grand nom qui l'avait conduit à devenir lieutenant-général, sans s'en apercevoir, en courant une carrière où sa famille avait désapprouvé qu'il fût entré, quoique tout ce qu'il y avait de plus distingué dans le royaume y soit entré avant et depuis; le second était un fort honnête homme sans aucune espèce d'esprit, qui s'était abandonné depuis long-temps à une Flamande épaisse et surannée qui disposait de lui : il s'enivrait régulièrement tous les jours, et s'en étonnait sans cesse, parce qu'il avait la prudence de mêler quelques gouttes d'eau à chaque rasade de vin de Champagne qu'il avalait démesurément : personne ne partageait sa surprise.

Mon père m'assura tendrement que son voyage à Versailles n'avait eu pour but que de me voir, et qu'il en repartirait le lendemain de bonne

heure, n'y pouvant rester décemment, Mme de Tilly n'étant point encore présentée.

Nous fûmes au spectacle où l'on donnait *Tancrède;* je me rappelle que mon père observa qu'il était facile à Aménaïde de se justifier, et qu'il était surpris du peu de vraisemblance que M. de Voltaire avait donné à cette partie de sa fable; sur quoi ma belle-mère observa que la fierté de son sexe et celle de l'innocence suffisaient pour répondre à ce reproche.... Elle ajouta que d'ailleurs la pièce finirait. Cette raison nous parut meilleure que l'autre.

Après souper je pris congé d'eux. Ils retournèrent à Paris le lendemain, et, peu de jours après, en province, d'où ils revinrent plus tard réaliser ce projet d'établissement que mon père avait formé.

Revenons à Mme De...... et à sa rivale qui n'en avait plus dans mon cœur.

Intéressante Sophie! avant de parvenir à vous écrire une lettre, j'en déchirai six. Elles me semblaient toutes froides et insignifiantes, au gré de cet amour si subitement né qui me dévorait. M. Morand se chargea de la remettre; elle fut acceptée avec difficulté, et un refus formel d'y répondre. Désespéré, prêt à tout braver, je courus chez Mme De......, dans un instant où j'étais sûr qu'elle était chez Mesdames : j'arrivai aisé-

ment jusqu'à Mlle de Lorville, et la conjurai, avec l'accent de la plus vive douleur, de partager le premier véritable amour que j'eusse ressenti, ou, si elle était inflexible, de m'apprendre sans détour un malheur dont je n'osais prévoir les suites.

Pour m'expliquer à moi-même aujourd'hui tout l'empire que cette passion exerçait sur moi, j'ai besoin d'en chercher la cause dans cette sympathie secrète qui entraîne le cœur à la première vue, surtout au début de la vie : c'est alors que les impressions sont profondes, et que les agitations sont sans repos; c'est alors que l'amour est une fièvre ardente qui ne ressemble que de nom à ces liaisons raisonnées dont on calcule le motif, la marche et les effets dans le monde, quand l'âme flétrie a désappris ses illusions.

Il fallait montrer à Sophie toute l'étendue du sentiment qui me maîtrisait; il fallait le cacher à tous les autres yeux; et, ce qui m'a toujours paru d'une difficulté insurmontable, même dans un autre âge, il fallait persuader à Mme De...... que l'amour que j'avais eu pour elle ne s'était point altéré; il fallait la convaincre, quand tout mon être allait appartenir à une autre, que je lui étais encore asservi, que je trouvais encore du charme où il n'y avait plus que de l'esclavage et des fers, dont les marques allaient s'effacer.

Je ne sais pas pousser si loin la feinte...... J'ai quelquefois exprimé de la tendresse à celle pour qui je n'avais que des désirs; j'ai souvent affecté le jargon du sentiment et l'attitude de la mélancolie pour pallier la luxure et faire plus d'honneur au plaisir; mais jurer à la femme que l'on estime encore tout l'amour dont on brûle pour une autre, porter dans ses bras tous les transports que le cœur recèle pour sa rivale, se faire à soi-même un mensonge moral et physique, c'est une dérision pour l'objet prétendu d'un culte qui n'en fait qu'une dupe et qu'une victime, et c'est renouveler pour soi-même le supplice qu'avait inventé Mézence.

D'un autre côté, je m'affligeais d'avance des peines qu'éprouverait Mme De...... : elle en avait déjà un pressentiment secret, et se plaignait de ma froideur et du changement que je ne pouvais dissimuler. Je l'avais imparfaitement rassurée, mettant tout sur le compte de ma santé que je disais chancelante, et sans parvenir à consoler l'amour crédule mais encore plus clairvoyant.

Quant à Sophie, éperdue, effrayée de ma visite, de mes émotions et de mes transports, elle m'avait protesté de m'écrire; tremblante, elle m'avait assuré qu'elle chercherait tous les moyens de me rencontrer quelquefois. Je la conjurai de

feindre une nouvelle ferveur pour la peinture, de ne pas me faire mourir de douleur (elle croyait cette mort très-possible, très-vraisemblable, et moi aussi), et je me retirai d'auprès d'elle avec plus d'amour, puisque j'emportais plus d'espérance.

La maison de M. Morand était devenue le temple où se concentraient tous mes vœux. Sophie réussissait à y venir souvent. Satisfait de l'entendre, heureux de la voir répondre à tout ce qu'elle m'inspirait, mon amour n'avait point encore demandé au sien les derniers sacrifices. Mais de quel bonheur ne se lasse-t-on pas, lorsqu'il en reste un plus grand à obtenir? j'osai la presser, la conjurer de me donner tout son amour au prix de toute son innocence : elle résista à l'emportement, à l'art, à la tendresse, à la persécution : l'instinct d'une terreur secrète la défendait autant que sa vertu.

Six semaines s'étaient écoulées dans ce combat où le découragement commençait à me gagner. Un véritable chagrin me consumait : j'étais devenu méconnaissable. Le triomphe de Sophie lui coûtait plus cher qu'à moi; son charmant visage était encore plus changé : c'est pour une femme une perte plus sérieuse.

Je devais quitter bientôt les pages, avec un brevet d'officier, ce qui me rendait plus pressant

encore. Ayant épuisé tous les raisonnemens, toutes les séductions, je lui proposai de l'épouser, en lui jurant avec un enthousiasme qui avait quelque chose de sombre que, si elle rejetait cette dernière preuve de mon idolâtrie, il n'y avait plus ni gloire, ni fortune, ni avancement, ni but dans ma vie, et que je renonçais à toutes les espérances d'un monde qui m'avait déçu avant le temps. « Eh bien! me dit-elle, d'un ton » solennel : je scellerai de mon bonheur celui » que vous êtes fait pour obtenir dans ce monde » où vous allez entrer, et où mes plus tendres » vœux vous suivront, alors même que vous » m'aurez oubliée. Point de sermens, dit-elle, en » m'interrompant; vous ne seriez pas dangereux » pour moi, si maintenant vous n'étiez pas sin- » cère : mais ce n'est pas non plus le présent qui » m'effraie. Je n'accepterai point l'offre que vous » me faites de vous épouser; ce mariage serait » nul aux yeux de la raison, de l'honneur et des » lois : je ne veux point fermer votre carrière » aussitôt qu'elle est ouverte. Le sort ne m'a point » destinée au bonheur de vous appartenir par » des nœuds aussi sacrés, mais je ne devais pas » non plus être votre maîtresse : .... l'amour saura » tout ennoblir; ses souvenirs animeront ma vie » et la consoleront dans l'avenir, de votre injus- » tice, si j'en subis l'épreuve : vous n'entendrez

» pas plus à présent la voix de la résistance, que
» quelque jour celle des regrets! »

Pouvoir de la vertu, tu n'es point une chimère! ces désirs tumultueux qui me dévoraient, furent calmés dans mon sein, comme par une puissance magique : M[lle] de Lorville était pour moi, dans cet instant, une divinité inviolable que je ne savais que révérer. Les ressources de l'offenser étaient taries dans tout mon être, il ne me restait de force que dans mon respect : je n'avais plus de faiblesse que dans la puissance d'attenter à sa vertu.

A quelle douce tristesse je me livrais à ses genoux! je m'en relevai plus digne d'elle; car je ne l'avais point offensée. Comme elle m'en remercia dans un silence éloquent! comme elle m'en aimait davantage! combien elle m'en était plus chère! ah! quel sentiment céleste que l'amour, s'il conservait cet indicible prestige! quelle noble affection des plus beaux mouvemens de l'âme, s'il survivait à l'innocence, ou si elle se trouvait encore sur les dernières limites de la félicité! Mais un génie ennemi se rit de nous, et nous égare dans nos meilleurs sentimens; il renverse nos résolutions les plus louables, il nous oppose avec furie à nous-mêmes, et nous terrasse en nous divisant : il semble que le bien n'ait été montré à l'homme que pour le faire ensuite descendre

vers le mal, par une pente aussi glissante que ses vices, et plus forte que sa nature.

Après cette scène si touchante, mon cœur avait besoin de se reployer sur son bonheur, de le raconter, pour ainsi dire, sans indiscrétion. J'écrivis à Sophie une lettre qu'aujourd'hui je trouve un peu romanesque, et qui, pour cela même, appartenait alors davantage à ma situation.

« Ange consolateur, lui disais-je; vous qui allez » présider à ma vie, et lui donner un prix in- » connu, pour être digne de vous, il faudrait y » renoncer et puis mourir! Cet effort est au-dessus » de moi; je ne sais qu'accepter votre amour et y » répondre par une impérissable idolâtrie. Mais » comme vous ne vous êtes pas livrée à moi » comme une autre, je ne veux pas non plus vous » posséder ainsi qu'un amant vulgaire.... Ma So- » phie! mon éternelle amie! *lundi je serai mon* » *maître* : de nouveaux jours vont se lever pour » moi. Veux-tu consacrer cette aurore par l'a- » bandon de ta plus précieuse faveur? veux-tu » bénir mon avenir par tous les présages de la » félicité suprême? Environné d'une telle magie, » gardé par un charme aussi puissant, j'entrerai » dans la vie avec une confiance qui m'élèvera » au-dessus de moi-même. Ah! dis que tu veux » tout ce que je désire, que tu souhaites tout ce » que je veux!!! Nous irons dans une église;... là,

» en présence de celui qui voit tout, et qui ne
» souffre que ce qu'il veut, au pied de son autel,
» nous n'avons pas besoin de l'intermédiaire de
» ses ministres pour le prendre à témoin de notre
» immuable volonté de séjourner et de passer
» ensemble sur cette terre, où il ne nous a pas
» défendu d'être heureux quelques instans.... Le
» bonheur et toi, n'est-ce pas une seule et même
» chose?.... Tendre Sophie! j'espère que tu ne
» trouveras rien d'extravagant dans ce billet;....
» j'aime à croire que toute la véhémence de ma
» passion se communique à ton âme et l'embrase,
» que tu penses intimement qu'il n'y aurait de
» folie qu'à renoncer l'un à l'autre, de parjure et
» de crime qu'à nous séparer. »

J'attendis sa réponse, je l'ouvris. Comme elle avait été écrite en respirant à peine, il n'y avait qu'un mot. C'était : « Oui. »

Ce plan romanesque se réalisa. Mme De...... ne soupant point chez elle, Sophie à tout hasard en profita pour me rejoindre. Par une nuit obscure nous nous rendîmes à l'église de Saint-Louis, où seuls nous solennisâmes cette cérémonie du mariage, à laquelle depuis tant de gens ont mis encore moins d'importance et moins d'appareil. J'en reçus le prix à l'hôtel de Noailles, où le duc de ce nom m'avait donné un appartement. J'y conduisis celle que, pour ma justification et pour

rendre hommage à la vérité, je dirai qu'en cet instant je regardais comme ma femme.

Avant minuit elle était rentrée; avant minuit elle était irrévocablement à moi.

CHAPITRE V.

> This Devil, beauty, is compounded strangely.
> It is a subtil point and hard to know,
> Whether it has in it more active tempting
> Or passive tempted.....
> So soon it forces, and so soon it yields.

J'avoue à Mme De.... que j'en aime une autre. — Sa réponse; sa tristesse. — Mes parens veulent me faire voyager. — Paroles de la Reine quand je lui fus présenté. — Sa bonté; ses conseils; la justesse de son esprit. — Mme De.... découvre ma liaison avec Sophie. — Bracelet qui dépose contre moi. — Sophie au désespoir; elle est enceinte. — J'écris à Mme De... avec le dernier degré de fausseté. — Elle feint d'être pleinement rassurée. — Elle quitte Versailles et vient s'établir à Paris. — Ma connaissance avec M. Dorat. — Son talent. — Sa réputation comme auteur et comme homme du monde. — M. de Pezay; anecdote qui le concerne ainsi que le duc de Manchester, et qui caractérise M. de Maurepas. — Versailles, après le départ de Sophie, me devient odieux. — Je vais au Désert chez Monville. — Son portrait. — Sa persévérance dans son attachement pour le duc d'Orléans. — Je vole à Paris à la voix de Sophie. — Réception que me fait Mme De.... — Je me ménage de coupables intelligences pour passer les nuits auprès de Sophie. — Dévouement d'une

femme de chambre. — Mme De.... me surprend dans la chambre à coucher de Sophie. — Ma fureur. — Scène pathétique. — Retour des bontés de Mme De.... pour Sophie. — Ce qui se passe à l'Opéra. — Affreuse séparation. — Tendre dévouement du marquis de Sénecterre. — Il me console. — Je deviens infidèle, malgré tous mes chagrins, à la suite d'une aventure romanesque. — Complément et fin de cette aventure chez le prince de Montbarey, ministre de la guerre.

Je regardai comme très-héroïque d'avouer à Mme De...... que mon cœur s'était donné à une autre; je me gardai bien de la lui nommer, mais je lui dis, ce qu'elle savait mieux que moi, que l'amour était un sentiment impérieux et aveugle; qu'en dépit de moi-même j'en avais conçu pour une autre; que je regarderais comme un crime de les tromper toutes deux; mais que les sentimens qui dépendraient de moi, la reconnaissance, l'amitié, un dévouement sans bornes, survivraient à ceux d'une nature plus fragile qu'il n'était pas en mon pouvoir d'éterniser.

Quoique préparée par ma conduite précédente à ce qu'elle entendait, son étonnement la rendait muette.

S'être donnée avec tant d'inconvenance; être quittée avec une rudesse si franche, eût été un coup sensible, même pour une femme galante. Elle était bien loin d'en être une : ma jeunesse avait séduit sa vertu, elle en devenait le châti-

ment ; ma candeur l'avait égarée, c'était elle qui la punissait. Heureusement elle prit le change, et au lieu de soupçonner M[lle] de Lorville, elle me supposa les vues d'une présomption et d'une fatuité que je n'avais pas, que rien dans le monde, pas même l'excès de la plus grande bonté, ne m'aurait fait concevoir.

« Je vous sais gré, me dit-elle, de votre sincé-
» rité ; je vous loue d'être honnête, même à mes
» dépens. Vivez heureux ! Ne déshonorez jamais
» l'autel où vos premiers feux ont brûlé ; je vous
» le dis beaucoup plus pour vous-même que
» pour moi. Surtout prenez garde à la vanité
» qui entraîne dans ses dangereux piéges, à
» l'orgueil qui égare par les plus périlleuses et
» les plus décevantes illusions. Il y a je ne sais
» quelle magie dans la beauté et dans la puis-
» sance qui fait qu'on se méprend facilement sur
» le genre d'intérêt qu'on leur inspire. Le danger,
» je le répète, en est prodigieux ; le ridicule,
» s'il est possible, plus immense encore.... Je n'en
» dis pas davantage.... Ce sont les paroles de
» l'amour mourant ; qu'elles vous guident, et
» surtout qu'elles vous effrayent ! Ne parlons
» plus du passé ; regardez ma maison comme la
» vôtre ; croyez que vous emportez mon ami-
» tié tout entière ; conservez-moi la vôtre, je
» ne mériterai jamais de la perdre, et si je puis

» un jour être en mesure de vous servir, dispo-
» sez de moi souverainement : ce seront les seuls
» instans heureux de mon avenir.... »

Essuyant une larme qui s'échappait de ses yeux, elle passa dans son cabinet : je n'eus ni la force de l'arrêter, ni celle de la suivre.

Il me restait bien des difficultés à vaincre pour établir ma liaison avec Sophie, sans que notre secret fût connu ; il y en avait même de grandes à surmonter pour qu'elle ne fût pas interrompue. Mes parens voulaient qu'avant de rejoindre le régiment des dragons de Noailles, où j'avais obtenu une sous-lieutenance, j'allasse voyager dans l'intérieur de la France, et passer trois mois en Angleterre. Il paraît qu'outre l'utilité des voyages pour la jeunesse, ils avaient encore le motif de me soustraire aux écueils de Paris.

La Reine, le jour où j'avais eu l'honneur de lui être présenté, m'avait en quelque sorte ordonné de rester à Versailles. C'était sur cela que je me fondais pour résister aux insinuations de mon départ. Effectivement elle avait eu la bonté de me dire :

« Nous ne nous séparons point, puisque vous
» continuez, quelque temps au moins, à vivre
» ici sous mes yeux. Vous ferez, si vous m'en
» croyez, peu de voyages à Paris ; il ne tiendra
» pas à moi que vous n'ayez ici tout l'agrément

» que vous pouvez y souhaiter. Conduisez-vous
» comme vous le devez, et vous aurez en moi
» tout l'appui dont vous êtes susceptible. Soyez
» *vêtu* plus simplement : depuis quelques jours,
» voilà déjà deux *habits brodés;* votre fortune,
» quoique honnête, ne vous suffira pas, si vos
» goûts l'excèdent. Pourquoi cette coiffure et ces
» crochets ? allez-vous jouer la comédie ? La sim-
» plicité ne fait pas qu'on vous remarque, mais
» elle fait qu'on vous estime. »

Ce discours ne s'est point effacé de mon souvenir : on le croira aisément. Une bonté maternelle dans la plus grande Reine du monde, une raison digne du plus noble caractère, y sont trop remarquables pour que je l'aie oublié; et si ces paroles m'avaient inspiré quelque enthousiasme, si je les avais répétées, en faisant honneur à cette princesse et à moi-même, je n'aurais pas été ridicule comme Mme de Sévigné disant au comte de Bussy-Rabutin : « Il faut convenir, mon cousin, que » nous avons le plus grand Roi du monde! » parce que Louis XIV avait dansé un menuet avec elle.

Il ne m'appartient pas de fixer quelle étendue d'esprit avait la Reine, ou le degré qu'elle en a mis dans ses actions; mais toutes les fois que j'ai eu l'honneur de l'approcher et de l'entendre, j'ai observé dans ses paroles une justesse, une mesure digne des meilleurs esprits.

Je ne retournai pas chez Mme De...... le jour même de mon explication avec elle; mais je mis tous mes soins (ce qui n'en est pas plus louable) à corrompre une de ses femmes, et j'y parvins. J'eus ainsi des occasions fréquentes de voir Sophie, et pendant trois mois aucuns soupçons ne s'élevèrent dans l'esprit de sa bienfaitrice. Ce n'était pas une chose facile de dîner très-souvent en tiers avec elles deux : la conversation ne cessait d'être embarrassante que lorsqu'il y avait du monde, et qu'elle était générale.

Un événement que je n'avais pas prévu pensa tout découvrir, et hâta, à Paris, le retour de Mme De...... que son service ne retenait plus à Versailles.

Elle m'avait donné un bracelet de ses cheveux, dans les beaux jours de nos tendresses. Je l'avais porté long-temps. Sophie en avait demandé doucement le sacrifice, et, ce qui est très-mal, je le lui avais donné. Je saisis cette occasion pour offrir aux jeunes gens une leçon utile, c'est qu'il ne faut jamais acheter les faveurs présentes au prix des bontés passées, et sacrifier à la vanité, à la haine ou à la fantaise d'une nouvelle maîtresse, les lettres, les cheveux, le portrait des anciennes. Ce conseil a l'air futile et ne l'est point; il touche de très-près à l'honneur. Celui qui abandonne si lâchement ce que l'amour lui

confia dans la plus intime de ses faveurs, ne serait vraisemblablement guère plus délicat en amitié, et dans toutes les circonstances honorables de la vie : et cela se retrouve tous les jours ; c'est un acte d'honnêteté qu'on peut souvent exercer, car c'est un piége où vont se prendre beaucoup de femmes, et où elles aiment à vous faire tomber, que cette éternelle fantaisie d'un sacrifice auquel elles mettent du prix, dans la proportion de celui qu'elles savent que vous y avez attaché vous-même. Et si la haine pour une rivale qui les a précédées, s'en mêle! les femmes haïssent comme elles aiment, si aisément! et leur cœur et leur tête ont besoin d'une si grande agitation! cette tête surtout est mue par des sentimens si instables! Les jeux cruels, quand leurs nerfs sont irrités, leur conviennent tant! ces armes, si nuisibles et si faciles à manier, vont si bien à leur nature!.... Les femmes sont, à de nombreuses exceptions près, des êtres inconséquens, légers et quelquefois barbares.... Les hommes sont-ils beaucoup meilleurs? Ah! l'humanité ne vaut rien!

J'en reviens à mon bracelet : une belle perle en surmontait les fermoirs, sur lesquels étaient gravés deux chiffres, avec les mots anglais : « *For Ever* » ; car, comme l'a dit Diderot, la passion voit tout éternel, mais la nature humaine veut que tout

finisse. Il était impossible de méconnaître ce bracelet. Sophie l'avait précieusement serré dans le fond d'un secrétaire ; mais un jour, l'ayant déplacé à la hâte, en cherchant quelque chose, elle l'avait laissé sur sa toilette. Mme De......, qui venait souvent dans cette chambre, y entra précisément ce jour-là. Voir le bracelet, le reconnaître, et être frappé de la foudre, furent pour elle la même chose. Je n'avais jamais dit à Sophie de quels cheveux était ce bracelet, je n'avais jamais articulé un mot qui pût lui faire soupçonner le genre et le degré de liaison que j'avais eu avec celle de qui je le tenais. L'honnêteté y était entrée pour beaucoup ; mais je ne dois pas lui en donner tout l'honneur : j'avais craint aussi que cet aveu ne fortifiât sa résistance, ou même ne m'empêchât de la vaincre, et, depuis sa chute, je n'avais voulu ni l'affliger, ni l'embarrasser davantage. Elle était heureusement sortie, quand ce fatal monument de mon infidélité fut trouvé. L'offensée, chez qui je dînai, n'en dit pas un mot; mais le soir, nous étant trouvés seuls, elle me pria de lui rendre tout ce que je tenais d'elle, et qui ne pouvait plus avoir de prix pour moi : elle insista particulièrement sur ce fatal bracelet. Ma réponse n'était pas difficile : je ne me séparerais jamais de ce qui me rappelait un bonheur dont le souvenir charmait ma

vie : je n'avais pas mérité d'y renoncer. Je crus que c'était une scène d'humeur, et que j'en étais quitte.

Le lendemain, Sophie m'écrivit qu'elle était perdue, qu'elle ignorait comment ce bracelet était connu de Mme De......, comme il était entre ses mains, et surtout quelle importance elle y pouvait attacher; que la lettre *E* qui s'y trouvait venait presque l'éclairer d'un trait de lumière qu'elle voulait repousser; qu'au reste, elle avait nié connaître le bracelet; qu'instruite qu'il avait été trouvé sur sa toilette, elle avait protesté que c'était à son insu; qu'elle ne savait ce que deviendrait cette épouvantable histoire; qu'elle était dans son lit, mourante, et que surtout, dans l'état où elle se croyait, portant vraisemblablement dans son sein le gage infortuné de notre amour, elle espérait ne pas se relever.

Quelle situation! Il y avait loin de là à ces instans si fortunés, où, revenant de l'église, nous nous étions prodigué tous les témoignages du plus ardent amour. Mais le crime, ou ce que le monde appelle des erreurs aimables, n'est pas toujours si à son aise, et porte avec soi son châtiment. J'étais désespéré, mais je sentais que c'était à moi de sauver Mlle de Lorville, et je repris tout mon courage à cette idée. J'avais envie de tout avouer; la crainte seule d'imprimer à Sophie,

par ce moyen, le caractère d'une menteuse effrontée m'arrêta : car, je dois le dire, j'étais profondément surpris qu'elle eût eu la présence d'esprit, je dirai le mot, la fausseté exercée, de nier une vérité si claire, et de repousser un témoignage si évident, par une imposture si palpable.

Mais c'est là le seul refuge de ce sexe faible et délicat, lorsqu'il s'agit de garder le seul secret que les femmes doivent et puissent bien taire.

Mon parti fut bientôt pris ; je n'allai point chez Mme De......, mais je courus chez le bon M. Morand, qui, bien que le lecteur n'ait point entendu parler de lui depuis long-temps, était toujours pour moi le même.

J'écrivis préalablement à Mme De...... pour l'instruire de la perte que j'avais faite, et que je regardais comme un véritable malheur, surtout au moment qu'elle réclamait ce gage de ses bontés. J'avais l'audace de lui demander si c'était elle qui me l'avait dérobé pour jouir de ma peine? Etait-ce un larcin sérieux, ou une plaisanterie? Cette réclamation et cette perte, au même instant, ne me paraissaient pas, disais-je, pouvoir être un concours de circonstances fortuites. Dans tous les cas, j'en ressentais une douleur amère, et je la sommais, au nom de mon repos et de l'honneur, de me tirer de la plus affreuse perplexité. M. Morand, chargé de mes instructions et d'un billet

avait suivi de près cette lettre, et obtenu de celle des femmes que j'avais gagnée, d'avouer à sa maîtresse qu'elle avait trouvé ce bracelet dans un des appartemens, et que l'ayant déposé chez Mlle de Lorville, elle avait oublié d'en reparler.

Tout ce tissu de petits mensonges était assez maladroit, mais il eut tout le succès que j'en pouvais attendre. Mme De...... ne fut vraisemblablement pas persuadée, mais elle feignit de l'être. Tout rentra dans l'ordre accoutumé, et s'il n'était pas resté de la gravité sur un beau visage, et de l'abattement mêlé de terreur dans les traits enchanteurs de Sophie, il n'y aurait pas eu de traces d'une aventure qui me rendit beaucoup plus circonspect jusqu'au départ de Mme De...... qui retourna se fixer à Paris peu de jours après.

Ce temps est l'époque de ma connaissance avec un homme de lettres, qui n'a pas peu contribué à m'en donner le goût, et que son siècle a jugé avec une rigueur dont un autre le vengera. Je veux parler ici de M. Dorat, à qui il n'a manqué pour s'asseoir au rang des littérateurs les plus distingués que *moins d'esprit* et de facilité. Il avait une soif dévorante de réputation, un besoin renaissant d'attacher le public, et se méprenant sans cesse sur la véritable route de la célébrité, il produisait toujours et ne corrigeait rien; j'en excepte le poëme de la *Déclamation*, ou-

vrage qui, joint à une vingtaine de pièces fugitives et quelques morceaux du *Célibataire*, lui fixe sa place, et l'empêche de descendre après sa mort, à celle où les Zoïles obscurs qui l'ont outragé pendant sa vie, auraient voulu le ravaler.

On ferait deux ou trois volumes de ce qu'il a écrit : il y aurait fort peu de taches, et ils seraient dignes d'être rangés dans une bibliothèque classique. La cause première qui l'égara, qui l'empêcha d'atteindre à la gloire, qui sema sa carrière de dégoûts et d'infortunes, et qui le fit descendre avec amertume au tombeau, avant le temps, fut le mélange de deux hommes qu'il y avait en lui. Il ne fut véritablement ni homme du monde, ni littérateur. Un assez mauvais ton qu'il avait contracté dans des sociétés fort subalternes, qu'il croyait excellentes (quoiqu'il eût vécu de temps en temps en bonne compagnie); un *papillotage* insoutenable dans sa manière, et qui a fini par infecter la plupart de ses ouvrages; des grimaces qu'il a souvent prises pour des grâces; des bonnes fortunes mises en vers; ce jargon si faux, et ces peintures plus fausses encore d'un monde qu'il ne pouvait pas peindre, et auquel il avait, surtout dans ses ouvrages, la manie de vouloir appartenir; tout cela, dis-je, en faisait à la ville un composé assez extraordinaire à la première vue, et dans les livres un

modèle fort dangereux pour la jeunesse des provinces, et pour celle qui se destinait aux lettres, dans la capitale.

Mais quand on avait surmonté les premières préventions, quand on s'était habitué à lui, on se trouvait conquis par sa bonhomie réelle que ce vernis factice ne pouvait empêcher de percer, par son esprit tour à tour solide et gracieux que n'éclipsait pas ce faux clinquant, par son instruction beaucoup plus étendue qu'on ne l'a supposé, par un amas de connaissances variées, d'anecdotes souvent très-piquantes, et, plus que par tout le reste par la facilité de son caractère, qui n'était comparable qu'à celle de son esprit. En un mot, dans sa conversation, ainsi que dans ses écrits, il fallait l'attendre et le chercher, et l'on était sûr d'en être récompensé. Il n'a jamais peut-être haï qu'un seul homme qui, certes, avait un meilleur esprit que lui, mais en avait moins; un homme qui fait honneur à la France, puisqu'il a élevé un monument* qui durera autant que la langue française, mais qui n'en a pas moins eu le tort odieux de le persécuter avec autant d'acharnement et d'animosité : c'est avoir nommé M. de La Harpe.

Dorat avait été mousquetaire, il était gentil-

* Le *Cours de Littérature*.

homme, et tenait beaucoup à ce qu'on le sût : il était entré dans le monde avec de la fortune, et est mort dans une véritable détresse.

Je me suis laissé aller à parler longuement de cet infortuné, et je l'appelle exprès ainsi, parce qu'il l'a été beaucoup durant sa vie, et que sa mémoire n'a point encore recouvré les honneurs qu'elle mérite : j'en parle avec désintéressement, car l'ayant beaucoup vu pendant quelque temps, je n'en ai presque plus entendu parler dans la suite.

Je veux dire encore, avant de finir ce long article, qu'il avait été gâté par un autre homme, dont la destinée, quoique beaucoup plus singulière et plus brillante, ne s'est cependant pas plus heureusement terminée ; un M. de Pezay, auteur de *Zélie au bain* et de la *Rosière de Salency*, qui, secondé par Mme de Cassini, sa sœur, s'était fait marquis, avait fait un ministre *, et,

* M. de Pezay s'appela d'abord Masson ; il était fils de Jacques Masson, de Genève, qui avait une place d'employé supérieur au ministère des finances. Sa sœur, qui était jolie et avait une assez belle voix, épousa M. de Cassini, officier dans les gardes du corps. Elle était coquette. Sa liaison avec M. de Maillebois en fit une intrigante. Son frère, qui se fit appeler le marquis de Pezay, fut d'abord mousquetaire, puis aide-de-camp du prince de Rohan, capitaine de dragons, et enfin maréchal-général des-logis de l'état-major de l'armée. « Je le connus, dit le baron de Bezenval, dans » ses Mémoires, pendant la campagne de 1756 ; il était doucereux, » complaisant, avait de l'esprit et faisait des vers assez joliment ;

qui plus est, avait manqué l'être lui-même : il n'en est pas moins mort misérablement, encore jeune, d'une ambition rentrée, d'un chagrin de courtisan, ou d'une espérance déçue. Son histoire est assez connue, aussi ne veux-je pas l'écrire ici : mais je raconterai à son sujet un trait qui peint

» on le priait volontiers à souper. A la paix, il s'établit dans une » petite maison du faubourg Saint-Germain, où il continua le » métier de bel esprit, vivant avec Dorat. Sa sœur s'étant mise » dans l'intrigue l'y entraîna aussi. Il vivait avec la femme du » comte de Montbarey, depuis prince et ministre de la guerre. » On sent que la fortune de M. de Montbarey lui facilita bien » des moyens. » Le baron indique comment M. de Pezay parvint à être le *correspondant confidentiel* de Louis XVI, sorte de fonctions mystérieuses dont il était facile d'abuser. On sait que la plupart des souverains ont assez souvent des correspondans secrets dans toutes les classes : cela s'est vu de nos jours, quoique le régime de la publicité en ait affaibli l'importance. Quand ce moyen d'information ne dégénérait pas en intrigue, il pouvait être utile, en montrant aux rois les fautes de leurs ministres et les vraies dispositions des peuples. Mais le marquis de Pezay fit servir sa correspondance à des spéculations ambitieuses. Il profita de son influence pour faire nommer d'abord, ou plutôt pour contribuer à faire nommer M. de Clugny au contrôle général, et à sa mort M. Necker. Mais il échoua, quand il voulut ébranler le crédit de M. de Maurepas, principal ministre. On l'éloigna d'abord de la cour, en créant pour lui une charge d'inspecteur général des côtes, et on saisit ensuite l'occasion de quelques différens qu'il eut avec un intendant en crédit, pour l'exiler dans sa terre, près de Blois, où il mourut le 6 décembre 1777, à l'âge de trente-six ans, regardé comme un intrigant subalterne puni justement de sa vanité. Il avait épousé un an auparavant une très-belle demoiselle de Murat, sans fortune, mais appartenant à une famille ancienne très-considérée. M. de Maillebois livra au principal ministre sa *Correspondance secrète* qu'il s'était procurée par le moyen de Mme de Cassini.

M. de Maurepas, qui se moquait de tout, de sa place, du Roi, du royaume et de lui-même.

Le duc de Manchester, ambassadeur depuis en France, y voyageait dans sa jeunesse. Il dînait chez ce ministre, placé auprès de lui : « Monsieur le comte, quel est ce monsieur (c'était le marquis de Pezay), en habit vert pomme, veste rose, des paremens pareils, et une broderie d'argent, assis au bout de la table ?

» — C'est le Roi, Mylord.

» — Comment?

» — C'est le Roi, vous dis-je, Monsieur. »

La conversation finit là; M. de Maurepas s'entretenant avec son voisin, et l'orgueil anglais ne répétant pas une question payée d'une réponse aussi bizarre.

Après le dîner : « Monsieur le comte, reprend le duc de Manchester, en quoi méritai-je le persiflage amer que m'a valu ma question sur ce gentilhomme, qui a l'air si suffisant, si pensif, et auquel beaucoup de gens font la cour, même dans votre salon?

» — Mylord, je ne persifle jamais : d'abord ce n'est point un gentilhomme, et je vous répète que c'est le Roi. Comme je vois qu'il vous faut des preuves, je vais vous en donner : il couche*

* Je demande pardon de la fidélité de cette narration, qui n'est

» avec une cousine à moi, Mme de Montbarey*,
» qui gouverne Mme de Maurepas**, qui fait de
» moi tout ce qu'elle veut; je mène le Roi, vous
» voyez bien que c'est ce monsieur-là qui règne. »

J'en reviens à l'époque où je connus M. Dorat. Versailles, après le départ de Sophie, m'était devenu odieux; je n'osais cependant pas aller tout de suite m'établir à Paris, dans la crainte d'avoir trop l'air de courir après elle. Ma transition fut *le Désert*, endroit charmant, propriété d'un

pas du meilleur ton, mais j'ai voulu conserver l'énergie du texte. Le général Clairfayt était présent à cette conversation, et c'est de lui que je la tiens. (*Note de l'Auteur.*)

* Parfaite-Thaïs de Mailly, fille du comte de Mailly, élevée dans un couvent de la ville de Melun, n'avait que treize ans, lorsqu'elle épousa, en 1753, le comte de Montbarey; elle fut présentée trois jours après à la cour, et entra le lendemain en possession de la charge qui venait de lui être accordée (dame pour accompagner) dans la maison de Mme Adélaïde. Voici le portrait qu'en fait le prince de Montbarey, dans ses Mémoires autographes : « Sa très-jolie figure, son extrême jeunesse, sa gentillesse,
» au travers de laquelle on apercevait un très-grand fonds d'esprit
» naturel, prévinrent tout le monde en sa faveur. On s'en occupa
» avec enthousiasme pendant tout le voyage de Fontainebleau et
» pendant tout l'hiver qu'elle passa à la cour. Mme de Montbarey,
» sans être imposante par sa taille et par sa beauté, comme Mme de
» Coislin, sa sœur aînée, avait peut-être plus de droit à plaire par
» le caractère d'esprit dont ses yeux pétillaient. Beaucoup de
» fierté, peut-être même de hauteur dans le caractère, beaucoup
» de noblesse dans sa façon de penser et un goût très-déterminé
» pour l'indépendance, contribuèrent à lui rendre le séjour de la
» cour peu agréable .... » Aussi chercha-t-elle constamment à en diminuer la gêne par des voyages sous différens prétextes, soit de santé, soit en Franche-Comté, auprès des parens de son mari.

** Sœur du duc de la Vrillière.

homme qui, à mon début dans le monde, m'a montré une amitié qui ne s'est point démentie, et qui n'a trouvé ni fait un ingrat. M. de Monville n'avait d'un financier que la fortune : la sienne fort diminuée, était encore considérable. Il joignait la plus grande élégance de mœurs au meilleur ton : son esprit, sans être étendu, était juste; c'était un de ces hommes médiocres, qui ont pourtant ce qu'il faut pour ne vivre qu'avec les gens les plus distingués de leur temps, en tout genre, et pour leur plaire. Son âme était honnête, et il ne s'était laissé corrompre ni par le faste, ni par la grandeur, dont il s'était approché. Heureux s'il eût su résister à l'ennui dont il était consumé au milieu de tous ses goûts satisfaits! Sa manière avait un peu de monotonie, parce qu'il en trouvait lui-même dans tous les objets de la vie. Mon étourderie plaisait beaucoup à son insouciance; sa complaisance était fort du goût de ma capricieuse légèreté. Il se fâchait quelquefois; je lui chantais alors fort mal un air charmant, dont il avait composé la musique et les paroles, pour une femme qu'il avait idolâtrée dans sa jeunesse, et qui commence ainsi :

Dans mon cœur agité
Ramène l'espérance.

Je ne sais si je me trompe; je ne sais si la magie de ces paroles n'est pas pour moi, dans le

souvenir de ces jours heureux et fugitifs, où elles ont séduit mon oreille et parlé à mon cœur dans mon plus bel âge; les vers et la musique ne sont peut-être pas excellens, mais je leur trouve un charme inexprimable qui n'agirait pas plus puissamment sur moi si c'était l'œuvre de Racine et de Paësiello.

Monville eut depuis le tort de rester l'ami de M. le duc d'Orléans, quand sa société était devenue une honte! mais il ne fut jamais dans le secret de ses crimes *: il continuait à faire sa cour à un prince du sang dont le commerce l'avait flatté, et qui, sans génie pour ses forfaits publics, avait quelque esprit, ou plutôt quelque *amabilité* dans sa vie privée. Monville persista dans cet attachement par faiblesse; peut-être crut-il aussi qu'il lui servirait à détourner quelques dangers : car les gens qui n'avaient pas plus que lui la connaissance des révolutions et des mouvemens populaires, devaient penser qu'un prince qui aspirait à régner ** aurait le crédit de vivre, et d'ac-

* Nous présenterons dans le troisième volume de ces Mémoires où il sera encore plus souvent question du duc d'Orléans et de Mirabeau, quelques faits nouveaux et diverses considérations sur ce que le comte de Tilly, dont nous rapportons fidèlement les expressions sans les pallier, appelle les *crimes* du duc d'Orléans. On y verra qu'une expression ainsi généralisée est susceptible de s'appliquer indistinctement aux chefs et aux différens partis politiques qui, dans les révolutions, contribuent à changer la face des empires.

** Je m'exprime ainsi, pour me conformer à une opinion domi-

corder la vie à ses amis. Mais telle ne fut pas la direction des flots de cet océan qui engloutit et les bourreaux et les victimes! En traversant la révolution, Monville trouva cependant le secret de mourir dans son lit, et d'obtenir grâce des Sylla et des Marius français qui n'en faisaient à personne.

Ce fut donc chez lui, *au Désert*, dans un lieu orné par l'art et la nature, qui attestait partout le goût exquis de son possesseur, que je fus ensevelir ma douleur, qui n'était consolée que par quelques lettres rares de Mlle de Lorville, et par les charmes de la poésie que M. Dorat que j'y trouvai, m'apprit à cultiver et à chérir.

Après avoir passé trois semaines loin de tout ce que j'aimais, il était temps, à tout prix, de nous réunir, d'autant mieux que les lettres de Sophie ne pouvaient que me causer de vives alarmes. Elle m'apprenait que Mme De...... n'avait point changé pour elle, mais paraissait accablée de mélancolie et de tristesse; qu'elle passait la plus grande partie du jour seule dans son appartement, et recevait à peine ses amis particuliers. « Pour

nante et *populaire*; car il m'est démontré (peut-être ailleurs en parlerai-je) que jamais M. le duc d'Orléans n'a *sincèrement* convoité le trône : il en eût été bien embarrassé. Les meneurs n'y ont même jamais pensé pour lui, excepté Mirabeau, peut-être pendant quelques semaines, mais qui abandonna bien vite un projet dont il avait trop de tact pour ne pas regarder l'exécution comme impossible, en considérant son héros. (*Note de l'Auteur*.)

» moi, ajoutait-elle, malheureuse du présent,
» plus inquiète de l'avenir, j'ose à peine m'inter-
» roger sur ma situation : je ne puis plus douter
» de mon état, qui, bientôt, ne pourra plus se
» cacher; mais comme je me suis consacrée à vous
» seul, que c'est là qu'est ma vie, je ne suivrai
» que vos conseils; indifférente sur les jugemens
» du monde et sur le bonheur, je ne me réjouirai
» plus que de vos plaisirs, et ne souffrirai que de
» vos peines. »

Je volai à Paris.

Mme De...... me reçut avec une bonté qui me pénétra; son ton, quoique moins tendre, était affectueux, et son regard, moins caressant, exprimait encore l'intérêt d'une mère. Sophie dissimulait mal ce qui se passait dans son cœur; son attitude était contrainte, sa respiration haute, sa voix mal assurée, et il régnait, si je puis m'exprimer ainsi, une maladresse de pudeur dans toute son action. Rougir était devenu son état habituel, et les lis étaient effacés par les roses sur cet adorable visage.

Par les intelligences que je m'étais ménagées, j'eus bien vite concerté les moyens de la voir en secret : c'était même plus facile qu'à Versailles, à une petite difficulté près, qui ne m'arrêta qu'un moment; c'était de gagner le suisse. Celle des femmes qui m'était dévouée n'avait pas une

moralité à s'arrêter en si beau chemin; elle prit sur elles mes visites nocturnes, et m'immola généreusement sa réputation.

C'est ainsi que je marchais dans cette route semée de fleurs, sans m'arrêter encore au parti qu'il faudrait prendre en de telles conjonctures, lorsqu'un grand événement vint fixer toutes mes incertitudes. La femme la plus honnête est toujours un peu rusée; elle se donne plus le temps de couver ses artifices, que nous autres hommes. J'ignore encore si nous fûmes trahis. J'étais monté après le souper dans l'appartement de Sophie, dont elle m'avait donné la clef : je l'attendais en lisant auprès du feu, quelques pages de La Bruyère; l'heure à laquelle elle aurait dû venir était passée; j'étais impatient, mais sans inquiétude. On heurta doucement à la porte, j'ouvris : mais qu'on s'imagine ma surprise, en apercevant Mme De......!

Sa présence me donna cependant plus d'humeur qu'elle ne me déconcerta : j'étais fatigué de feindre et de jouer sans cesse un rôle humiliant devant une femme qui avait été la complice de mes premiers égaremens : il me semblait que notre attitude était en sens inverse. Comme elle s'avançait d'un air presque majestueux, je la prévins.

« Eh bien, Madame (jouant aussi la tragédie,

» moi), comme *Athalie*, vous avez voulu voir,
» vous avez vu : mais je vous avertis que je ne
» veux point de reproches.

» — Aussi n'en essuierez-vous pas, puisque
» c'est à moi seule à m'en faire. »

Ce peu de mots lui rendit tout son empire....

« Mais, ajouta-t-elle, j'ai peut-être le droit de
» sauver Mlle de Lorville, et de vous garantir
» d'être déshonoré de sa honte : remerciez-moi
» d'avoir surpris son secret pour vous le garder
» inviolablement à tous deux. Peut-être à présent
» n'approuveriez-vous pas les moyens dont je
» me suis servie, mais un jour viendra que vous
» m'en saurez gré, et c'est assez pour moi.... » Je
voulus saisir une de ses mains, mais la retirant
avec force, elle me quitta sans émotion visible,
et sans colère.

Je restai à la place où elle m'avait laissé, tel
qu'une statue, jusqu'au moment où Sophie entra
elle-même, dans un état impossible à décrire : ses
traits étaient vieillis de dix années; elle n'avait
plus de larmes. Un long temps s'écoula sans qu'elle
pût répondre à mes questions qui se succédaient
avec une rapidité folle.

Je sus enfin que Mme De...... l'ayant fait passer
après souper dans son cabinet, lui avait dit brus-
quement : « Le comte de Tilly est maintenant
» chez vous; il est votre amant, *et vous êtes grosse*. »

La tremblante Sophie voulut balbutier quelques mots, et ne put que tomber aux genoux de son juge qui, la repoussant, la fit tomber sur le parquet. Mais ce premier mouvement fut de courte durée; la générosité et la bonté reprirent le dessus : elle la releva, et la pressant contre son sein, la rappela à la vie, et lui prodigua les soins les plus tendres. Ce fut à l'issue de cette scène qui se prolongea, que Mme De...... monta pour me confondre apparemment à mon tour. Etant redescendue, elle parla avec tendresse à Mlle de Lorville, et l'engagea sans autre explication à se retirer.

Ce récit me transporta de fureur. La nuit se passa dans les larmes et dans les projets les plus insensés. J'appris à Sophie qu'elle avait été sa rivale, et l'avait précédée dans mon cœur; son désespoir, comme je l'avais prévu, s'en augmenta. J'écrivis plusieurs billets que je déchirai : tous (j'en rougis encore) respiraient les menaces et la vengeance. Je m'arrêtai enfin au parti de lui demander un rendez-vous, et de savoir d'elle-même, quels étaient ses projets, et comment elle entendait disposer de notre amour.

Etant sorti dès le point du jour de l'hôtel, j'envoyai vers onze heures un de mes gens, pour savoir l'instant où il lui conviendrait de me recevoir.

Je m'y rendis, je l'avoue, avec le projet de l'accabler de reproches, et d'abuser inhumainement des droits que j'avais eus sur elle. Ce plan indélicat, je m'empresse de le dire pour mon honneur, ne se réalisa point. Sa contenance me désarma, je fus consterné de sa pâleur; ses yeux retrouvèrent le chemin de mon cœur, et les larmes qui les baignaient y retombèrent.

Je me souviens que l'ayant enfin interrogée sur ce qu'elle comptait faire, elle me répondit : « Tout ce que je pourrai, et tout ce que vous » voudrez. » Elle eut tort, puisqu'elle n'accomplit pas sa promesse. La conversation se termina là. Sophie entra dans le salon; elle était d'une pâleur mortelle; Mme De...... voulut lui mettre elle-même un peu de rouge, et la couvrit de baisers : dans cet instant j'aimais l'une presque autant que l'autre. Elle fit avec beaucoup de naturel et de bonté, les frais de la conversation durant le dîner. C'était son jour de loge à l'Opéra; elle insista, malgré toutes mes prières, pour nous y mener : il fallut céder. On donnait *Roland;* tout alla assez bien jusqu'à cet air si animé, que, même dans une situation ordinaire, on ne peut, à mon avis, entendre sans être ému :

Tu sais ce que j'ai fait pour elle!
Tu connus mon amour fidelle,
Et tu vois quel en est le prix!

Mme De...... eut un de ces regards qui n'appartiennent qu'aux grandes peines. Sophie jeta un cri douloureux qui manqua attirer sur nous toute l'attention du public : « Ah! Madame, dit-elle, en » se rejetant au fond de la loge, Dieu m'est té» moin que je n'ai pas su....

» — Cruelle enfant! reprit l'autre, j'en suis bien » sûre, et je ne m'en plains pas....

» — Vous le voyez, dis-je, avais-je raison?.... » Je les entraînai toutes deux.

Rentrés, nous gardions un morne silence : Mme De..... le rompit la première : « Nous sommes » tous coupables, dit-elle; je le suis plus que » vous. Laissons les reproches, et ne songeons » qu'au présent. N'attendez pas de ma lâche com» plaisance que dans ma maison j'autorise une » liaison dont j'ai maintenant le secret, auquel » d'autres confidens sont malheureusement aussi » associés. Mlle de Lorville est pour moi un dépôt » que j'ai mal conservé; mais je dois réparer, au» tant que je le puis, et le scandale que j'ai causé, » et les maux qui en sont la punition. Il faut » qu'elle parte; vous allez vous-même rejoindre » incessamment votre régiment; ainsi ce sacrifice » est moins pénible; il faut, dis-je, qu'elle se » rende en province; une femme de confiance » l'accompagnera dans une de mes terres; elle y » donnera le jour à l'être infortuné qu'elle porte,

» et ne reviendra que quand ce triste mystère
» aura été enseveli dans une profonde nuit : mes
» droits sur elle sont très-limités. Vous vous ferez
» votre destinée l'un à l'autre, et vous réfléchirez,
» vous, à ce que vous voudrez exiger, elle, à ce
» qu'elle pourra accorder. »

Je ne me sentis pas le courage d'appeler de cet arrêt, si conforme à l'honneur et à la raison. Quant à Sophie, elle n'avait plus de volonté.

Trois heures du matin nous surprirent dans cette pénible conférence. Je me retirai avec une fièvre ardente, et le désespoir au fond de l'âme. La lettre que je reçus en me levant ne me calma pas ; je la transcris fidèlement.

« Peu de temps après vous avoir quitté, nous
» sommes montées en voiture. J'accompagnerai
» Mlle de Lorville à vingt lieues de Paris, et m'ar-
» rêterai huit ou dix jours ensuite à D..., chez
» Mme de M... Recevez le serment que l'humeur
» et la jalousie n'entrent pour rien dans ma con-
» duite ; je vous le prouverai. Votre bonheur et
» le sien me seront aussi chers qu'à vous-même. Si
» vous me permettez de vous donner un avis,
» vous retournerez à Versailles, et ferez votre
» cour à la Reine avant votre départ. Je n'ai point
» de conseils à vous offrir pour l'avenir ; il vous
» serait permis de douter de mon habileté dans
» les plans de conduite que je trace. Je suis plus

» sûre de mes vœux pour votre bonheur, et j'en
» fais pour tous les temps et pour toutes les cir-
» constances de votre vie. Adieu. »

Par *Post-Scriptum*. « Je m'acquitte de ma pro-
» messe de vous faire parvenir la lettre ci-jointe,
» dont j'ignore le contenu. » Elle était de Sophie.

C'étaient des pleurs et de l'amour; c'était la prière de ne pas l'oublier; c'était celle de chérir sa mémoire si elle perdait le jour. Mon premier mouvement fut d'envoyer chercher des chevaux de poste pour courir après elle; le second fut de tomber dans un accablement stupide; j'y aurais succombé sans la consolante amitié du marquis de Senecterre, qui me montra celle d'un frère tendre. On verra dans la suite de ces *Mémoires* que j'ai été reconnaissant; et si j'eusse été à Grenoble quand il est mort, il vivrait peut-être encore.

C'était Paris, cette fois-ci, qui m'était devenu odieux : je retournai à Versailles. De quel dépit concentré j'étais agité! de quelle rage j'étais dévoré! de quelle colère profonde contre Mme De....! mon cœur était repossédé.

Ah! m'écriai-je, que de travaux, que d'or, que de sueurs il a fallu pour bâtir Versailles! qu'il serait difficile d'apprivoiser le lion qui rugit à la ménagerie! quelle tâche d'être aujourd'hui premier ministre d'un pays tel que la France,

d'en remplir tous les devoirs, d'en avoir toute la capacité! mais il est quelque chose de moins facile, c'est de quitter une femme, qui ne veut pas l'être, et d'apprendre à l'amitié à survivre à l'amour.

Je ne suis pas encore certain que je n'aie pas été alors très-injuste.

Un chagrin véritable, le premier de ma vie, s'était emparé de moi; le monde me semblait une vaste solitude que Sophie n'était pas là pour peupler. J'aurais pu dire comme Antiochus :

« Dans l'Orient désert quel devint mon ennui? »

Mais, ô bizarrerie du cœur humain! dix jours après, j'étais infidèle; mais de cette infidélité des sens, que les hommes sont convenus de ne compter pour rien. Le trait serait digne de figurer dans un roman un peu trop libre peut-être, mais il n'en est pas moins historique par son exactitude.

J'avais soupé *au Juste**, de très-bonne heure, avec M. de Rabodances, qui repartait le lendemain matin pour Paris. Je me retirais à pied; à quelques pas je fus arrêté par deux femmes qui se séparèrent à l'instant. Je me trouvai seul avec

* Hôtel de Versailles.

l'une d'elles qui, d'une voix mal assurée, me demanda de la suivre. Je la reçus assez froidement : l'entendant rire, enveloppée dans ses coiffes, et ne trouvant ni sa manière, ni sa démarche communes, je me ravisai, et cherchai à lui ôter son gant. Ma curiosité ne fut point déçue, cette main était soignée et charmante. Je ne voyais que cela, et j'entendais cette voix, qui, je le répète, n'était point l'organe de celles qui font métier de prostituer leurs charmes.

« Quelle sera la fin de tout ceci? lui dis-je; et » que voulez-vous de moi?

» — Me suivre, répondit-elle, et vous plaire, » si je puis.

» — Je n'en vaux pas la peine, et puis c'est » difficile, on ne me plaît plus.

» — Vous êtes *blasé* de bonne heure.

» — C'est parce que je ne le suis pas, que je » ne veux point aller avec vous.

» — Le prétexte est spécieux.

» — Quelle langue parlez-vous là?

» — Le français peut-être.

» — Oui, mais ce n'est pas le français de la » rue.

» — Qui vous a dit que j'étais de la rue? Vivez-» vous dans la boue, parce que vous vous crottez?

» — D'honneur, je verrai votre visage.

» — D'honneur ! cela ne me plaît plus, et vous » ne le verrez pas. »

J'essayais de lui faire un peu de violence, mais » elle me refusa en disant :

« Vous m'affligerez mortellement si vous es- » sayez de me regarder ici.

» — Où dois-je donc vous regarder !

» — Partout ailleurs que dans cette rue, où » vous croyez que je passe ma vie.

» — Eh bien, voulez-vous venir chez moi ?

» — Où demeurez-vous ?

» — A l'hôtel de Noailles.

» — J'aime mieux ne pas aller là.

» — Il n'y a personne qu'un concierge, quel- » ques gens attachés à la maison, et moi qui y » loge momentanément.

» — C'est égal, je n'ose.

» — Je vous aurais cru hardie.

» — Je le suis peut-être un peu, sans l'être assez.

» — Où donc aller ?

» — Dans la rue de *l'Orangerie*, si vous voulez » me suivre.

» — Je vous suivrais en enfer.

» — Je ne suis pas encore pressée d'y aller, » mais nous nous y verrons peut-être. »

Nous marchâmes ; elle avait pris mon bras. Je commençai à m'en trouver honteux par réflexion ; je m'en dégageai.

« Vous n'êtes pas galant, dit-elle; on y voit » peu : vous ne pouvez guère être compromis.

» — Ce n'est.... pas.... cela : j'ai cru que vous » pouviez vous en passer, et cela m'était plus » commode.

» — Je ne vaux pas les frais d'un mensonge; » vous devez le croire au moins.

» — Le voilà ce bras.

» — Je n'en ai plus besoin.

» — Vous me peinerez de le refuser. »

Elle le reprit.

« Êtes-vous de Versailles? lui demandai-je.

» — Non, j'y suis venue depuis peu.

» — De Paris?

» — Non plus.

» — D'où donc?

» — De Franche-Comté.

» — Avez-vous encore vos parens?

» — Ma mère et mon mari.

» — Où sont-ils?

» — L'une demeure à Paris, l'autre est fort » loin d'ici.

» — Est-ce que vous ne savez aucun métier?

» — J'en apprends un depuis quelques mois, » qui m'ennuie beaucoup.

» — Joli métier!

» — C'était celui de ma mère.

» — Une petite famille bien respectable!

» — C'est ce que tout le monde dit.

» — Cela rapporte-t-il beaucoup?

» — Peu de chose,.... mais de l'honneur.

» — Effectivement!

» — Je vous assure.

» — Rencontrez-vous tous les soirs des hom-
» mes aussi faciles que moi?

» — Je suppose que je le pourrais.... Mais c'est
» de cela dont vous parliez?

» — De quoi donc?

» — Vous disiez un métier : ce n'est qu'un
» passe-temps. »

Je ne savais véritablement où j'en étais. Nous arrivâmes à la porte de la maison où elle me conduisait : elle s'y arrêta.

« Ah ça (m'appelant par mon nom), je vous
» demande votre parole d'honneur la plus sacrée,
» que vous ne parlerez jamais de cette aventure,
» si mes traits vous sont connus.

» — Quoi! vous savez mon nom?

» — Vous le voyez bien.... (j'étais confondu):
» et votre parole d'honneur, reprit-elle.

» — Ange ou démon, répondis-je, je vous la
» donne. »

Elle frappa; l'on ouvrit, et nous entrâmes.

La chambre qui nous reçut était d'une simplicité qui n'excluait pas un peu de recherche : on aurait deviné son usage. Ma compagne ne se fit

plus prier pour se faire connaître : son visage était d'un charme extrême, mais je ne l'avais jamais vu. Je l'en assurai ; elle en parut ravie. Je ne concevais pas qu'avec des traits si nobles et si touchans, un maintien plein de grâce, on fût tombée dans cet état de dégradation ; c'était une figure d'Héloïse, qu'on aurait cru digne d'être fidèle à un autre Abélard : je me conduisis comme lui, avant son aventure. J'en avais une espèce de regret, je pensais à Sophie ; mais je pensais aussi que dans un tel lieu il ne fallait pas se ressouvenir d'elle : je réussis à l'oublier.

Il est impossible de mettre plus d'esprit, je dirais presque de bon goût et d'enchantement, à un rendez-vous d'amour réel, que celle que je ne sais de quel nom appeler en mit à cette orgie de passage.

J'étais étourdi de cette scène inattendue. Assez jeune pour ne pas la concevoir, je flottais dans l'incertitude. Je ne savais pas si une femme honnête pouvait jouer un rôle de *fille* à ce point, ou si une *fille* pouvait autant ressembler à une femme honnête. Je m'arrêtai enfin à l'idée que c'était une personne bien élevée que la misère avait précipitée dans un abîme. Mais,

Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.

Pourquoi ne pas s'être arrêtée ? pourquoi être

tombée si bas? Je lui aurais peut-être pardonné d'avoir vendu ses charmes.... du moins à un seul.... mais arrêter dans la rue!! Tout mon cœur s'indignait contre elle, et je me haïssais moi-même d'avoir succombé à une séduction si grossière.

Ces réflexions que je fis rapidement me conduisirent à celle de m'en aller. Je pris de l'or dans ma main, et je la lui tendis, ne voulant pas lui faire sa part. Tout devait être extraordinaire dans cette aventure; elle le refusa.

« Gardez votre argent, dit-elle, et *satisfaites la » femme de cette maison.* Il ne me reste mainte» nant qu'à vous donner un conseil, qu'il est » possible que j'aie quelqu'intérêt à vous donner, » mais qui certainement, dans l'avenir, vous sera » d'une utilité journalière. Sachez toujours ré» primer un premier mouvement, soit qu'il ap» partienne à la surprise, à la joie, ou à la honte: » celui qui n'est pas maître de son extérieur, et » surtout de son visage, se trahit sans cesse quand » il est le plus intéressé à se cacher. N'eussiez» vous appris que cela ce soir, vous n'auriez pas » perdu votre temps. »

C'était pour moi une énigme; je lui en demandai la clef.

« Mais, dit-elle, mes paroles ne renferment au» cun sens caché: elles sont claires et positives. »

J'avais l'air d'un écolier qui écoute son maître; je crois même être sûr que je ne ressemblais point mal à un sot. Elle me donna sa main à baiser, d'un air de reine; elle appela, me fit éclairer par la même femme qui nous avait ouvert : je l'en récompensai, et me trouvai dans la rue avec mon étonnement et mon repentir.

Je racontai cette histoire le lendemain à deux ou trois hommes fort *usagés*, qui se moquèrent beaucoup de moi : je crus que ce que j'avais de mieux à faire était de n'en plus parler.

Je me travaillai pour me distraire de ce souvenir qui me mettait mal avec moi-même; mais il y avait, j'oserai le dire, un charme obscur dans cette soirée, qui sans cesse ramenait ma pensée sur celle qui en avait été l'objet : ses dernières paroles surtout m'étaient présentes, je n'en saisissais pas l'intention.

Ce conseil, dont on aura bientôt l'explication, de dompter les formes externes, me fait naître une réflexion qui peut trouver ici sa place : c'est la fausseté des jugemens d'après les apparences; c'est le tort qu'on a assez généralement, par exemple, de croire que quelqu'un est coupable, ou est convaincu de ce dont on l'accuse, parce qu'il rougit.

Je me citerai moi-même. Je ne passe ni pour timide, ni pour facile à déconcerter; mais dans ma vie je n'ai pu obtenir de moi de ne pas rougir, dans

toute espèce de cas, non seulement d'un acte ou d'une chose qu'on m'aurait directement imputés, mais même de telle inculpation, quelqu'absurde qu'elle puisse être, dont je saurais avoir été chargé. Si j'étais accusé d'avoir assassiné le dernier roi de Suède, je ne sais pas s'il me serait possible, tout ridicule que ça serait, de supprimer l'embarras et la rougeur qui me surmonteraient toutes les fois que l'on viendrait à en parler.

Cela tient à la vivacité et à la chaleur du sang, à des organes plus délicats et plus aisés à mettre en jeu : cela ne dérive pas d'une affection morale, c'est une sensation physique purement machinale. Quoi qu'il en soit, c'est un malheur dans le monde, car il arrive d'être jugé sur ces symptômes équivoques; et, d'après eux, je me suis surpris moi-même à prendre des préventions défavorables contre lesquelles, par ma réflexion, j'aurais dû, plus qu'un autre, être en garde.

Je touchais enfin à l'instant de partir pour le régiment où je servais : j'avais été conduit chez le prince de Montbarey, alors ministre de la guerre, et j'y dînai. Il y avait dans le salon cinq femmes, lorsque nous y entrâmes : je n'en connoissais que trois. Un homme, qui depuis a joué un rôle fort plat dans la révolution, M. de Moreton de Chabrillant, se chargea de me présenter aux autres. J'essaierais vainement d'exprimer à

quel point je fus bouleversé, en voyant des traits si reconnaissables et si présens. Il m'aurait paru digne des Petites-Maisons de croire à leur identité. Je cachai le mieux que je pus l'excès de ma surprise, et cherchai à faire le premier apprentissage du conseil si récent que j'avais reçu. Je ne pouvais cependant résister à la tentation de fixer souvent ce visage, cette taille, ces bras et ces mains, que je retrouvais chargés de bagues et de bracelets que je n'y avais pas vus : le son de la voix m'achevait. J'étais troublé comme elle aurait dû l'être. Mais, calme comme le prêtre à l'autel, elle trouva le secret de faire toute son histoire, depuis qu'elle était née, à des gens qui la savaient presque aussi bien qu'elle, visiblement pour moi qu'elle en voulait instruire, et tout cela en peu de temps et de mots, avec un art inaperçu et sans l'ombre d'affectation.

Il en résultait que, mariée à dix-huit ans à un homme avec lequel elle avait peu vécu, elle était venue, après être restée trois ans en province, retrouver à Paris sa mère, logée au Luxembourg, qui avait une place à Versailles, et la lui avait fait obtenir. Elle en remplissait les devoirs depuis quelque temps. Je n'eus pas la force de dire un mot. On eut la bonté de me trouver un joli garçon, bien modeste, et du plus agréable maintien; on aurait pu ajouter que ce

petit monsieur était bien sobre, car il n'en dîna pas.

Quand on fut repassé, j'essayai de lui adresser la parole, elle me répondit, d'un air distrait, par des monosyllabes. Je la trouvai fort impertinente, et ne savais plus si je ne m'étais pas trompé. Dans un instant où je la fixais, elle inclina la tête comme pour dire « oui », mais je n'avais garde alors de prendre cela pour une réponse à une demande que je n'avais pas faite. Elle s'en aperçut fort bien, et, plusieurs personnes regardant une fort belle pendule, qui paraissait être nouvellement dans l'appartement, et, en louant le travail, elle se leva avec un air d'impatience, elle s'en approcha, comme pour la voir plus à son aise; son doigt sur le cadran se trouva placé sur dix, en me jetant un regard qui, dans sa rapidité, n'était intelligible que pour moi. Quelques minutes après, parlant avec la comtesse de Blot, sa voix plus élevée prononça plus distinctement : « Je crois que c'est dans la » rue de l'Orangerie. » Mais bientôt s'étant remise à parler bas, le dernier mot qu'elle articula tout haut fut « Demain. »

Comment croire encore que je m'étais mépris? il n'y avait plus moyen d'imaginer que ce fût un songe.

On devine que lendemain je fus exact au ren-

dez-vous que j'étais convaincu qu'on m'avait donné. J'y arrivai le premier, mais on ne m'y fit pas attendre. Un moment je la serrai contre mon cœur, puis j'eus envie de l'en repousser. Tenant mon bras elle m'entraînait. Je lui parlai sans en obtenir de réponse.... Nous sommes enfin dans la même chambre. « Par quel hasard vous re-» trouvé-je, se hâta-t-elle de me dire?

» — Quel discours me tenez-vous, je n'y en-» tends rien. Comment, répliquai-je, je n'ai pas » dîné avec vous hier?

» — Avec moi! Où donc?

» — Chez le prince de Montbarey, et vous » n'êtes pas la comtesse De*** ?

» Quel conte des Mille et une Nuits me faites-vous là? Vous êtes malade!

» — Mais, venez donc ici. Ah! vous ne me » tromperez plus, c'est bien vous..... Mais, est-il » possible? Car..... Oui..... Oh! oui..... C'est vrai, » trop vrai.... C'est vous.

» — Que vous êtes ridicule! Cherchez-vous à » vous exalter par des chimères? A votre aise, » grand bien vous fasse!

» — Comment?

» — Allons, vous êtes fou. »

Comme j'étais au moins fort assuré qu'elle était là, je passai à des occupations plus positives : elle eut l'air aussi fort occupée.

Je demande pardon si je tombe moi-même dans le défaut que j'ai condamné dans les écrivains qui nous ont inondés, depuis cinquante ans, de romans écrits avec licence, et surtout de mauvais ton, qu'ils ont cru être le meilleur, qu'ils ont fait accroire être le bon à toutes les classes inférieures, et surtout aux étrangers, comme je l'ai dit. Mais moi, je n'ai pas le choix : j'écris la vérité, je la pare du voile le moins diaphane, ne pouvant la dérober. Mais je ne tomberai pas dans l'involontaire absurdité de vouloir comme ces *Messieurs* persuader que les vices cachés du grand monde en étaient les mœurs publiques, que quelques conversations folles de quelques boudoirs étaient celles des salons, et qu'un certain monde n'était composé, à les en croire, que de freluquets et de caillettes qui ne communiquaient entre eux que par le plus bizarre et le plus inconcevable des jargons; qu'enfin l'école de la politesse et du goût, la plus grande compagnie de France, aurait été, à en juger d'après les portraits qu'ils en ont faits de bonne foi, des tréteaux de grossièretés légères ou d'élégantes absurdités. Ce sont toutes ces peintures, d'un goût détestable, qui sont plus à improuver que quelques récits isolés de quelques actes cachés d'immoralité ou de libertinage, qui ne sont pas une merveille ou une nouveauté dans ce siècle,

qui ne se défend par aucune pudeur de tout entendre, et ne laisse aucun mérite et aucun tort à tout dire.

Je reviens à cette chambre où j'étais enfermé, et d'où j'ai fait cette excursion sur quelques auteurs (deux surtout que j'ai fort connus, et l'un, particulièrement estimable, MM. Dorat et Marmontel) qui n'ont ouvert qu'une école de portraits de fantaisie, où leurs élèves n'ont pu que se corrompre et se tromper.

Tout finit ici-bas; il fallait se séparer de la sirène qui m'avait séduit.

« Je n'ai pas été contente, dit-elle sans préam-
» bule et d'un air distrait, de votre premier mou-
» vement chez M. de Montbarey. Je vous l'aurais
» encore pardonné si vous aviez eu le bon sens
» de vous remettre, mais j'aurais pu me décon-
» certer de votre embarras; avec de l'esprit il est
» impossible d'être plus gauche.

» — Enfin, Madame, c'est donc vous!

» — Vous le voyez bien.

» — Permettez-moi de vous faire une question :
» la première fois que je vous ai rencontrée, vous
» ne pouviez pas deviner que j'étais là... Me cher-
» chiez-vous?

» — Je cherchais le plaisir *.

* Cette conversation, suite de faits que je ne cherche pas à jus-

» — A qui en vouliez-vous?

» — Au premier qui me plairait *.

» — Grands dieux! m'écriai-je, ne pouvant dis-
» simuler une espèce d'effroi.

» — Il est fort plaisant, reprit-elle sans se dé-
» concerter, que vous autres hommes veuilliez
» que tout vous soit permis, après nous avoir
» presque tout défendu. Nous n'avons qu'un
» moyen de reconquérir nos droits, c'est de faire
» en secret ce que vous vous enorgueillissez de
» faire en public.

» — Mais vous vous perdez.

» — Oh que non! les demi-fautes perdent, mais
» presque jamais les extrêmes, car on n'y croit
» pas. Pensez-vous, d'ailleurs, que je sois comme
» vous, et que je manque tout-à-fait d'adresse?
» Allons, n'ayez pas cet air contrit; et ce maintien
» d'une *pensionnaire*. Vous seriez, sans vos grands
» principes, un amant très-désirable. Mais à pré-
» sent que vous me connaissez, je ne suis plus
» digne de vous; si nous nous rencontrons dans
» le monde, je vous admirerai comme une jolie
» fille timide vêtue en homme, et vous aurez pour
» moi la considération que vous devez à une

tifier, est au moins en termes français; ce qu'il y aurait d'inconcevable serait de soutenir qu'elle a été tenue dans un *salon* ou dans un souper. (*Note de l'Auteur.*)

* *Lupa sum, et lupa permanere volo.*

» femme forte, qui s'est un peu faite de votre sexe,
» mais qui ne renoncera jamais en public à la dé-
» cence, qui est le premier ornement du sien. »

J'étais stupéfait; j'étais sans voix. Elle m'embrassait; sa logique ne me persuadait pas, mais elle entraînait mes sens, en dépit de ma raison, par un attrait supérieur à ma résistance.

« — Hélas! lui dis-je enfin, je suis bien cou-
» pable, car j'en adore une autre.

» — Racontez-moi cela, dit-elle.

» — Quelle idée auriez-vous de moi? ne crain-
» driez-vous pas que je ne fusse pas plus discret
» sur votre compte avec une autre?

» —C'est vrai; mais ce n'est pas la même chose:
» le sentiment dont vous me parlez a quelque
» chose de respectable, et mon aventure avec
» vous est honteuse, et sort de la règle com-
» mune.

» — Vous avez donc une conscience et des re-
» mords?

» — Sans doute; je me cache comme je ferais,
» si je m'enivrais dans ma chambre avec du vin
» de Champagne: il n'y a pas plus de crime à l'un
» qu'à l'autre, mais le scandale est toujours un
» grand mal. Le ridicule et la folie sont dans le
» fond à l'ordre du jour en ce bas monde: il n'y
» a que les apparences qui méritent d'être trai-
» tées sérieusement.

» — Miséricorde! où en avez-vous tant appris!
» — Dans mes réflexions et dans mon cœur.
» — Je ne puis vous en faire mon compliment.
» — Adieu (me mettant la main sur les yeux); » oubliez une grande moitié de tout ceci; mais » ressouvenez-vous cependant un peu de moi.
» — Je ne suis pas le maître de vous oublier.
» — Faut-il que je vous remercie?
» — Comme vous voudrez.
» — Bonsoir... Je vous préviens que je veux vous » garder un sentiment qui ressemblera tout-à-fait » à de l'amitié.
» — Et moi, de la reconnaissance : à tout » prendre, je vous en dois. Adieu.
» — Adieu. »

Si cette anecdote paraissait fabuleuse ou exagérée, je ne m'en plaindrais pas, je ne pourrais que dire aux incrédules, que j'ai hésité à la consigner dans ces *Mémoires*, où j'atteste sur l'honneur qu'il n'y aura pas une ligne, un mot contraire à la vérité, à moins que ce ne soit un tort involontaire de ma mémoire en défaut. J'ajouterai que la France n'a pas été le seul théâtre de scènes aussi scandaleuses, et que je suis particulièrement lié avec un officier-général étranger, dont il m'est impossible de révoquer en doute la véracité, à qui la même aventure, aux détails près, est arrivée avec une des femmes les plus considérables d'une

des premières capitales de l'Europe. Que cela prouve-t-il? qu'il y a des femmes très-corrompues dans toutes les classes, comme il y en a eu de vertueuses dans tous les temps et dans tous les pays. Mais que partout, celles qui appartiennent aux ordres les plus distingués de la société agissent et parlent, extérieurement au moins, avec la décence et la dignité de leur état; que, quels que soient leurs penchans et leurs mœurs, elles attendent et méritent autant d'égards des hommes bien élevés, que les plus vertueuses de leur sexe; et que, comme elles ont l'hypocrisie des mêmes vertus, elles prétendent aux apparences des mêmes respects; et qu'enfin le monde fait justice de ceux et de celles qui s'éloignent des formes qu'il a consacrées dans le cercle des habitudes sociales, tant pour les discours que pour la conduite.

Je dirai, pour pallier les torts de la femme dont j'ai parlé, s'il est possible à présent de rien articuler en son honneur, que je l'ai revue plusieurs années après, liée avec un homme fort connu, mais très-peu agréable, qu'elle avait le mauvais goût d'aimer, qui avait pour elle une passion démesurée, et auquel elle était aussi fidèle que s'il eût été son premier amour. Sans doute aussi était-il le premier qui eût trouvé la route de son cœur. Je me souviens d'avoir passé entre eux

deux, à Bruxelles, la plus ennuyeuse soirée de ma vie; quoiqu'elle eût infiniment d'esprit, et de plusieurs sortes d'esprit, j'eus le contre-coup de toutes les fadeurs de la Bergerie : ils oubliaient que j'étais là..... Elle avait oublié Versailles.

Le système moral est comme l'organisation physique : il a des maladies dont il peut guérir.

CHAPITRE VI.

A la veille de rejoindre mon régiment à Falaise, je prends congé de la Reine. — Ses paroles et le genre de peines qu'elle éprouve. — Ma réponse. — Origine des malheurs de la Reine. — Fortune des Polignac. — Début de la comtesse Jules à la cour. — Attachement de la Reine pour elle. — Le comte Jùles survivancier de M. de Tessé, dans la charge de premier écuyer de la Reine. — La comtesse de Tessé. — Effet que me fait la première vue de Mme de Polignac. — Le comte de Vaudreuil. — Son caractère. — M. de Polastron. — Mme de Polastron. — Son genre de beauté. — La duchesse de Fitz-James et la princesse de Tarente. — Position de Mme de Polignac. — Ses malheurs et sa mort. — La duchesse de Guiche. — Son portrait et sa mort. — Mon départ de Paris. — Mes regrets. — Vie d'une garnison.

Je n'étais pas à la veille de quitter Paris et Versailles, pour une garnison obscure, pour Falaise, sans donner bien des regrets à tant de souvenirs, qui avaient déjà rempli ma vie. La Reine, de qui je fus prendre congé, m'assura

d'une protection qu'elle ne m'a pas toujours accordée, et d'une bonté qu'elle n'a pas toujours eue : mais elle le pensait au moment où elle daigna m'en assurer. Elle avait éprouvé une peine très-vive, il y avait quelques jours, dont elle était encore sensiblement touchée, et qui pourra donner une idée de son cœur, et prouver à quel point il eût été facile, avec des conseils et des entours dignes d'elle, de la faire autant aimer de la nation qu'elle désirait de l'être : le désirer si ardemment, c'était déjà le mériter. Elle me fit l'honneur de me demander si j'avais été à l'Opéra, la dernière fois qu'elle y était venue (deux ou trois jours auparavant).

« — Oui, Madame.

» — Pourquoi ai-je été à peine applaudie? que » leur ai-je fait?

» — Je n'ai pas remarqué que la Reine....

» — Il est impossible que vous ne vous en » soyez pas aperçu... au reste, en vérité, tant pis » pour le peuple de Paris : ce n'est pas ma faute.

» — Votre Majesté attache trop de prix » (*quelques larmes roulaient dans ses yeux*) à ce » qui peut n'être que l'effet du hasard, et d'ail- » leurs si la Reine me permet de le dire, dans » un rang aussi élevé que le sien, il ne faudrait » s'affliger que du bien qu'on ne fait pas, et du » mal qu'on ne peut empêcher.

» — De très-belles phrases pour un étourdi!
» mais quand on n'a rien à se reprocher.... cela
» fait bien mal! »

Je ne pensais guère en la quittant, que déjà c'étaient de faibles éclairs, précurseurs de la foudre qui a pulvérisé ce trône où elle avait cru que c'était la première faveur de la fortune de la faire asseoir.

J'entrerai à cette occasion dans quelques détails qui doivent trouver ici leur place, au sujet de la Reine et de la société intime qu'elle se forma d'après ses goûts et ses affections particulières. Je dirai donc que j'avais vu pour la première fois, avant de sortir des pages, la comtesse Jules de Polignac, née Polastron *, si célèbre depuis par sa haute faveur auprès de la Reine, et plus tard, par la haine que lui porta la nation et par la rigueur du sort qui lui préparait une fin malheureuse et prématurée. Le comte Jules, ensuite duc de Polignac, partagea la fortune brillante de son épouse, et cela sans y avoir songé, ni sans l'avoir cherché. Il ne faut cependant pas en conclure qu'il a été indigne de ce bonheur : ce serait mal interpréter ma pensée. C'était un homme droit et

* Gabrielle-Iolande-Martine de Polastron, née en 1749, morte à Vienne, en 1793. Elle avait déjà une trentaine d'années, lors de sa grande faveur.

un homme d'honneur, qui, par son nom * et par les rapports de sa famille, pouvait arriver à tout, mais qui, par ses goûts et ses habitudes, semblait destiné à mener une vie tranquille. Sa fortune personnelle était très-médiocre et sa perspective très-bornée. Plus ami qu'amant de sa femme, il se contenta constamment de ce premier titre, et supporta sans humeur de n'en avoir pas d'autre.

La Fortune, sous les traits et les formes de sa femme, en fit son favori : il ne s'était pas pressé auprès de cette déesse; mais avec raison il ne la repoussa point; il laissa verser sur lui tous ses dons sans en abuser, bien qu'on ait dit souvent le contraire. Sa sœur seulement, la comtesse Diane de Polignac, et ses alentours, l'abbé de Balivière ** et autres, furent la cause que l'envie,

* Le comte Jules de Polignac descendait, comme le célèbre cardinal de ce nom, des anciens vicomtes de Polignac qui ont long-temps exercé la puissance souveraine dans le Vélay.

** Aumônier du Roi, de la société particulière de Mme de Polignac, et qui, avec les goûts les plus opposés à son état, tels que la chasse et le jeu, n'en remplissait pas moins exactement les devoirs. Il passait la plus grande partie de la nuit à jouer, mais il ne se couchait jamais sans dire son bréviaire. Il aimait beaucoup la politique, mais il n'y était pas fort, comme on va le voir. Pendant la guerre d'Amérique, il dit un soir à Mme de Polignac, en faisant sa partie de piquet : « Il est bien souvent » question dans la *Gazette*, de l'abbaye (*la baie*) de Chesapeack ; » c'est sûrement un bon bénéfice; s'il est jamais vacant, et que » M. de Rochambeau soit victorieux, je prierai la Reine de le de- » mander pour moi au congrès.

» N'allez point conclure de tout ceci, dit M. le duc de Lévis,



le mécontentement, l'aigreur, se répandirent sur lui et sur la comtesse Jules, qui, à la vérité, n'était pas aussi facile à contenter. Ce mécontentement du public se faisait déjà sentir d'une manière sourde avant la révolution; mais alors il rompit ses digues et menaça de les entraîner l'un et l'autre comme ses premières victimes. M. et Mme de Polignac ne méritaient pas la haine qui les poursuivait. J'avoue qu'ils cédaient à la flatterie et à l'importunité de leur clientèle: qu'ils prêtaient l'oreille à la voix de conseillers pernicieux; et que, se laissant éblouir par la fortune, ils tombaient dans des erreurs et s'égaraient dans une fausse route, mais y eut-il jamais une cour dans aucun temps, ni de courtisans ou de faux courtisans qui, dans une situation semblable, aient montré moins d'avidité, moins d'orgueil, ou qui aient commis moins de fautes? Croit-on qu'il soit bien aisé à celui qui s'établit juge des faiblesses humaines d'en fixer la mesure, le terme et le but? Doit-il condamner tout ce qui dépose contre l'ordre de ses idées? Ne doit-il pas calculer en même temps la situation où s'est trouvé l'accusé, et, en pesant

» dans ses *Souvenirs et Portraits*, que l'abbé de Balivière fût un » sot. Il jouait parfaitement tous les jeux qui demandent le plus » de combinaison, et conduisait avec beaucoup d'intelligence ses » affaires....... Enfin, s'il disait des sottises, il n'en faisait » jamais. »

tout avec impartialité, mesurer la largeur et la profondeur du torrent qui l'entraînait?

Les reproches et les accusations exagérées d'abus de pouvoir, de despotisme, d'arrestations secrètes, faits au dernier gouvernement, provenaient d'hommes qui n'en avaient jamais rien souffert, ou de ceux qui, en ayant éprouvé les effets, auraient dû savoir gré à l'autorité d'avoir changé ainsi leur punition, contre des mesures moins sévères et plus paternelles.

Des injustices comme celles qui flétrirent le ministère du duc de La Vrillière, et qui couvrirent de honte les hommes et les femmes qui le gouvernaient, ces injustices méritaient sans doute la haine et les reproches de la nation. Mais rien de semblable ne saurait être articulé contre la famille de Polignac dans tout le cours de sa faveur et de sa puissance qui dura près de quinze ans.

En quoi consistent les abus de pouvoir qu'on lui impute? Des services rendus à ses amis, un titre de duc et de hautes charges à la cour pour lui-même; de l'or, si l'on veut. Mais les hommes prennent de l'or partout où ils le trouvent, bien qu'il soit plus noble de le dédaigner.

La faveur de la cour enlevée à leurs concurrens; voilà en quoi consistaient l'exercice et l'abus du pouvoir des Polignac; voilà ce qui leur fit attribuer un crédit illimité dans les différentes branches de

l'administration ; voilà ce qui les fit regarder pendant plusieurs années comme les maîtres de la monarchie.

Lorsque la comtesse Jules fut présentée pour la première fois à la cour, elle attira tous les regards sur elle, non seulement par les charmes de sa figure, mais encore plus par ces grâces touchantes qui font plus d'impression que la beauté même. Ses attraits séducteurs firent d'autant plus d'effet, qu'ils étaient un don de la nature ; pas la moindre chose ne paraissait empruntée à l'art : rien n'était factice. L'apparition de la comtesse Jules ne pouvait pas tomber dans un moment plus favorable : le tendre attachement que la Reine avait eu jusqu'alors pour la princesse de Lamballe *, et que la princesse, jusqu'à sa déplorable

* Marie-Thérèse-Louise de Savoie-Carignan, veuve du prince de Lamballe (Bourbon-Penthièvre), était née à Turin, le 8 septembre 1749. On connaît sa mort cruelle dans les premiers jours de septembre 1792. Restée veuve à la fleur de l'âge (en 1767) et intimement liée avec le duc et la duchesse de Chartres, la princesse de Lamballe jouit de la plus haute faveur à l'avènement de Marie-Antoinette au trône de France ; elle fut nommée surintendante de la Maison de la Reine, place recréée pour elle. Voici le portrait qu'en a tracé Mme de Genlis : « Elle était extrême- » ment jolie, et quoique sa taille n'eût aucune élégance et qu'elle » eût des mains affreuses, qui, par leur grosseur, contrastaient avec » la délicatesse de son visage, elle était charmante sans régularité. » Son caractère était doux, obligeant et gai ; mais elle était abso- » lument dépourvue d'esprit. Sa vivacité, sa gaîté et son air en- » fantin cachaient agréablement sa nullité. Elle n'avait jamais eu » un avis à elle, mais dans la conversation, elle adoptait toujours

catastrophe, rendit avec usure à la Reine, commençait à perdre de sa chaleur et de sa vivacité. Le cœur de la Reine cherchait, pour ainsi dire, le cœur d'une amie qui n'eût rien de commun avec l'éclat du trône ; voilà pourquoi elle sentit

» l'opinion de la personne qui passait pour avoir le plus d'es-
» prit.... Elle avait d'ailleurs beaucoup de petits ridicules qui
» n'étaient que des affectations puériles. La vue d'un bouquet de
» violette la faisait évanouir, ainsi que l'aspect d'une écrevisse
» ou d'un homard, même en peinture. Et, par la suite, lorsque
» les attaques de nerfs périodiques, suivies d'évanouissemens,
» devinrent à la mode, Mme de Lamballe ne manqua pas d'en
» avoir de régulières deux fois la semaine aux mêmes jours et aux
» mêmes heures. Telle fut la personne que la Reine choisit d'abord
» pour son amie ; mais la Reine sentit bientôt que Mme de Lam-
» balle était hors d'état de donner un conseil utile, et même de
» prendre part à des entretiens sérieux; ce ne fut donc point par
» légèreté, comme on l'a dit, que la Reine lui ôta sa confiance :
» en même temps elle lui conserva tous les droits apparens de
» l'intimité et la place de surintendante de sa Maison.... »

Certes, ce portrait n'est point flatté. Mais si Mme de Lamballe était nulle, quant aux qualités de l'esprit, comme le dit Mme de Genlis, elle ne l'était pas, quant aux qualités du cœur qui la portèrent, pour ainsi dire, à se sacrifier pour son ancienne et auguste amie. Elle savait bien qu'en quittant l'Angleterre où elle était en sûreté, pour rentrer en France, elle s'exposait à des dangers certains aux approches d'une crise menaçante pour la famille royale.

Les attaques de nerfs périodiques dans des temps plus heureux et dont Mme de Genlis parle avec une sorte de dérision, n'étaient que trop réelles, si l'on en croit le docteur Saiffert, son médecin. Il en a fait la description et en a même assigné la cause dans un de ses écrits. Le docteur attribue cette maladie alors à la mode, à la pratique excessive d'une jouissance solitaire à laquelle se livraient, par un reste d'habitudes monastiques, les femmes de la haute société, dont les mœurs n'étaient alors ni pures ni régulières.

dès le premier moment, pour Mme de Polignac, cette sympathie qui est en amour et en amitié le précurseur d'un attachement durable.

La Reine, désirant avoir la comtesse Jules auprès d'elle, lui offrit la place de dame du palais, et ensuite celle de sa dame d'atours. Un peu d'insouciance, d'amour du repos, peut-être aussi le conseil de ses amis et un peu de politique, la décidèrent à refuser cette faveur. De ce moment, elle ne pouvait plus s'attacher à la Reine qu'en qualité d'amie. Cette place était alors d'un nouveau genre : une amie qui ne vit dans aucune dépendance de la majesté du trône; une amie qui ne demande rien à la majesté du diadême ne pouvait manquer de l'être long-temps. M. de Polignac, au contraire, pouvait, sans inconvénient et sans être blessé, occuper une charge de la cour; aussi reçut-il la survivance de la charge du comte de Tessé, premier écuyer de la Reine.

Cet arrangement, dont le comte de Tessé * ne fut pas même instruit d'avance, fut pour lui un coup de poignard, quoiqu'il n'eût pas de fils qui aurait pu lui succéder. La blessure était d'autant plus sensible, que tout était calculé pour environner de tous les honneurs celui qui était

* C'était, dit Mme de Genlis, l'homme du monde le plus froid et le plus taciturne. Il avait bâti un beau château à Chaville, entre Paris et Versailles.



appelé à occuper sa place, pour lui faire sentir son discrédit et son humiliation, car on s'imaginait par là le décider à se retirer. Mais le comte de Tessé était assez fort ou assez faible pour braver l'orage et garder sa charge. A la vérité, c'était une amère récompense pour un des hommes de France les plus honorables, pour un grand d'Espagne, un lieutenant-général, un chevalier des ordres, petit-fils d'un maréchal de France, pour le dernier rejeton d'une famille, dans laquelle cette charge avait été héréditaire de père en fils. Mais les jeunes Reines font peu de cas des vieux courtisans et n'y regardent pas de si près.

La comtesse de Tessé était la fille du maréchal de Noailles *, et elle pouvait d'autant moins user de l'influence de sa famille, pour parer le coup qui devait d'autant plus la blesser, qu'on lui avait supposé le projet de faire donner la survivance de la charge de son mari au vicomte de Noailles, son cousin. Ce dernier m'a cependant solennellement assuré le contraire. La comtesse de Tessé se vengea de cette espèce de disgrâce, en parlant tout haut, sans cacher sa pensée; et

* Selon Mme de Genlis, Mme de Tessé n'était rien moins que belle; elle avait de l'esprit, mais elle le savait trop, et mettait trop d'empressement à le montrer : elle parlait un langage particulier qui aurait eu souvent besoin d'interprète.



depuis, elle reparut rarement à la cour. Lorsqu'elle y vint, elle se montra avec une dignité qui ressemblait bien à une noble vengeance. Mais c'est là qu'elle aurait dû s'arrêter et ne pas faire un pas de plus. Avec un esprit comme le sien, qui devina l'esprit de la révolution qui se préparait, elle aurait dû se faire une loi de punir ceux qui voulaient se servir d'elle pour se venger de ses ennemis; elle aurait dû penser que lorsqu'on s'abaisse à faire de la *sentimentalité* philantropique on en est toujours puni.

A l'occasion de la survivance et de la nomination de M. de Polignac, comme premier écuyer, nous autres pages, nous étions tous obligés d'aller lui faire une visite et de le complimenter. Il était, à cette époque, dans un état de fortune médiocre, et demeurait avec Mme de Polignac, à *l'hôtel Fortisson*, rue des Bons-Enfans, à Versailles.

Il y avait loin de cette position à l'éclat qui les attendait, lorsqu'ils vinrent habiter le château de Versailles et qu'ils reçurent tous les jours la Reine, le comte d'Artois, et même le Roi.

J'essaierais en vain de peindre l'impression que j'éprouvai à la première vue de la comtesse Jules de Polignac.

J'étais jeune alors : elle venait de se lever, dans un négligé blanc comme la neige....

. . . . . Dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher du sommeil *.

Elle avait une rose dans les cheveux, et se trouvait placée devant une glace qui, en réfléchissant ses traits, en doublait pour ainsi dire le charme.

Je m'en souviens encore très-vivement : ce qui me frappa le plus, c'était l'idée que je voyais devant moi une princesse qui se préparait à jouer le rôle d'une bergère sur un théâtre d'amateur, et cela dans la plus grande perfection. En même temps, je me disais en moi-même : si elle boitait un peu, elle aurait beaucoup de ressemblance avec la duchesse de la Vallière, bien que n'ayant pas, quoique plus belle, un air aussi tendre, ni aussi languissant.

Il est assez singulier que la première et vive impression que fit alors sur moi la comtesse de Polignac, n'ait eu aucune durée; je l'ai vue dans la suite plusieurs fois, sans être touché de sa beauté; mais je le fus toujours de son maintien enchanteur. Sa démarche portait l'empreinte d'un abandon séduisant, qui la distinguait d'une manière particulière des autres femmes de la cour, qui n'avaient que le remuant de l'orgueil et de la vanité.

* Britannicus.

A son mari était aussi tombée en partage, une égalité d'humeur qui se décelait dans ses formes extérieures, qualité si rare dans les places élevées, si recommandable dans toutes les positions. Leurs amis n'avaient pas ce sang-froid, ils n'étaient pas si calmes; même le comte de Vaudreuil, qui gouverna la Reine, et ne put pas toujours se gouverner lui-même *. Il possédait

* Joseph-François de Paule, comte de Vaudreuil, célèbre par ses succès à la cour de Louis XVI, naquit le 2 mars 1740, à Saint-Domingue, dont son père était gouverneur, et où sa famille acquit de grandes richesses. Il fit la guerre de Sept-Ans, comme aide-de-camp du prince de Soubise, puis comme officier supérieur de la gendarmerie. Il parvint ensuite au grade de lieutenant-général, et fut nommé grand fauconnier de France. Le baron de Bezenval, qui était comme lui de la société intime de Mme de Polignac, s'exprime ainsi à son sujet : « M. de Vaudreuil, qui en » toute occasion parlait comme un homme de haute naissance, ce » que je ne prétends pas lui disputer, n'avait point d'ancêtres » connus, du moins dont j'ai entendu parler. » L'illustration de la famille de Vaudreuil ne date en effet que du commencement du dix-huitième siècle. Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil, dont le père fut tué à Luzara, sur le champ de bataille, en 1702, fut gouverneur de tout le Canada. Le comte de Vaudreuil, dont il s'agit ici et dont nous aurons à parler encore, est le même qui, dans l'émigration, s'attacha au comte d'Artois. Selon Mme de Genlis, il était fort à la mode; sa figure était agréable; il contrefaisait parfaitement Molé dans les rôles d'amoureux. Son esprit n'était pas très-étendu, mais il avait un excellent ton. Mme d'Hénin disait que les deux hommes qui savaient le mieux *parler aux femmes* étaient Le Kain sur le théâtre et M. de Vaudreuil dans le monde. Il chantait un peu, il dansait assez bien et paraissait aimer tous les arts. Il avait de la douceur et de la politesse; personne ne le craignait, et il était généralement aimé.

Le baron de Bezenval le peint avec des traits plus prononcés. M. de

beaucoup d'esprit et de grâces, et des manières nobles; il était heureux dans ses expressions et dans la tournure de ses phrases; il avait tout à fait les manières d'un grand seigneur et quelque chose d'attrayant. Mais il se laissait trop aller aux emportemens d'un caractère impétueux, et mérita aussi les reproches qu'on lui fit de parler trop souvent avec plaisir de lui-même. On lui pardonnait d'autant plus cette faiblesse, qu'il y a eu peu d'hommes qui aient eu plus que lui le droit de se mettre en scène dans une conversation intéressante. D'après ce que je sais de lui, et ce que j'ai appris par d'autres, j'aimerais à entrer dans la question de savoir jusqu'à quel point est allée son influence sur la duchesse de Polignac; cela me serait d'autant plus facile, que je pourrais dire de lui, que dans la réalité il n'y avait

Vaudreuil, dit-il, avait une figure charmante que la petite vérole a détruite. Jamais homme n'a porté la violence dans le caractère aussi loin que lui. Au jeu, à la chasse, dans la conversation même, la moindre contrariété le mettait hors de lui. C'était moins le produit d'un sang aisé à enflammer, que celui d'un amour-propre sans mesure. Son esprit avait peu de charmes, mais il était assez juste, assez raisonnable, lorsque la prévention ne le dominait pas. Le baron le représente comme régnant despotiquement sur Mme de Polignac et sur sa société; mais il avoue que d'excellentes qualités rachetaient tous ses défauts: « Il était ami chaud et constant, dit-il, noble, » franc, loyal, sociable, et d'une probité si exacte, qu'il la pous» sait quelquefois à une sorte de férocité dont j'ai toujours trouvé » des traces dans les Américains. »

pas d'homme à la cour plus chevaleresque, plus magnifique que lui, et qui fût doué d'autant de qualités qui montrent une belle âme, lors même qu'il faudrait convenir qu'il était plus en son pouvoir qu'à tout autre de montrer d'aussi précieuses qualités et d'avoir des penchans aussi nobles.

On trouvait aussi en lui un ami éclairé et un protecteur des arts et de la littérature. Toujours complaisant pour les savans et les artistes, il tâchait de les prévenir avec grâce, et de les servir avec zèle, ce qui élevait la valeur des services du Mécène et des cliens.

Avec tant de qualités brillantes auxquelles les faiblesses humaines servaient de contre-poids, le comte de Vaudreuil n'a jamais pu arriver à être en faveur auprès de la Reine.

Que faut-il faire ici? Faut-il frémir ou sourire des bruits qui ont acquis un certain degré de véracité dans les provinces et dans l'étranger? Faut-il répéter qu'il y a eu des personnes graves qu'on n'a pu dissuader de l'existence d'un commerce intime? Mais je ne veux pas blesser la mémoire d'une auguste personne, en prenant sa défense contre de si basses calomnies.

La Reine ne rendait pas même justice à M. de Vaudreuil; elle sentait pour lui, ainsi que je peux l'affirmer, une espèce d'éloignement, pour ne

pas me servir de l'expression plus forte de répugnance ; elle était prête de faire plus que de ne pas l'aimer, et cela parce qu'elle lui attribuait avec raison un grand ascendant sur la comtesse de Polignac.

L'abbé de Vermond haïssait aussi M. de Vaudreuil de tout son pouvoir, et s'efforçait de persuader à la Reine qu'il éloignait d'elle le cœur de la comtesse Jules. La haine de Vermond était fondée ; car, dans le fait, M. de Vaudreuil a traité l'abbé, plusieurs fois, d'une manière à laquelle il n'était pas accoutumé.

La favorite avait un frère * qui, comme le frère de Mme de Maintenon, ne donnait pas de grandes espérances ; il ne fit pas d'autre carrière que celle à laquelle le hasard l'avait destiné ; il jouait du violon et était un peu le très-humble serviteur de sa femme. Celle-ci, née d'Espagnac, était une beauté accomplie, faite pour plaire et enchaîner : aussi l'a-t-elle prouvé par une longue passion qu'elle a inspirée, et par les pleurs qu'on a répandus pour elle. Elle avait proprement ce qu'on appelle au figuré un air penché ; elle penchait la tête sur ses épaules, ce qui formait une attitude languissante et négligée qui n'était pas sans grâces.

* Le comte de Polastron.

L'amitié de la Reine pour la comtesse de Polignac ne se soutint pas toujours à la même hauteur; elle ressemblait cependant à une belle journée, mais qui n'était pas sans nuages ni sans variations, et qui finissait toujours par une belle soirée.

La duchesse de Fitz-James et la princesse de Tarente ont été aussi pendant quelque temps favorites de la Reine. Il y eut même un temps où elles furent mieux traitées que la comtesse de Polignac. On aurait pu en conclure que la Reine n'était plus si ardente en amitié. Mais ici le lien avait trop passé en habitude, il avait enlacé les deux cœurs trop étroitement pour que de petites interruptions pussent le relâcher et amener le triomphe des ennemis de Polignac. Cette constance faisait honneur à toutes les deux, autant à la Reine, qu'à son amie.

Le Roi lui-même, qui aimait à réunir ses inclinations à celles de la Reine, se conduisit constamment à l'égard de la favorite avec un soin et une bienveillance extrêmes; ce qui est d'autant plus remarquable de la part d'un Roi qui, comme Louis XVI, mérite le titre d'honnête homme. Il l'éleva aux honneurs, fit son mari duc et cordon bleu.

Dès que la favorite eut un appartement au château de Versailles (il était au haut du grand esca-

lier), le Roi partagea fréquemment, avec la Reine et le comte d'Artois, le charme de sa société intime * : il y passait assez ordinairement une partie de la soirée. Mais la présence du Roi imposait toujours plus ou moins de contrainte à une société jeune et qui brûlait de s'affranchir des entraves qu'amène avec elle la royauté partout où elle se trouve. Ceci donnait lieu parfois à une supercherie réputée alors innocente. Le Roi, qui était très-ponctuel, ayant l'habitude de se retirer à dix heures du soir, il arrivait qu'on avançait furtivement sur ce chiffre l'aiguille de la pen-

* A cette époque, la société intime de la Reine se composait en femmes : de la duchesse de Polignac, de la duchesse de Guiche, de la comtesse Diane de Polignac, de la comtesse de Polastron et de la comtesse de Châlons née d'Andlau, cousine et amie de Mme de Polignac ; en hommes : du duc de Polignac, du duc de Guiche, du duc et du comte de Coigny, du comte d'Adhémar, du prince d'Esterhazy, du comte de Vaudreuil, du comte d'Andlau, et du baron de Bezenval. Pendant les voyages particuliers de la Reine à sa petite maison de Trianon, MONSIEUR, MADAME, M. le comte et Mme la comtesse d'Artois y allaient souper deux ou trois fois la semaine ; et, à jours nommés, les dames du palais, de service, et les grands officiers de la Reine. Nul autre n'y était admis. Dans les derniers temps, M. d'Adhemar dont on aura occasion de reparler, et qui était depuis long-temps en liaison d'amitié avec le comte de Vaudreuil et Mme de Polignac, sentit de quel avantage pourrait être pour lui (il était très-ambitieux) de gagner la confiance de la duchesse de Polignac. Il employa tout ce qu'il pouvait avoir de moyens pour y parvenir, et il y réussit si bien, selon le baron de Bezenval, que Mme de Polignac se livra entièrement à lui et à ses conseils. De son côté, M. de Vaudreuil, tout en restant l'ami de Mme de Polignac, s'attacha plus particulièrement à Mme de Châlons qui avait une belle figure, était aimable et spirituelle. Le duc de Coigny en devint épris également.

dule; et, le succès obtenu, le cercle intime reprenait sans réserve toute sa gaîté dans l'absence du Roi. Osons le dire, ce petit manége serait indigne aujourd'hui d'une cour qui aurait le sentiment de sa dignité. Mais ceux qui se le permettaient alors, et ceci peut servir à leur justification, étaient trop superficiels pour en calculer les conséquences : ils n'y apercevaient certainement pas le signe évident de l'affaiblissement progressif de l'opinion qui doit environner et soutenir la majesté du trône. . . . .

La Reine, ainsi qu'on l'a dit souvent, voulait jouir, et goûter plus qu'aucune autre reine qui avait occupé le trône de France, les douceurs de l'amitié et les charmes de la vie privée, ce qui, pour le dire en passant, ne convient ni aux rois, ni aux reines. On n'a peut-être sous ce rapport qu'un seul reproche à lui faire, et ce qui ne fait pas d'honneur à sa belle âme; je veux parler de la froideur cruelle avec laquelle elle traita la princesse de Guémené, gouvernante des enfans de France, après la malheureuse banqueroute du prince de Guémené *. On ne peut pas le nier, ce

* Les princes de Rohan, issus en ligne droite et masculine de la Maison royale de Bretagne, avaient toujours été regardés et traités à la cour comme *princes de naissance* et se plaçaient sur la même ligne que les princes des Maisons de Lorraine et de Bouillon.

La princesse de Guémené était fille du maréchal prince de Soubise, chef de la Maison de Rohan. Elle fut d'abord en très-grande

seigneur avait agi d'une manière qu'on ne saurait que difficilement excuser. Mais néanmoins sa faute n'était pas sans excuse. La Reine n'avait-elle pas participé à la ruine de cette maison? était-elle sans responsabilité? N'avait-elle pas séduit par sa présence le malheureux couple qui, entraîné dans des prodigalités excessives, s'était

faveur auprès de la Reine, ainsi que Mme Dillon son amie. Le prince de Guémené était fils du prince de Rohan, qui, peu marquant à la cour, s'était retiré dans une terre en Touraine. Il était survivancier de la charge de grand chambellan et survivancier aussi de celle de capitaine des gendarmes de la garde. Ce prince qui, à la mort du maréchal de Soubise, était destiné à devenir le chef de la Maison de Rohan, se faisait remarquer par une jolie figure; il était doux et agréable dans la société. Très-lié avec le duc de Lauzun, qui était de la société intime de sa femme, il avait d'abord vécu fort bien avec elle, mais bientôt, sans en être plus mal ensemble, ils s'éloignèrent l'un de l'autre. Il s'attacha à Mme Dillon, qui avait un joli teint et un visage charmant. Il ne vivait que pour elle et ne la quittait pas. Il passait l'hiver à Paris, chez l'archevêque de Narbonne, où logeait Mme Dillon, et l'été à Haute-Fontaine, terre de l'archevêque. Il ne venait que rarement à la cour. Un équipage de chasse magnifique, monté à l'anglaise, le suivait à Haute-Fontaine, et servait aux plaisirs de l'archevêque de Narbonne qui aimait beaucoup la chasse. Le prince de Guémené faisait une grande dépense, et Mme de Guémené en faisait autant de son côté. Soit légèreté, soit indolence, soit confiance trop aveugle dans leur homme d'affaires, nommé Marchand, ils se trouvèrent tellement endettés, lorsqu'il fallut en venir au bilan, que le déficit se monta à la somme énorme de 33 millions Les dettes de César n'étaient pas si effrayantes quand il dit si plaisamment: « Il me manque 48 millions pour ne rien avoir. » Ce n'était que 48 millions de sesterces. Atteint par la révolution, le prince de Guémené émigra et mourut en 1802, exerçant une profession mécanique dans un village de la Suisse. Il s'y était résigné pour ne plus être à charge à sa famille qui avait payé une grande partie de ses dettes.

ainsi ruiné? N'avait-elle pas pris part aux fêtes, et par là occasionné de nouvelles fêtes? Peut-être craignit-elle de montrer trop d'intérêt aux deux faillis contre lesquels s'élevait la clameur publique, et que le cri de tant de familles poussées au désespoir ne retentît dans l'intérieur des appartemens du château, et même contre le trône. Tout cela cependant ne saurait excuser le manque absolu de l'intérêt qu'aurait dû montrer la Reine pour une personne qu'elle n'avait jamais beaucoup aimée, disait-on, mais qui avait été placée si près d'elle et dans une si haute charge, qu'on ne pouvait pas admettre qu'elle eût pu être exercée sans que celle qui en était pourvue depuis assez long-temps n'eût pas mérité la confiance royale.

Devenue gouvernante des enfans de France, à la place de la princesse de Guémené, la favorite fut dès ce moment, sous tous les rapports, la première personne de la cour de Marie-Antoinette et du roi Louis XVI. J'avouerai même que sa société intime exerçait une assez grande influence sur les affaires de l'État, en faisant et défaisant les ministres, et le plus souvent sans rime ni raison pour l'intérêt général.

Lorsque, plus tard, le nom de Polignac sonna comme un arrêt de mort, la duchesse quitta la France, n'échappant au danger qui l'entourait

que par la fuite, et seulement pour servir aux décrets de la Providence. Il était écrit en effet, dans le livre des Destinées, que la duchesse devait être punie et pour les fautes qu'elle avait commises (et qui est-ce qui n'en commet pas?), et pour celles qu'on lui attribuait, et qu'elle en serait punie par la longue agonie, par l'emprisonnement et la mort sanglante de son auguste maîtresse. Cette affreuse nouvelle brisa son cœur et le ferma à toute consolation. Elle trouva la fin de ses misères dans un tombeau, et ce tombeau, à Vienne en Autriche, où elle fut regrettée et pleurée.....

Sa fille est la malheureuse duchesse de Guiche, qui la suivit également au tombeau. Elle était aussi charmante que sa mère; beaucoup de personnes la trouvaient encore plus belle; mais cela ne m'a pas paru ainsi. Elle était plus recherchée dans ses manières et avait moins de grâces naturelles. L'infortune avait enlevé à cette belle fleur son velouté et sa sève, et les ailes de la mort vinrent en casser la tige! La pierre du tombeau en a recouvert les racines et les restes.

J'aurais pu allonger ce chapitre et l'assaisonner d'anecdotes; mais j'aurais risqué d'ennuyer, en faisant quelque chose de surperflu. Nos louanges n'atteignent pas la poussière des tombeaux; au lieu qu'il serait doublement indigne et haïssable

de briser une urne funéraire et de fouler aux pieds les cendres qu'elle renferme. La flatterie ni les choses amères ne se trouvent pas plus dans mon cœur que sous ma plume. Je crois en avoir dit assez en révélant certains faits sous leur véritable jour, et en rétablissant dans leurs droits des personnes qui ont été calomniées, et une famille qui a été persécutée, sans pitié, par la violence et par le sort.

J'étais parti pour Falaise le cœur oppressé, me rappelant les paroles de la Reine, ayant à mon tour les yeux baignés de larmes; et j'observerai que je ne suis presque jamais sorti de Paris ou n'y suis rentré, après une absence, sans ressentir une vive douleur ou un profond attendrissement. Avais-je donc alors le funeste pressentiment qu'il faudrait abandonner un jour, malgré moi, Paris et ma patrie entière, pendant les plus belles années de ma vie!

Je ne pouvais guère me rendre compte, sur le chemin de Paris à Falaise, de ce que j'éprouvais : c'était un serrement de cœur, une sensibilité inexplicable. Mais à un peu plus de dix-sept ans *, les pressentimens vagues et les ré-

* L'auteur s'occupant peu des dates, nous trouvons ici une donnée qui peut nous servir à fixer l'époque à laquelle se rapporte son récit. Le comte de Tilly étant né en 1764 et ayant alors, dit-il, un peu plus de dix-sept ans, il en résulte qu'il rejoignit son régiment à Falaise, en 1782.

flexions graves font sur l'esprit une impression peu durable.

J'arrivai à Falaise, tout gonflé de ma merveilleuse aventure, fort content de moi, et très-persuadé que *j'irais au grand :* je me serais presque écrié : « *Sic itur ad astra!* »

La vie qu'on menait là était fort différente de ce que j'avais vu jusqu'alors, surtout depuis neuf mois, que j'étais absolument mon maître. Des dragons à tourmenter de temps en temps, des officiers qui n'étaient pas tous de la plus grande amabilité avec les nouveaux venus, d'anciens légionnaires, vieillis dans les emplois subalternes, qu'un mot pouvait effaroucher, qu'une toilette un peu trop recherchée choquait; un lieutenant-colonel (le marquis d'Isle)*, l'un des meilleurs officiers de l'armée, un peu mon parent, à qui j'étais fortement recommandé, des détails militaires à apprendre jusque dans leurs minuties, une assez vilaine petite ville, quelques jolies femmes passablement bien gardées, quelques autres qui n'avaient pas besoin de l'être, des hommes à qui les gens de Paris se plaisaient à trouver des figures de l'autre monde : voilà le tableau en raccourci qui me frappa sans m'enchanter.

* Officier-général et lieutenant des gardes du corps; il a depuis montré une grande fidélité à l'infortuné Louis XVI, et en a été aimé et estimé, comme il était digne de l'être. (*Note de l'Auteur.*)



Quatre mois se passèrent dans toutes ces espèces d'apprentissages; le reste de mon temps fut consacré à la lecture de quelques bons livres. Les charmes de la société ne pouvaient pas m'en distraire, car j'ai eu le mauvais goût de rechercher fort peu celle de province, qui, depuis la révolution, doit être bien moins dissemblable qu'autrefois de celle de Paris. J'excepte deux villes où j'ai vécu quelquefois, comme on le verra quand il en sera temps, où il y avait, dans les deux sexes, des personnes qui auraient été partout excellente compagnie; et certainement il y avait en France beaucoup de grandes villes où les gens les plus délicats, les plus difficiles, auraient trouvé une société digne d'eux, à la nuance près, il faut en convenir, d'un certain ton qui rarement y était tout-à-fait le même.

Non pas que je veuille caresser cette vanité insensée d'une centaine de personnes qui, dans l'ancienne France, s'intitulaient la bonne compagnie par excellence, se croyaient les dispensateurs nés des réputations et du goût, les modérateurs de l'opinion publique, et pensaient que tout ce qui ne s'agitait pas dans la même sphère, était subalterne ou réprouvé, tandis qu'il y avait la même prétention dans cent autres salons, où, n'ayant d'indulgence que pour *soi et pour ses amis*, l'on s'arrogeait la même suprématie. Mais

en dernière analyse, il y avait *à peu près* une différence aussi sensible entre le ton, le langage de la cour et celui de la ville, qu'entre Paris et les provinces : et comme il y avait une chaîne invisible qui réunissait ce tout, quoiqu'il ne fût pas toujours homogène, il en résultait une *politesse universelle* née de l'émulation, que j'appellerai une *éducation nationale;* il est bien à désirer que les dernières convulsions ne l'aient point altérée, ou que les soins d'un gouvernement qui peut tout la fassent refleurir.

Quoi qu'il en soit, cette préférence outrée pour Paris, poussée peut-être jusqu'au ridicule, m'a servi à acquérir le peu d'instruction que je puis avoir : car c'est surtout dans ces intervalles que je me suis le plus livré aux premières études, et au travail, qu'assez de mémoire, de facilité surtout, et peut-être d'aptitude naturelle, m'ont rendu moins nécessaire qu'à tant d'autres, au sein des plaisirs et des dissipations de la vie.

CHAPITRE VII.

Et in Arcadia, Ego!

Des bergères. — Leurs danses. — Je me reproche d'avoir renoncé à la paix des campagnes pour le tumulte des villes. — Quelques mois d'une vie de château. — Fin funeste du frère de mon père. — Son fils assassiné. — Bibliothèque du château. — Un mot sur M. de Buffon. — Mon premier morceau de poésie. — Dampierre. — Son caractère. — Sa mort. — Inconvéniens du grand monde. — Félicité pastorale. — Bonheur des champs, si près de nous. — L'intendant d'Alençon et Mme sa femme. — Remarques de M. de Meilhan sur les intendans. — Sa vanité ridicule. — Histoire d'un singulier voleur, roué vif, de sa femme et de sa fille, que me raconte, en présence de cette dernière, l'intendante d'Alençon.

Et moi aussi, j'ai été berger! j'ai vécu de la vie pastorale, dans la paix des campagnes! j'ai dansé avec de naïves paysannes, au son d'un agreste chalumeau, à côté du cimetière où re-

posaient leurs mères qui, quelques années auparavant, foulaient en cadence la même prairie! j'ai dit adieu à ce bonheur si facile pour corrompre mes mœurs dans les cours et dans de pompeuses cités; pour fatiguer mon âme dans de frivoles et coupables égaremens, pour ennuyer peut-être un monde où je me suis ennuyé davantage, et pour y dégrader, le premier des trésors, ma santé, le seul patrimoine réel de nous autres infortunés sur cette terre!!!

Après avoir reçu une lettre de Sophie, j'avais quitté cette garnison où le lecteur m'a laissé, pour me rendre dans les terres de mes parens, qui étaient situées dans la province du Maine. Sophie me marquait qu'elle avait été plus heureuse qu'elle ne le méritait; que tout avait été caché dans une obscurité impénétrable; qu'elle se trouvait absolument rétablie, et à la veille d'aller rejoindre M[me] De.... dans ses terres, d'où elles seraient de retour à Paris dans quatre mois au plus tard. D'après ces nouvelles, j'avais formé le plan d'aller m'ensevelir à la campagne, jusqu'au moment où je pourrais me réunir à l'objet d'un amour que l'absence avait accru.

J'arrivai donc à l'improviste chez mon très-galant homme d'oncle *, c'était un honnête

* Nous sommes fondés à croire que cet oncle, que l'auteur ne nomme pas, était Réné-Louis Tilly de la Molnière qui défendit



homme dans toute la force du terme; d'un esprit sage et peu brillant, mais d'un très-beau caractère. Il avait une fortune fort décente qu'il augmentait tous les ans *. Il fut plus étonné que fâché de me voir. Il m'assura que sa maison était fort à mes ordres, mais qu'il mourait de peur que la vie de château et la monotonie de la campagne ne fissent périr d'ennui un merveilleux comme moi; qu'il était bien vrai qu'il y avait à une petite distance, deux villes ** qui n'étaient pas mal habitées, mais que les femmes y étaient sages, les maris ennuyeux et jaloux, et qu'on s'y couchait de fort bonne heure; que lui, tout occupé de la culture de sa terre, de bâtimens et d'intérêts domestiques, pendant le jour, était assez mauvaise compagnie le soir, parce qu'il tombait de sommeil avant dix heures; que madame sa femme fort dévote, ne lisait guère

les Tuileries au 10 août, y fut blessé, et mourut depuis en prison. Son fils aîné fut tué dans la Vendée, ou plutôt dans le Maine en 1799. Le cadet a servi à l'armée de Condé de 1791 à 1794, et sous le comte de Frotté, en Normandie de 1796 à 1799. Ces informations se rapportent d'ailleurs à la note suivante qui est à la vérité plus vague, mais qui pourtant est de nature à dissiper les doutes.

* Il n'en est pas moins mort dans un *hôpital* où, malade, il avait été transféré par *faveur* de la prison où il était détenu pendant le gouvernement de la terreur. Son fils, sujet d'un grande espérance, rentré dans ce même château, y fut tué d'un coup de pistolet par un gendarme dans les jours de la liberté!!!

(*Note de l'Auteur.*)

** Belesme et Alençon.

que des livres sacrés, et passait une bonne partie de son temps à se recueillir; qu'au reste, la bibliothèque, dans un médiocre état, me serait ouverte, qu'on ne me cacherait rien, qu'on me demanderait même chaque matin mes ordres pour le dîner, afin que je ne maigrisse que d'ennui, et qu'enfin, le jardinier serait toujours prêt à me mener à la pêche, et le garde, à la chasse. On ajouta qu'il y avait souvent un bal champêtre où les plus jolies paysannes du lieu se réunissaient sous l'inspection des mères ou des tantes, et des amans.

A tout cela je répondis que ce fabuleux tableau était un paysage enchanteur; que j'étais venu chercher les charmes d'une société vertueuse, et les plaisirs purs de la nature; que je le priais de s'en rapporter à moi, quand je l'assurais que j'en étais digne.

La femme de mon oncle n'était point assez une tante pour qu'on ne lui fît fort bien la cour; mais celle-là, encore *très-conservée*, au premier mot de galanterie que je lui dis, me menaça de son confesseur. Il fallait plier devant tant de vertu: je lui protestai que ce que j'en avais dit était une affaire de forme, une manière de me mettre en règle, pour qu'elle ne pût m'accuser dans son cœur d'avoir été insensible à tout ce qu'elle valait encore. Elle me remercia avec une singulière mo-

destie, et nous n'en reparlâmes plus; mais nous eûmes de longs entretiens sur saint Augustin et saint Jérôme, le premier très-galant dans son bel âge, et le second célèbre par les victoires qu'il remporta sur son tempérament de feu et sur son âme ardente, presque autant que par son bel esprit : elle n'en revenait pas, et j'étais très-dangereux pour elle, depuis qu'elle sut que j'avais lu *les Pères*. Vous auriez pu faire un grand homme de bien, me disait-elle; ah! mon neveu, quel dommage!

Sainte âme! je sais qu'elle vit encore; mais ces Mémoires sont trop profanes.... Elle ne les lira jamais.....

C'est ainsi qu'il y a une séduction pour chaque femme! c'est ainsi qu'il y a un piége où tomberait la plus sévère!

Je commençai par passer en revue la bibliothèque qui méritait tout le mal qu'on m'en avait dit. Quelques livres mystiques, quelques romans de *La Calprenède*, *le Père Daniel*, deux ou trois volumes de *Corneille*, *le Parfait Maréchal*, *le Grand Jardinier*, *la Cuisinière Française*, en faisaient le fond. Heureusement que *les Provinciales*, et une édition telle quelle de Buffon s'y trouvaient aussi. Je me mis à étudier sérieusement le dernier, dont les théories et le système m'ont toujours paru si peu dignes de confiance, et ce style qu'il

est plus facile de louer sans cesse que de trouver toujours exempt de blâme. J'ai beaucoup entendu vanter l'harmonie et le nombre du style de M. de Buffon, la manière pompeuse dont il récitait à lui-même et aux autres ces périodes arrondies qu'il avait composées avec tant d'art et de travail, et certes, j'y reconnais un mérite supérieur, mais je n'en demeure pas moins convaincu qu'il n'a pas pris ce soin uniformément dans le cours de son long et immortel ouvrage, car il y a des morceaux tout entiers, j'oserai le dire, non seulement écrits avec une extrême négligence, mais même chargés de taches qu'on est bien étonné de trouver là, et qu'il serait téméraire et présomptueux à moi de relever.....

Je fis la distribution de ma journée : la lecture, la chasse, la promenade, un peu de conversation avec mes parens, que je ne voyais guère qu'à l'heure des repas, se la partageaient. Le soir, dans le repos de la nature, je faisais des vers, et c'est là que je composai le premier morceau de poésie qui ait été imprimé avec mon nom, et dont les journalistes citèrent avec éloge le fragment suivant :

> Sous Darius, un courtisan,
> Poli, galant, homme à bonne fortune,
> Autant que peut l'être un Persan,
> (Mais Chardin dit qu'il en trompa plus d'une);

Ce satrape, en un mot, avec beaucoup d'esprit,
Fut exilé, malgré tout son crédit,
Dans le fond de la Bactriane.
Le visir Artabane
Lui porta les ordres du Roi,
Fit semblant de pleurer, et dit : Comptez sur moi;
Vous savez combien je vous aime!
Et quinze jours après fut renvoyé lui-même.
Le premier fut cacher dans un triste manoir
Sa douleur et son espérance;
Car en Perse c'est comme en France,
Un courtisan n'est jamais sans espoir.
Il s'ennuya beaucoup la première quinzaine,
Il envoya deux courriers à la cour;
Il errait tristement tant que durait le jour;
Et la nuit, le sommeil, pour adoucir sa peine,
Ne venait point fermer ses yeux.
Enfin, se résignant, il reprit son courage,
De sa raison il essaya l'usage;
Espérant un peu moins, il dormit un peu mieux.
Il écrivit, il aima la lecture,
Il aima ses vassaux, les arts et la nature;
Il chassa loin de lui les regrets superflus,
Et dormit tout-à-fait quand il n'espéra plus.
Il aima son exil, il eut une maîtresse;
Le mieux serait de s'en passer,
Le Roi le rappela, mais il eut la sagesse
Et le bon sens de refuser.
Il mourut dans les bras d'une beauté fidèle,
A qui dans ses malheurs il s'était engagé;
Et quelque temps après, dans les plaines d'Arbelle,
Par Alexandre il fut vengé.

Je cite ces vers, parce qu'étant le produit de ma première jeunesse, ils pourront donner une idée de ce que j'aurais pu faire en poésie, sans les distractions de tous genres qui ont obsédé ma vie. Rivarol, que je cite avec d'autant plus de plaisir, et plus souvent, qu'on a cru que je n'aimais ni à le louer, ni à le citer, m'a dit souvent : « Ces vers sont à la manière de votre Dorat, » qui n'en a peut-être pas d'aussi bons dans toute » sa volumineuse collection. » Mais il n'aimait ni Dorat, ni son talent, et je me donne bien de garde de prendre à la lettre un jugement de passion, qui, cette fois-là, ne prouve rien.

Au reste, cette longue épître (car ceci n'en est qu'un épisode) était adressée à ce bon Dampierre, alors officier aux gardes, à qui j'avais promis en partant de Paris d'envoyer des vers. Nous avions fait quelques *déjeuners littéraires* chez un homme qui a bien mal tourné depuis ; et là, pour m'engager au travail, Dampierre m'avait sommé d'avance de m'occuper de celui-ci.

A cette époque, il eût été difficile de prévoir la destinée qu'il s'est faite, et la fin qu'il a trouvée. Bon, simple, honnête dans la vie privée, plein d'honneur et de délicatesse, il arriva, je ne sais comment, à la société intime de Mgr le duc d'Orléans, et embrassa la révolution. Brave comme César, dont il n'avait pas le talent, il s'est fait

tuer en commandant une des armées victorieuses qui ont conservé à la France son nom et son territoire *.

Ensuite (pour en revenir à ma campagne et à mes moutons) je me fis, comme je l'ai dit, berger le dimanche. Je dansai avec tout le village, et

* Auguste-Henri-Marie Picot de Dampierre, né à Paris en 1756, se montra passionné pour la gloire des armes dès sa plus tendre enfance, et, entré comme officier dans le régiment des gardes, il partit secrètement pour le siége de Gibraltar, fut arrêté par ordre de la cour à Barcelonne, et ramené à son régiment. Animé du désir de courir des hasards, il s'éleva dans les airs, dans un des premiers ballons que Montgolfier construisit à Paris. Il était allé à Berlin pour y étudier les évolutions dirigées par le grand Frédéric. Son admiration pour ce prince était extrême, et depuis son voyage, il s'efforçait dans toute sa conduite de singer les manières prussiennes. Un jour qu'à la revue du régiment des gardes, il parut avec une longue queue, Louis XVI le remarquant, dit au maréchal de Biron : « Avez-vous vu ce fou avec ses manières » prussiennes? » Ce mot ajouté à d'autres désagrémens lui fit quitter le régiment des gardes. Il servit encore quelque temps dans les régimens de Chartres et des chasseurs de Normandie, et se retira ensuite dans ses terres. Aux approches de la révolution, étant venu à Paris, il figura dans la société du duc d'Orléans, et on assure qu'il contribua par ses anciennes relations dans les gardes françaises à la défection de ce régiment. Ayant embrassé le parti populaire, il commença la guerre de la révolution à la tête du septième régiment de dragons dont il était colonel. Elevé au grade de général, il devint un des lieutenans de Dumouriez, prit part aux principales actions de cette première campagne, et ensuite à la bataille de Nerwinde. S'étant prononcé fortement en faveur de la république, avant et après la défection de Dumouriez, la Convention lui déféra le commandement en chef de l'armée du Nord; là, ayant échoué dans ses opérations, il se fit tuer le 8 mai 1793. Son fils, employé depuis à l'expédition de Saint-Domingue, y est mort en 1802.

distinguai bien vite une jolie blonde qui ne fut pas insensible à mes agaceries pastorales. Elle est devenue depuis danseuse sur un des premiers théâtres de Paris, et m'a toujours su gré de l'avoir fait sortir de son village; et si le sort l'eût enfin jetée sur le trône de Golconde, je suis sûr qu'elle m'eût été reconnaissante comme Aline.

Cette vie rurale a ses charmes; quatre mois se passèrent comme un songe paisible. Maintenant que toutes mes passions sont calmées, je me demande souvent, comment il s'est fait que les villes n'aient pas été abandonnées pour les campagnes, et pour la vie qu'on y pourrait mener? Il n'y a pas long-temps que je m'en étonne; car combien n'ai-je pas été d'années à ne pouvoir m'arracher de Paris; à ne pas concevoir qu'on pût vivre ailleurs, ou au moins dans les autres grandes capitales de l'Europe, où j'ai vécu depuis!

Mais si l'on voulait réfléchir, combien d'ennuis, de dégoûts, d'épreuves, de tracasseries, de contrainte, on s'épargnerait en ne consumant pas ses jours à dire des riens dans des salons, arène de prétentions, de dénigremens, d'injustices, de faux jugemens et d'absurdités, pendant que la nature et la jouissance de nous-même, au sein de la liberté, nous offrent des plaisirs sans mélange et sans gêne; comme, dis-je, on se presserait vite d'échanger tant de fracas et de

vaines agitations, contre une solitude ornée par la nature et les arts, avivée par de l'amitié, ou animée par un peu d'amour!

Mais ne peut-on donc pas trouver tout cela dans le monde?

Non.

Vous y serez trahi par celle qui vous eût aimé fidèlement. Vous avez dompté son cœur et ses sens, par amour-propre elle va vous échapper : cet homme est plus à la mode que vous; cette femme est une rivale célèbre, elle veut fixer l'un et humilier l'autre. Trop heureux si elle ne devient pas votre ennemie! elle ne vous pardonnera pas plus aisément le tort qu'elle a avec vous, que celui que vous auriez eu avec elle.

Cet ami de votre enfance aurait conservé pour vous dans la retraite, des sentimens dignes des temps d'Oreste et de Pylade; il vous abandonnera dans le tourbillon au premier revers, ou au premier choc de son orgueil avec le vôtre : il vous enlèvera votre maîtresse, et voudra peut-être vous arracher la vie pour consolider sa possession.

Ces arts, ces lettres qui vous auraient consolé, que vous auriez cultivés comme les plus grands maîtres, vont se montrer rebelles à vos efforts. Vous auriez produit des beautés mâles, votre esprit mûri par la réflexion eût peut-être enfanté

des chefs-d'œuvre; les grandes beautés de la nature, et de l'espèce d'art qui lui ressemble le plus, vous eussent été familières : elles ne se laisseront pas saisir par vous au sein de ce monde gangrené de mensonges, d'afféterie et de dégradation!

Vous-mêmes, objets célestes! femmes charmantes, à la lueur de cent flambeaux vous allez obscurcir votre beauté! en peu d'années, la fleur va s'en ternir dans des veilles si nuisibles à vos attraits, dans des intrigues qui vont en dessécher la fraîcheur, dans un jeu ruineux où votre cœur a autant à perdre que votre fortune et votre visage. Tous ces charmes stationnaires, vous les affaiblissez à plaisir, vous les faites évanouir avant le terme qu'avait fixé la nature; tandis que, si, fidèles à ses lois, vous eussiez vécu plus près d'elle et de ses bienfaits, vous eussiez trouvé dans vous-mêmes et dans le calme une inaltérable félicité : croyez-en quelqu'un qui fut amoureux du tumulte, qui n'y trouva jamais même l'ombre du bonheur, et qui n'a embrassé son image que de l'instant qu'il a vécu paisible et retiré. C'est dans cette douce retraite que vous apprendrez à vous chercher, à vous trouver, à vous connaître, à vous aimer vous-mêmes et le petit nombre d'êtres chéris qui vous entoureront : vous ressentirez, fiez-vous-en à moi, dans ce recueillement, les émotions les plus tendres, les sentimens les plus

enchanteurs ; et après avoir vécu au sein de la considération, de l'attachement et de l'estime, vous verrez votre mort honorée par des larmes, et vous emporterez des regrets de l'autre côté du tombeau.

Mais mon sermon ne corrigera personne.... je fus long-temps moi-même incorrigible : je fus idolâtre du bruit et des cercles. Aussi long-temps qu'il y aura des hommes, il y aura des passions, et dans cette société organisée comme elle l'est, il y aura des cabales et des calices d'amertume qu'on se passera de main en main, des tribulations renaissantes qui feront maudire le monde sans empêcher le grand nombre d'y vivre et de s'y jeter avec fureur.

En retournant à Paris, je m'arrêtai à Alençon, où il y avait un intendant, fort bon homme *, presque aussi haï que ses pareils, mais lui le méritait moins. Il est mort aussi sur l'échafaud, celui-là ! Plus que sexagénaire, la hache a eu beaucoup à faire : il était d'un monstrueux embonpoint. Son secret pour cela avait été, pendant quarante ans, de ne pas dîner, et de manger tous les soirs un gigot de mouton du poids de dix livres, tout entier et *incuit*. Excellent administrateur, grand travailleur, mais dans le fond très-

* M. Julien.

obligeant, quoique gâté comme tous les autres; il se donnait des airs de proconsul, et faisait le bien de mauvaise grâce. Un méchant homme, avec des formes, aurait plu davantage. Il faut convenir que ces sortes de places étaient un des abus de l'ancienne monarchie, et qu'il est fort à désirer qu'ils n'aient jamais de pendans dans un nouvel ordre de choses. — Mais quelles sont les institutions humaines exemptes d'inconvéniens? Dans quel système créé par des hommes n'y aura-t-il pas des *puissances* toujours prêtes à en remplacer d'autres?

Je me rappelle que M. de Meilhan *, intendant de Valenciennes, m'a dit à Aix-la-Chapelle un mot qui m'a frappé. « Si les intendans de pro- » vince avaient été de grands seigneurs, ils au-

* Gabriel Senac de Meilhan, fils de Senac médecin de Louis XV, successivement intendant d'Aunis, de Provence et du Hainaut, et dévoré d'ambition, montra des prétentions ridicules à devenir contrôleur-général, et dans différens ouvrages, plus d'esprit que de goût, et plus de talent que de profondeur. La révolution, à laquelle il refusa de prendre part, mit un terme à sa carrière politique et le décida à sortir de France. Il voyagea en Allemagne, en Pologne et en Russie, où Catherine II l'accueillit et l'admit dans sa société intime. Mais n'étant pas si contente de l'homme que de l'auteur, elle cessa de le rapprocher d'elle en lui conservant néanmoins un traitement de 6000 roubles. Redoutant les caprices de Paul I[er], Meilhan se rendit en Autriche, et mourut à Vienne en 1803. Celui de ses ouvrages qu'on recherche le plus est intitulé : *Portraits et Caractères des personnages distingués de la fin du dix-huitième siècle*, ouvrage curieux mais superficiel.

» raient été trop puissans. » Effectivement, le contre-poids de leur autorité était dans leur point de départ, et dans l'opinion publique qui les reportait toujours à leur début, et les rejetait, pour ainsi dire, incessamment dans leur existence intrinsèque, primitive et personnelle.

L'aveu contenu dans cette phrase que j'ai citée, était assez modeste dans un homme qui ne se piquait pas de l'être, et qui, pour avoir écrit quelques pages, souvent insignifiantes, mais communément plus spirituelles que solides, se croyait à la hauteur des plus grands écrivains, et décelait en général, en tout point, une vanité presque stupide *.

Il se croyait aussi, ce M. de Meilhan, le premier administrateur de France. Il m'a raconté très-gravement qu'à l'avènement de M. de Calonne au contrôle-général, le roi avait voulu le voir. « Je » lui prouvai dans une conversation de deux » heures, me dit-il, que j'avais des moyens in» faillibles de sauver l'État. Sa Majesté en parais» sait profondément persuadée, et j'ose dire que » j'avais convaincu sa raison; je crus que je serais » nommé contrôleur-général le lendemain; la » France échappait au naufrage politique qui va

* Ecoutez, me disait-il un jour, ma définition du *luxe* : c'est la première qui ait été faite. Je n'en veux point, répondis-je, c'est du *superflu*. (*Note de l'Auteur.*)

» la submerger; mais je fus déjoué par un cour-
» tisan : je perdis la place pour laquelle j'étais
» né, et un homme d'esprit l'emporta sur un
» homme de génie. »

Je reprends mon intendant d'Alençon, dont je parle un peu longuement, parce que sa femme qui jouait au *reversis*, composé bizarre d'un ton tranchant et commun, m'a raconté une anecdote si extraordinaire, qu'il me semble que c'est hier à souper que j'entends sa voix qui me dit à l'oreille : « Vous voyez cette grande femme, dont
» le teint est un peu couperosé, et de qui
» M. l'intendant fait semblant d'être amoureux,
» car dans le fond il n'aime que lui, vous la voyez
» bien!

» — Oui, Madame.

» — Eh bien! Monsieur, c'est la fille d'un roué.

» — C'est très-commun.

» — Point du tout, d'un homme roué..., roué
» sur l'échafaud, vous dis-je.

» — L'horreur!

» — Je vous dirai cela après souper, car je
» crois qu'elle nous écoute. Il nous reste quleques
» tours à faire; tâchez de ne pas me forcer trop
» de *quinolas*, ou vous ne saurez pas mon his-
» toire. »

Effectivement, quand le monde fut retiré, elle m'apprit « que la mère de cette dame avait été une

assez belle femme dans son temps, *pour la province;* qu'elle avait passé pour être d'une sagesse exemplaire; que son mari, qui faisait je ne sais pas quoi, était souvent absent, et que, pendant un été fort chaud, étant à la campagne, couchée au premier étage, sur un jardin, elle avait dormi les fenêtres ouvertes. Ce jardin était bordé par une pièce d'eau dont le rivage était la grande route. Un voleur, ayant franchi tous ces obstacles, arriva au pied de son mur, d'où, ayant jeté une échelle de corde, il se trouva auprès de son lit. Elle y reposait dans une toilette qui n'est faite que pour les yeux d'un mari, et encore d'un mari qu'on aime assez pour le bien traiter.

» Ce voleur l'était dans toutes les règles, mais il se trouva plus tendre qu'ils ne le sont ordinairement. Après avoir forcé doucement un secrétaire, une commode,... que sais-je, moi? et pris ce qui lui convenait, il voulut tuer la dame, qui, s'étant éveillée, était déjà plus qu'à demi-morte. Mais en la regardant mieux, la compassion, et un amour de voleur le gagnèrent. Il se déshabilla à cause de la chaleur, passa la nuit avec elle, n'en sortit qu'un peu avant l'aurore, lui rendit tout ce qu'il avait pris, et laissa de plus, une jolie petite fille dont elle accoucha neuf mois après: c'était cette dame qui soupait avec nous.

» Sa maman ne dit rien à son tendre époux,

quand il revint ; il y a des torts, même involontaires, dont une femme bien apprise ne parle jamais. Mais elle fit tout son possible pour en faire un mari tendre et galant. Lui, qui en avait perdu l'habitude, la laissa dans son embarras, et n'eut pas l'esprit de venir conjugalement à son secours. En conséquence, sachant surtout que pour d'autres faits et gestes, son voleur avait été rompu vif dans la ville de Domfront, elle ne vit d'autre parti à prendre que de se retirer dans un couvent, pour y accoucher décemment de la fille du voleur : elle écrivit préalablement une lettre bien pathétique à M. son mari, et se voua à Dieu, sous la sauve garde de bonnes grilles que ne forcent que les voleurs par qui l'on veut bien se laisser prendre quelque chose. Elle mourut quelque quinze ans après, et comme elle avait de la fortune, et que sa fille en était l'héritière, un M. de P***, qui avait une manière de charge, l'épousa. »

Voilà un terrible argument pour la fatalité qui régit tout dans ce bas monde! une horrible manière, pour la vertu, d'être déjouée! un abominable et singulier voleur! et, d'après cela, toutes filles ou femmes qui connaîtront cette histoire, auront bien envie d'en trouver autant, si, même dans la canicule, elles dorment encore les fenêtres ouvertes.

Ce récit épouvantable me fit faire ces réflexions-

là, et bien d'autres. Je me mis en route le lendemain, sans avoir fait la moindre injure à M. l'intendant, ni à Mme sa femme, à laquelle il était tout-à-fait impossible de manquer de respect, mais qui ne craignait point du tout les voleurs, et qui passait pour en avoir rencontré beaucoup dans sa vie; entre autres d'un M. de D*****, que tout le monde a vu avoir une espèce d'existence à la cour de France, et fort bien marié dans un autre pays maintenant, qui, un beau jour, lui enleva de grand matin des girandoles et des bracelets de diamans, sous prétexte qu'avec autant de beauté, on n'avait pas besoin de tant de parure. Mais je ne veux pas que ce chapitre devienne un libelle. Je me suis donné ma parole de ne compromettre personne de vivant; mais des lettres initiales ne sont pas des noms : cette précaution rassure ma délicatesse, et comme elle me raccommode avec moi-même, je suis sûr d'en être mieux avec mes lecteurs, dont la plupart, je m'y attends bien, ont infiniment de moralité.

CHAPITRE VIII.

Il est plus aisé de mourir pour une femme que d'en rencontrer une qui le mérite.

Réflexions sur les duels. — Causes diverses de la force de ce préjugé parmi les Français. — Rencontre singulière de deux officiers, qui me choisissent pour témoin d'une affaire qu'ils veulent vider ensemble. — Motifs de leur ressentiment réciproque. — Ils m'en racontent les circonstances. — Je les réconcilie.

La France est la patrie des duels : c'est un fruit du pays. J'ai parcouru la plus grande partie de l'Europe, j'ai voyagé dans le Nouveau-Monde, j'ai vécu parmi des militaires et des courtisans, et je n'ai rencontré nulle part ailleurs cette funeste *susceptibilité*, cette triste disposition à se croire insulté, et à vouloir repousser une offense, très-souvent chimérique. Je sais que cela

se décore d'un nom pompeux, que cela s'appelait avoir plus de délicatesse et d'honneur que les autres peuples, connaître mieux toutes les nuances exquises de l'art de vivre, et du respect qu'on doit aux autres, et surtout à soi-même. Mais je sais aussi que cela tenait à des principes coupables dans le fait, et répréhensibles dans le fond.

D'où vient donc cette disposition particulière aux Français, dont le caractère est trop noble pour être vindicatif, de se battre en duel, pour des sujets la plupart du temps si peu sérieux, que le flegme des autres habitans de l'Europe n'en serait pas même altéré?

C'est l'éducation, c'est elle seule.

On n'a dit nulle part ailleurs : « l'honneur est » tout, il n'y a que lui dans le monde. » La vie n'est rien s'il existe un homme qui, placé sur la même ligne que vous dans la hiérarchie sociale, vous ait humilié, ou dont le regard puisse planer sur le vôtre; la vie n'est rien si votre courage a été soupçonné un jour de bataille : votre général a-t-il eu l'air d'en douter? aujourd'hui ne soyez pas insubordonné, mais faites-vous tuer demain pour le convaincre! Vous avez eu une discussion avec votre ami intime; vous n'avez pas excédé les bornes d'une certaine chaleur qui n'a pas compromis votre délicatesse; mais des

femmes prétendent qu'il y a eu, dans votre vivacité des nuances injurieuses, et que vous êtes *déshonoré*, si vous n'égorgez pas votre ami, ou si vous n'êtes pas égorgé par lui; faites-vous tuer, car la réputation est préférable à la vie, et il vaut mieux mourir que d'être soupçonné de manquer de courage par les femmes qui s'y connaissent si bien. Vous avez éprouvé un coup douteux au jeu, il est démontré que c'est un mal-entendu, et le plus léger nuage ne peut rester sur votre intention, ni sur celle de votre adversaire, mais monsieur tel a souri sardoniquement, il a parlé tout bas avec sa sœur qui a chuchoté avec sa cousine; faites-vous tuer, car peut-être passeriez-vous pour un fripon au jeu, et rien n'éclaircit si bien un fait de cette nature, qu'un pistolet ou une épée. Gardez-vous d'ailleurs de croire que vos seconds vous réconcilieront *; ils s'en garderont bien, car ils craindraient d'être taxés eux-mêmes de faiblesse, et d'être enveloppés dans votre blâme, et, par suite de préjugés, sur six fois, au lieu d'arranger une affaire arrangeable, ils la gâteront cinq. Votre femme est-elle une coquette fieffée, faites-vous tuer par son amant, cela lui rendra l'honneur. Cette dan-

* On voit ici combien *les procédés* sur le duel ont changé depuis quarante ans.

seuse qui vous coûte déjà six prés, quatre champs, et un bois de haute futaie, vous trompe avec un joli garçon qui ne lui donne rien, faites-vous tuer par ce rival préféré, car la bravoure efface tous les torts, tous les vices, et, qui plus est, tous les ridicules. Votre colonel dans un enthousiasme militaire vous a parlé sur le terrain avec un peu trop de feu, ne dites rien au *régiment*, mais *retrouvez-le* à Paris : tuez-le. Il est possible que, pour rendre hommage à la subordination militaire, il ne veuille pas se mesurer avec vous : vous serez mis, s'il se plaint, en prison pour vingt ans et un jour; mais c'est égal, il sera déshonoré, et vous serez, vous, couvert de gloire dans votre donjon où vous mourrez d'un ennui fort estimable. Vous avez séduit la femme d'un fort honnête homme, qui, dans l'humeur de sa situation, vous a témoigné un peu moins d'égards qu'il n'aurait dû : il vous a répondu avec aigreur, tuez-le; car lui ayant ravi le bonheur et la paix, ce n'est guère la peine de marchander sa vie, etc., etc.

Ces tableaux sont-ils chargés?...... bien peu : ils sont plus vrais que vraisemblables; et je n'ai point parlé de cette classe odieuse qu'on ne retrouve nulle part, de ces gens dont le plaisir était d'avoir une affaire, de ces *spadassins*, dont le regard du haut en bas, était une offense qui

déshonorait presque quand on s'en vengeait, comme lorsqu'on ne s'en vengeait pas. Je ne dis pas que cette classe, très-mauvaise compagnie, et facile à réprimer, fût nombreuse; enfin elle existait; c'était une preuve de plus de *la manie des duels* dans la nation, et de ce préjugé qui avait presqu'établi tacitement que rien n'était noble et grand comme ce genre de bravoure; que son éclat couvrait presque tout, et qu'enfin un malhonnête homme qui se battait bien, n'en était presque pas un.

Les autres peuples ont-ils tort d'avoir méprisé cette belle découverte, ou sont-ils coupables parce que leur sang circule avec plus de paresse? Non, mais il faut éviter tout excès *. Sur cette matière, il ne faut être ni trop éveillé, ni trop endormi : « *in medio stat virtus.* »

Revenant à Paris, comme je l'ai dit dans le chapitre précédent, je changeais de chevaux à la poste de Chartres, et j'étais descendu de voiture,

* J'ai connu un homme qui occupe un emploi distingué dans une cour du Nord, à qui je dois la justice de dire qu'il est devenu tout-à-fait sot depuis qu'il a tué un homme en duel, quasi sans le faire exprès. Comme il est distrait et naturellement fort impoli, on aime à se ressouvenir qu'il est absorbé par une idée dominante qui a dérangé le peu de cervelle qu'il avait. Ce pauvre diable écoute à peine, depuis près de vingt ans; il ne sait trop ni ce qu'il fait ni ce qu'il dit. Cela lui fait honneur. Il y a tel Français qui a tué plusieurs hommes, et qui dort douze heures sur vingt-quatre... Je vais parler sérieusement; cela prouve contre nous. (*Note de l'Auteur.*)

lorsque deux officiers des troupes du Roi, que je n'avais jamais eu l'honneur de voir, me firent celui de me choisir pour témoin d'une affaire qu'ils voulaient vider à l'instant. Décidés vraisemblablement par mon uniforme, ils s'approchèrent de moi, et m'engagèrent avec beaucoup de politesse et d'instance à les accompagner, à quelque distance de la ville, pour les y voir s'escrimer à l'épée. Leur proposition me paraissant tout-à-fait déplacée, je pris la liberté de leur remontrer que j'avais le malheur de leur être tout-à-fait étranger; que le service qu'ils attendaient de moi était ce que j'accorderais à la plus parfaite amitié; que je ne connaissais pas de plus ennuyeux métier que celui de second, si ce n'était peut-être celui de se battre, et que je n'étais pas même bien sûr de ne pas préférer le dernier parti.

Ils insistèrent, alléguant que c'était un service qui ne se refusait pas entre militaires : ils ajoutèrent que ne voulant pas commettre l'honneur d'une femme, tout indigne qu'elle était de cette attention, ils me donnaient la préférence sur les notables de leur ville, etc., etc.

J'avais beaucoup de peine à m'empêcher de rire du ton dramatique dont tout cela était débité; cependant comme il y en avait un de la plus jolie figure et du plus noble maintien, et que

d'ailleurs leur histoire pouvait être amusante, je leur offris de rester trois heures dans leur ville, pourvu qu'ils voulussent accepter un dîner que mon domestique allait ordonner à la hâte. Je m'engageais à écouter leur aventure, à essayer de les réconcilier, leur offrant ma parole d'être à leurs ordres, si tout arrangement me semblait impossible. Ils se rendirent à mon invitation, ajoutant, tous les deux à la fois, qu'ils étaient bien certains d'avoir le plaisir de se couper la gorge en ma présence, leur affaire étant claire comme le jour, et positivement *inarrangeable*. L'hôte, à qui j'eus le temps de dire un mot, m'apprit que c'étaient deux gentilshommes de la ville ou des environs, fort estimés, et amis intimes.

Une étrange amitié! pensai-je.

« Messieurs, leur dis-je, mes avis ne peuvent » pas vous inspirer une grande confiance puisque » je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous. Mon » âge d'ailleurs n'est pas celui de l'extrême pru- » dence, mais je suis plus vieux que mon âge, » et je crois déjà connaître assez les femmes pour » vous donner un bon avis, et vous suggérer une » réflexion si simple, que je suis surpris que vous » ne l'ayez pas faite. Ou celle pour qui vous vou- » lez en venir aux mains est infiniment estimable, » ou digne de mépris. Dans le premier cas, l'es- » clandre que vous faites, malgré toutes vos pré-

» cautions, la déshonore; dans l'autre supposi-
» tion, elle ne vaut pas le sang que vous verserez
» pour elle.

» — C'est parler avec un grand fond de raison »,
reprit le plus âgé des deux (il paraissait avoir
vingt-cinq ans, et son adversaire deux ou trois
de moins), grand, bien fait, d'une figure fort
martiale, mais devant avoir toujours tort avec
son rival qui, comme je l'ai dit, avait un visage
enchanteur; « rien de plus sensé que ces propo-
» sitions générales, qui sont pour ainsi dire la sa-
» gesse universelle; mais il est des cas qui sortent
» tout-à-fait de la règle ordinaire, et qui ne laissent
» plus de choix à des gens de cœur, ni de déli-
» bération à la prudence. Voulez-vous parler,
» dit-il au plus jeune? je vous cède la parole.

» — Non, reprit l'autre, vous l'avez, et tant
» que vous vous en tiendrez, comme j'en suis sûr,
» à l'exactitude des faits, vous pouvez la garder.

» — Fort bien : je vais donc exposer le sujet
» qui nous divise, et qui nous met les armes à
» la main, malgré une amitié de toute la vie. »
Alors s'adressant à moi, et montrant son adver-
saire : « Monsieur était du dernier bien avec la
» fille d'un gentilhomme de cette ville, ma pa-
» rente. Cette intrigue durait depuis long-temps;
» et, comme cela doit être, qui que ce soit ne
» s'en doutait, moi moins que personne, après

» un an d'absence. Il lui avait promis de l'épou-
» ser; mais des intérêts de famille dont je recon-
» nais moi-même toute l'importance, le détour-
» nèrent de tenir sa parole. Sa maîtresse....

» — Dites la vôtre, interrompit le jeune homme.

» — Si vous voules parler, reprit l'autre, je
» vous écouterai en silence, mais faites de même,
» ou finissons. Nous aurons le temps de com-
» battre pour des choses, sans disputer pour des
» mots; c'est d'ailleurs un égard que nous devons
» à Monsieur qui veut bien nous écouter, sans
» que nous ayons l'ombre de droit de l'ennuyer
» de notre querelle.... Je disais que sa maîtresse,
» dans ce temps-là (c'est ça, exprima le jeune
» homme avec un signe de tête), se plaignit, se
» désola, et lui reprocha avec amertume de l'a-
» voir séduite et de manquer à sa parole.

» Les choses en étaient là quand j'arrivai; je
» ne tardai pas à m'apercevoir que mon ami, car
» il l'était alors, avait un chagrin au fond du
» cœur qu'il s'obstinait à me taire : son secret
» m'affligeait, mais je le respectais. Sur ces entre-
» faites, je découvris que les charmes de Mlle De***,
» que je nommerai Julie, faisaient sur moi une
» vive impression : son caractère, son esprit,
» complétèrent la séduction, surtout en réflé-
» chissant que sa fortune, mêlée au peu que j'en
» ai, arrangerait fort mes affaires. Le service

» commençait à m'ennuyer; je me disais qu'il ne
» me mènerait qu'à la croix de Saint-Louis, qu'il
» était honteux, comme on l'a dit, d'*avoir* et *de*
» *ne pas avoir*, et que je n'avais rien de mieux à
» faire que d'entrer dans le mariage et de sortir
» du service. Je communiquai ce plan à Monsieur,
» et loin de m'en détourner, comme c'était le
» devoir d'un ami fidèle, il encouragea mes idées.
» Je sens que c'est commode d'endosser sa honte
» à ses amis, et de les établir réparateurs de nos
» torts; mais j'ai l'honneur de vous le deman-
» der, est-ce un procédé décent, et devais-je m'y
» attendre de la part de l'homme que j'avais le
» plus aimé? »

Ici le narrateur s'interrompit en me fixant : je ne répondis ni des yeux, ni de la voix; il continua :

« Me voilà donc l'*adorateur* de Julie! me voilà
» décidé à l'épouser.... Le calme renaît dans son
» âme, et le visage de son ancien séducteur re-
» prend sa sérénité. Mon amitié trompée s'en
» augmentait : j'étais assez simple pour penser
» que ses chagrins personnels s'étaient évanouis
» devant mon bonheur.

» Cependant un parent éloigné, dont j'attends
» quelque chose, s'opposait à mon mariage pour
» des raisons qu'il ne m'a pas communiquées, et
» je n'en suis pas surpris, c'est l'original le plus

» taciturne de toute la province; j'espérais fléchir
» son opposition; et *ma belle* qui avait intérêt à
» m'enlacer dans ses filets irrévocablement, se
» défendait autant qu'il le fallait pour irriter mes
» désirs. M'accordant enfin les mêmes bontés
» qu'elle avait eues pour Monsieur, soit qu'elle
» m'aimât moins, ce qui est très-naturel, soit que
» l'expérience l'eût rendue plus rusée, elle me fit
» signer une promesse formelle qu'à tout évé-
» nement je l'épouserais dans l'année. Ce terme
» expira avant-hier, et j'aurais tenu scrupuleu-
» sement ma promesse, si je n'avais pas été
» éclairé à temps sur le bord de l'abîme où j'allais
» tomber. J'aurai l'honneur de vous expliquer
» comment.

» La perfide Julie était liée avec une femme
» de cette ville à qui l'on soupçonnait un goût
» fort accrédité jadis dans Lesbos, et qui, à la
» honte de notre âge, a fait des progrès alarmans,
» même en province. Elles étaient fort unies; on
» en avait plaisanté, et on n'en parlait plus. Il
» m'en était bien revenu quelque chose, mais
» j'avoue que c'est un genre de rivalité qui ne
» me donne aucune humeur : au contraire, ça
» m'amuse, et j'ai l'immoralité d'en rire.

» Ces deux dames furent ensemble à un bal il
» y a quelques jours, et s'y prirent d'une querelle
» très-vive dont les motifs ne sont pas encore

» très-connus. On sait seulement qu'il y eut des
» propos très-emportés, et des menaces récipro-
» ques *de se perdre*.

» Le lendemain matin je reçus un billet de la
» nouvelle ennemie de ma *future*, qui m'enga-
» geait à passer chez elle. Je crus qu'il était ques-
» tion d'un raccommodement, et j'y courus; mais
» vous allez voir qu'il s'agissait de toute autre
» chose. Elle me remit plusieurs lettres, toutes
» de Monsieur : elles lui avaient été confiées par
» Julie qui craignait, en les gardant, d'en être
» compromise. Je fus indigné de la bassesse où
» cette femme était entraînée par la vengeance,
» mais n'en fis pas moins mon profit en les lisant.
» J'eus le loisir de me convaincre qu'il n'y a dans
» ce monde que des amitiés de convenance su-
» bordonnées à ce qui convient le mieux à nos
» goûts et à nos intérêts; j'appris que Monsieur
» avait obtenu, avant moi, tout ce qu'on ne m'ac-
» cordait que de circonstance, et pour me forcer
» à épouser. Je lui dois la justice que toutes ses
» lettres, quand il est question de moi, respirent
» l'honnêteté la plus parfaite, je puis même dire
» l'intérêt, mais toutes concluent à me marier;
» il y en a même une où, après m'avoir plaint
» faiblement, il égaie sa matière par deux lignes
» de je ne sais qui; car je vous avoue franche-
» ment que j'ai eu dans ma vie toute autre chose

» à faire que de beaucoup lire, mais elles m'ont
» frappé, et je les ai retenues :

» Quand on le sait c'est peu de chose,
» Quand on l'ignore ce n'est rien *. »

L'orateur se tut, et je crus qu'il avait fini.
« Ce sont deux vers de La Fontaine, lui dis-je;
» ils contiennent toute la justification de votre
» ami, qui n'a point eu le tort de vous exciter au
» mariage pour sortir d'embarras, mais s'est borné
» à ne pas vous en dissuader. Je vous trouve fort
» ému, et lui très-calme, ce qui, souffrez que je
» le dise, prouve déjà en sa faveur. Mais permet-
» tez-moi de vous demander quelle est, au point
» où vous en êtes, la cause matérielle de votre
» querelle, car jusqu'ici vous êtes tous les deux
» en règle en ne vous mariant ni l'un ni l'autre.
» — J'aurai l'honneur de vous le dire, reprit-il.
» Mon adversaire prétend que je ne dois cette
» découverte qu'au malheur et à la maladresse
» qu'il a eus d'écrire, surtout à la perfidie de celle
» qui plonge Julie dans une infortune dont il se
» regarde comme l'auteur : il veut me forcer à

* Toutes ces conjectures d'être le premier, dit M. de Buffon, sont si trompeuses, que les hommes devraient bien se tranquilliser sur tout cela, au lieu de se livrer, comme ils le font souvent, à des soupçons injustes ou à de fausses joies, selon qu'ils s'imaginent avoir rencontré. (*Note de l'Auteur.*)

» remplir mes engagemens, d'autant mieux, dit-il,
» qu'il y voit mille raisons de convenance, etc. etc.
» Il ajoute : que *j'épouserai*, ou que le monde est
» trop petit pour nous contenir tous les deux,
» et qu'il faut qu'un de nous en sorte. Moi, de
» mon côté, j'insiste non seulement pour ne pas
» me marier (ce qui même ne mérite plus d'être
» discuté sérieusement), mais encore pour que
» Monsieur contracte ce lien sacré; il peut seul
» rendre l'honneur à *ma parente*, et réparer les
» maux dont il est l'artisan unique, puisqu'il a
» été son corrupteur. C'est d'ailleurs le seul moyen
» pour moi de me tirer convenablement d'affaire
» aux yeux du public, qui verra un sacrifice fait
» à l'amitié dans une violation de ma parole qui,
» autrement, lui paraîtrait un caprice bien con-
» ditionné, puisqu'il est impossible que je me
» décide à l'instruire moi-même des turpitudes
» de *ma cousine*. »

Je ne le voulais pas, mais je partis d'un éclat de rire immodéré qu'imita l'autre officier, ce qui pensa donner beaucoup d'humeur à l'historien.

« Veuillez, dis-je au plus jeune, me répondre.
» Exigez-vous aussi, véritablement, que votre
» ami (car vous devez continuer à l'être) se marie?

» — Très-certainement, repartit-il.

» — Ah! m'écriai-je, c'est une rage, une ma-
» ladie; c'est de la démence, permettez-moi le

» mot : souffrez la vérité tout entière ; vous ne
» devez songer qu'à redevenir sages.... Vous ne
» devez vous en vouloir que de vous être ôté réci-
» proquement la raison, car c'est vraiment l'avoir
» perdue que de penser à vous contraindre res-
» pectivement à faire un mariage qui vous de-
» vient impossible à l'un et à l'autre, d'après le
» genre et le degré d'instruction que vous avez
» acquis tous les deux. Trouvez-en un troisième,
» c'est le seul parti qui vous reste à prendre, qui,
» dans l'ignorance de son cœur, consente à une
» alliance qu'aucun de vous ne peut plus con-
» tracter avec honneur ; et si celle qui vous di-
» vise en vaut la peine, si elle est assez jolie,
» restez paisiblement pour elle ce que vous avez
» été : je crois qu'elle me remercierait de ce
» conseil, si je pouvais m'en faire entendre ; et,
» croyez-moi, cette femme et celles qui lui res-
» semblent ne méritent pas plus de cérémonie. »

Mon opinion les convertit. Avant la fin du dîner ils renchérirent sur mon idée et se jurèrent une amitié éternelle : je les fis embrasser avant de me mettre en voiture, où ils me conduisirent en me comblant de remercîmens et d'éloges ; ils m'assurèrent que Salomon n'en savait pas plus que moi, et que je jugeais avec sa sagesse.

CHAPITRE IX.

Il n'y a pas tant de vanité à tirer de l'amour d'une maîtresse. La nature a si bien établi le commerce de l'amour qu'elle n'a pas laissé beaucoup de choses à faire au mérite. Il n'y a point un cœur à qui elle n'ait destiné quelqu'autre cœur; elle n'a pas pris soin d'assortir toujours ensemble toutes les personnes dignes d'estime, cela est fort mêlé, et l'expérience ne fait que trop voir que le choix d'une femme aimable ne prouve rien en faveur de celui sur qui il tombe. Il me semble que ces raisons-là devraient faire des amans modestes et discrets.

LA BRUYÈRE.

Le néant et la vanité de l'amour. — Observations sur le penchant et le caractère des femmes. — Mon arrivée à Paris, après une assez longue absence. — Je cours à l'hôtel De..... pour avoir des nouvelles de Sophie. — Mme De...... m'apprend sans ménagement que Sophie est mariée. — Mon désespoir et ma colère. — Mort de Mme De.... — Punition des séducteurs. — Un fait qui m'honore. — Proposition séduisante. — Je trompe celui qui voulait faire de moi son complice. — L'évêque de Laon — Je me sers de lui pour une fin honnête, mais je réfrène son zèle indiscret.

Dans l'Ecriture, l'homme abusé s'écrie : « *j'ai dit au rire et à la joie, pourquoi m'avez-vous*

abusé? » Voilà ce que peuvent dire de l'amour les hommes mêmes qu'il a le mieux traités. Que de fausseté dans ses illusions! que de vide dans ses promesses! que de mécompte même dans ses réalités! que de néant dans ce qu'on croit être les meilleures fortunes!

Je me souviens d'un âge ouvert à tous les mensonges et à tous les prestiges, où j'eus l'enfantillage de croire qu'on était un homme de mérite parce qu'on plaisait aux femmes; que les séduire supposait de la figure, de la grâce, de l'adresse, de l'esprit, et mille autres belles qualités; et qu'enfin il était très-juste d'être impertinent et fat parce qu'on avait une liste assez longue de celles qu'on avait trompées et qui vous l'avaient bien rendu.

Un peu plus tard, je me contentai de penser que s'il ne fallait pas la réunion de toutes ces choses, il fallait au moins quelques unes d'elles... Je reconnus que je m'étais encore fait illusion, et finis par me convaincre géométriquement que l'homme le plus insignifiant, sous tous les aspects, peut tourner la tête de la femme la plus séduisante... Mais, voilà le blasphême!!! C'est que je ne suis pas loin d'avoir l'opinion que la médiocrité en tout genre ne soit un titre auprès d'elle!!! Cette assertion peut paraître dure et mal sonnante : je ne serais pas embarrassé de l'étayer

par des raisonnemens, à mon avis, très-péremptoires : mon respect pour un sexe à qui nous devons le seul bien réel, qu'il y ait dans la vie (la partie positive de l'amour), m'interdit une dissertation si peu polie : on verra d'ailleurs par ces *Mémoires* que lui ayant consacré les trois quarts de ma vie, et quelques succès dans *cette carrière* en ayant été la récompense, il entre peut-être à mon insu un peu d'égoïsme et d'amour-propre à laisser au moins des doutes sur cette question.

Il est asses remarquable que le caractère les attache plus que l'esprit et la beauté :

> Pour une qu'amour prend par l'âme,
> Il en prend mille par les yeux

a dit un poète : on pourrait ajouter qu'il y a pour ainsi dire un procédé connu pour les vaincre, et une tactique de caractère, si je puis parler ainsi, pour les conserver. Elles résistent souvent aux plus nobles procédés, et sont presque toujours subjuguées (chose horrible à dire!) par le *charme* des plus mauvais traitemens. Leur beauté est *une courte tyrannie* dont elles mésusent impitoyablement avec ceux qui s'en laissent opprimer. Elles recherchent presque toujours ceux qui les dédaignent, et ne sont guère soumises qu'avec ceux qui ne les flattent pas. On connaît ce mot

d'une des plus grandes dames de l'Europe, qui, frappée par son amant, dit le lendemain à sa confidente : « Je suis sûre maintenant d'être aimée! » Les hommes qui valent le moins, les séduisent, en général, le mieux; et ce qui prouve, plus que tous les argumens, la fausseté de leur jugement, l'irritabilité de leur imagination, la vanité de leur cœur et de leur esprit, c'est que les plus mauvais choix sont ceux que leur constance ou leurs souvenirs honorent le plus long-temps, et que telle femme ne s'est jamais consolée d'avoir été abandonnée par un amant qu'un caprice eût fait renvoyer quinze jours plus tard.

Qu'on ne m'objecte pas que c'est l'amour-propre en souffrance : certes, il joue un rôle principal dans un si misérable calcul, mais il n'est pas tout. Elles s'exagèrent le prix de la perte qu'elles ont faite, à peu près comme une tête faible tourne à une élévation de la terre.

Mais aussi, le plus souvent, quel triomphe pour elles de quitter bien cruellement l'homme qui leur a tout sacrifié, qui avait placé en elles toutes les espérances de son bonheur, et à qui il ne reste que le désespoir d'une passion trompée! avec quel charme elles jouissent de sa douleur, avec quelle insensibilité, j'ai presque dit quel ennui, elles voient couler ses larmes, et foulent aux pieds sa faiblesse!

Ce tableau n'est pas un tableau *de famille*, quoiqu'on ait dit qu'elles étaient *toutes de la même* : certes, il est des exceptions; il est parmi les femmes des modèles de grandeur d'âme, de sensibilité exquise, de générosité, de bonté et de douceur inépuisables, de courage et de vertus. J'en ai connu deux qui valaient mieux que ce monde qui n'était pas digne d'elles, une sur tout!!!.... Hélas! elle n'a fait que se montrer à mon idolâtrie : j'étais condamné par les décrets éternels à la pleurer toujours, et à ne la remplacer jamais. Je ne méritais pas un bonheur si pur.

O toi qui ne vis plus que dans mon cœur, toi qui seras, je le crois au moins, la dernière pensée de ce cœur flétri par la douleur de ta mort si lamentable, si tragique, si tu vois mes larmes, si mon désespoir te fût connu, ombre adorée! dans un meilleur monde, tu auras donné des regrets à ta témérité, et quelques soupirs à ma profonde infortune!

Ainsi donc, je ne suis pas indistinctement votre détracteur, créatures charmantes, grands et adorables enfans par lesquels il ne faut pas se laisser gouverner, pour peu qu'on conserve une ombre de raison (si toutefois il y a quelque chose de raisonnable dans cette vie). Mais je prétends que vous êtes la classe infime de la nature quand

vous n'en êtes pas l'ornement, et que celles de vous qui manquent d'une *certaine* vertu n'en possèdent *ordinairement* pas d'autres. Appelez de cette sentence tant qu'il vous plaira, taxez-moi d'une sincérité grossière si cela fait du bien à vos nerfs; mais ayez quelque respect pour mon expérience, car j'ai bien mal employé mon temps, bien infructueusement dépensé ma vie, à ce que m'ont dit les sages..... J'en ai passé la plus grande partie à vos pieds. Dans mon printemps, et même après qu'il était écoulé, je fus une de vos plus fidèles dupes : avec un air léger j'y ai même contracté un fond de mélancolie, héritage des âmes délicates et tendres. Des infortunes de plus d'un genre ont encore assombri mon âme, mais elle a surtout son origine, cette mélancolie, dans les inquiétudes de votre possession, dans des espérances trompées, dans mes liaisons avec vous, dans les exagérations d'une imagination enchantée et déçue, dans les chimères de tous les mensonges de l'amour, et dans les chagrins inséparables de la condition d'un homme qui court après vous, et qui a spécialement vécu à l'ombre de vos autels. Ah! qu'avec vous on est long-temps un faible écolier avant que d'être aussi savant que ses maîtres! et quand on commence à vous valoir, il est évanoui ce bel âge où l'on serait de force à vous rendre vos

leçons! et ceux qui vous connaissent le mieux, ceux qui médisent de vous avec le plus de discernement vous regrettent autant que les moins exercés et les plus novices,

Car Vénus vous donna sa divine ceinture *,
Ce chef-d'œuvre sorti des mains de la nature,
Ce tissu, le symbole et la cause à la fois
Du pouvoir de l'amour, du charme de ses lois.
Elle enflamme les yeux de cette ardeur qui touche,
D'un souris enchanteur elle anime la bouche,
Passionne la voix, en adoucit les sons,
Prête des tons heureux plus forts que les raisons,
Inspire, pour toucher, ces tendres stratagèmes,
Ces refus attirans, l'écueil des sages mêmes;
Et la nature enfin y voulut renfermer
Tout ce qui persuade et ce qui fait aimer.

Je n'avais point reçu de lettre de Sophie depuis celle que j'ai citée, et l'on peut se douter de mon impatience à me rendre à l'hôtel De...... A mon arrivée, Mme De....., avec qui je n'entretenais qu'une correspondance rare, avait évité de m'en parler, mais je ne doutais point qu'elles

* Si toutes les beautés d'Homère étaient de cette force-là, il mériterait toute sa réputation classique, et si La Motte avait toujours fait de pareils vers, il serait au rang des premiers poètes français. (*Note de l'Auteur.*)

ne fussent ensemble à Paris. Je m'habillai à la hâte en descendant de voiture, et courus à cette maison fortunée où je devais revoir tout ce qui m'avait appris à me servir de mon cœur. Je fus reçu par Mme De.... avec toute la simplicité d'une ancienne amitié : je me pressai d'épuiser toutes les questions qui la concernaient pour arriver à celle qui me touchait le plus ; pour demander Mlle de Lorville. « Elle est mariée, me répondit-» elle aussi froidement que si sa bouche avait » dit : Elle va venir.

» — Mariée! m'écriai-je, avec un accent terrible.

» — Oui.

» — Et sans m'en prévenir.

» — Elle l'avait fait; j'ai pensé qu'il était mieux » pour nous que vous ne reçussiez pas sa lettre.

» — Pour nous tous! et qui vous a conseillé, » Madame, de vous mettre dans la communauté » de nos intérêts, de nos chagrins, ou de notre » bonheur? Où avez-vous pris l'audace de dis-» poser de ma vie? est-ce parce que vous en avez » corrompu le début? Allez, je vous exècre, je » vous mésestime; et surtout, croyez-le bien..... » vous m'avez vu... je suis mort pour vous. » Elle voulait répondre, j'étais déjà dans la cour.

Hélas! effectivement mes yeux ne l'ont jamais revue : elle était déjà frappée de la maladie mortelle dont son visage était empreint, et dont elle

mourut, comme on le verra bientôt, avant mon départ pour la Suisse.

Mes lecteurs apprendront aussi comment s'était consommé cet événement si désastreux pour ma tendresse, où vivait cette Sophie que j'oublierai, mais que j'aimais alors avec excès, et que je retrouverai le modèle des épouses et des mères.

Comment avait-elle consenti à ce funeste mariage? Comment, après tant d'amour et de sermens, m'avait-elle abandonné?.... La réponse est facile. C'est le sort des séductions d'inspirer des passions véhémentes, mais aussi c'est leur châtiment d'en faire naître rarement qui résistent à la réflexion et aux regrets. Celle qui affronta la morale, qui brava les préjugés, qui défia le monde avec l'homme qu'elle idolâtrait, se *désillusionne* bientôt : dans la solitude de son âme, elle retombe sur elle-même, elle voit celui qui la perdit environné de peu d'estime, la contagion la gagne, la moitié de l'amour s'évanouit par degrés, l'amertume des reproches vient corrompre ce qu'il en reste,.... l'infortunée ne voit plus qu'un abîme dans sa défaite, et qu'un ennemi dans l'artisan de sa ruine. Ces sortes de passions ont quelquefois une autre destinée, mais je prie les jeunes gens de s'en rapporter à moi : quelques exceptions ne détruisent pas une règle générale; c'est

là l'état habituel de cette espèce d'attachemens. Et puis, cette Sophie, dont l'inconstance étonne votre candeur, n'avait-elle pas été obsédée par des conseils, et par une autorité à laquelle elle avait l'habitude de déférer? Il y a si peu de personnes de l'un ou de l'autre sexe qui, dans les liaisons d'amour ou dans les rapports de l'amitié, aient l'énergie de penser par elles-mêmes, et de résister aux impressions! il semble qu'on ait besoin de l'opinion et de l'influence des autres pour aimer quelqu'un. Les caractères généreux qui se roidissent contre les obstacles, et surtout contre les suggestions, qui jugent seuls de leurs goûts et de leurs affections, sont si rares! Il n'y a presque pas de femme entraînée d'abord par un penchant assez impérieux pour ne pas le sacrifier aux conseils d'une amie,.... aux remontrances, quelquefois intéressées, d'une rivale adroite. Il n'y a presque pas d'homme qui reste fidèle à un ami calomnié quand l'opinion publique le poursuit!!.... Il est, en général, si difficile d'accréditer le bien qu'on veut faire croire de quelqu'un! Il suffit souvent d'un effort, d'un seul mot, pour convaincre de tout le mal qu'on veut que les autres en pensent?... Celui qui vous a donné de fausses préventions est quelquefois réconcilié avec son ennemi que vous ne connaissez pas, que vous êtes encore influencé par une haine de commande.

Cela me rappelle une anecdote assez piquante, que j'ai ouï raconter à une femme de beaucoup d'esprit, attachée jadis à une grande princesse.

Un de ses amis particuliers l'avait priée de haïr quelqu'un dont il lui avait fait un portrait horrible : elle se met à détester très-cordialement un homme qu'elle ne connaît point, qui n'a jamais eu de tort avec elle, en parle avec dénigrement aussi souvent qu'elle peut. A quelques mois de là il est présenté à la princesse dont j'ai parlé : la dame d'honneur le regarde à peine, lui tourne le dos, lui répond sèchement, fait sa charge tout juste, et, par-dessus le marché, donne quelques impressions défavorables sur son compte à la princesse; tout cela sur la parole de son ami intime, qui au moment même entre dans l'appartement, se retire dans une embrasure de fenêtre, serre tendrement celui qu'il ne se ressouvenait plus d'avoir détesté quelques mois auparavant, et semble épancher toute son âme dans son oreille. Mme de B** tombe des nues.

« Mais, s'écrie-t-elle, vous m'en avez dit des » horreurs; je l'ai traité du haut en bas, et lui ai » rendu toute espèce de mauvais services : je vous » ai crus brouillés.

» — C'est vrai, nous l'avons été, mais c'est » bien à présent le plus honnête homme du » monde : nous sommes amis pour la vie. »

Voilà de vos arrêts, messieurs les gens du monde.

Je reprends ce qui me concerne.

Me voilà sans maîtresse, désespéré. Tout le mal que j'ai dit de moi jusqu'ici on l'a cru facilement,.... avec complaisance peut-être: je demande la même indulgence pour le fait suivant, qui n'est peut-être pas si divertissant pour la malignité, car je trouve qu'il peut me faire honneur.

Un homme qui vit encore, et qui a traité la révolution comme la cour, c'est-à-dire qu'il s'est prosterné devant elle à toutes les époques, m'offrit de me consoler en m'associant à ses succès, dans une maison où il était arrivé par des moyens très-condamnables. Il avait séduit une jeune personne qui devait être un très-grand parti : elle avait une sœur plus charmante qu'elle peut-être, à qui elle voulait donner un amant, aussi pour qu'elle n'eût rien à lui reprocher. Mon introducteur ne me demandait que le serment le plus solennel de ne jamais révéler mon bonheur, et l'ayant reçu, il me conduisit par une belle nuit au rendez-vous où les deux beautés nous attendaient. La plus âgée n'avait pas dix-sept ans : je fus effrayé de leur jeunesse, de leur beauté, des espérances déçues d'une famille considérable, de son déshonneur, de l'énormité de cette séduction, et des moyens qui l'avaient préparée. Mais

lorsque resté seul avec cette tendre victime, je vis son embarras, ses larmes, l'éloignement qu'elle avait pour se livrer aux conseils de sa sœur, je me promis non-seulement de la respecter, mais de la préserver du danger dont elle était menacée.... Peut-être dus-je une partie de ma vertu aux dispositions de mon âme, livrée à cette époque à une profonde mélancolie.

« N'ayez, lui dis-je, aucune explication avec » votre sœur, dites-lui que nous nous convenons » à merveille, et que nous nous reverrons avec » plaisir : je reviendrai bientôt. »

Deux heures s'écoulèrent dans une conversation aussi décente que cette entrevue avait dû l'être peu : tout ce qu'elle me dit, tout ce que je pénétrai me rendit plus content de moi-même, et m'encouragea dans la conduite que j'avais choisie; conduite que j'oserai appeler généreuse, car cet ange avait tout ce qu'il fallait pour me faire manquer à mes meilleures résolutions. J'avais alors beaucoup de mérite à y pérsévérer, d'autant plus qu'après la première heure, ses larmes essuyées, elle aurait été facilement ma complice.

Où il y a un commencement de penchant, l'indifférence gagne les femmes formées; mais c'est la sensibilité, et surtout la douceur, sans empressement, qui conquiert les innocentes.

Mon collègue, après avoir mieux ou plus mal employé son temps, m'invita à nous retirer, m'assurant que *je lui devais infiniment de reconnaissance, et qu'il se brouillerait avec ses meilleurs amis, s'ils connaissaient la préférence qu'il m'avait donnée.* Je le remerciai fort, et nous nous séparâmes à la rue *du Cherche-Midi*, où nos voitures nous attendaient. S'il lit ces pages, il verra que je me rappelle fidèlement des moindres détails, mais il apprendra aussi ceux qui suivent et qu'il ne sait pas.

J'avais logé au faubourg Saint-Germain chez un baigneur, avec l'évêque de Limoges * : c'était un très-honnête homme, fort simple, avec un sens droit, et vivant assez retiré. Durant les voyages rares qu'il faisait à Paris, où il n'était pas extrêmement répandu, il m'avait prêté de l'argent, et soutenait qu'il voulait me convertir. Je ne sais pas à quel point ses saintes intentions ont été réalisées sur le dernier article, mais ce dont je suis sûr, c'est que je ne lui ai jamais rendu deux cents louis, et que je n'ai jamais su à qui les rendre. J'en ai fort peu de scrupule, c'était de l'argent de l'Eglise, et je le distribuerai quelque jour à ses enfans par excellence, aux pauvres, quand je serai riche. J'arrivai chez lui le lende-

* Duplessis d'Argentré.

main matin, comme il marmottait dans je ne sais quel livre, en prenant du chocolat. C'était un personnage tour à tour grave et enjoué, qui n'avait ni pédanterie ni mondanité. Après avoir pris les précautions préliminaires pour ne compromettre dans aucun cas celui qui, dans le fait, n'avait cherché qu'à me faire plaisir, je lui racontai tout de point en point. Je n'ai jamais vu une pareille épouvante et plus d'horreur. Je ne l'ai vu manquer de raison que cette fois-là : le bonhomme parlait d'aller de suite chez le ministre de Paris. « Mais, Monseigneur, vous perdez » la tête, vous voulez donc me compromettre » terriblement, pour prix de ma confiance, à la- » quelle il vous plaît d'accorder tant d'éloges.

» — Point du tout, vous serez généralement » approuvé.

» — Et M. de.... dont je trahis le secret! et sa » famille que vous plongez dans le deuil! et les » conséquences incalculables!.... et mes sermens » violés! le bruit horrible que cela va faire! et » Mlle de... irrémissiblement perdue! car pensez- » vous que tout n'est pas dévoilé par le temps; » que la méchanceté ne s'empare pas de ce qu'on » fait de plus secret?.... »

Il commença à me comprendre et à se radoucir. Mais après quelques observations de ma part, quelques amendemens de la sienne, il fut con-

venu qu'il se rendrait chez le père des deux jeunes personnes, et que, sans entrer dans aucun détail, il se servirait de l'autorité de son caractère et de sa réputation pour exiger de lui, sans explication ultérieure, de partir pour une de ses terres, d'y tenir avec ses filles la même conduite qu'il avait toujours eue, et de chasser enfin prochainement, sous un prétexte bien plausible, la personne qui était auprès d'elles, et qu'il lui désigna. Une d'elles est morte, l'autre a été mariée, et après avoir marqué dans le monde, a été entraînée par le torrent de la révolution dans le fond d'une province, où je suppose qu'elle vit encore.

J'essuyai quelques jours après d'assez longues jérémiades de mon partenaire, qui vint très-obligeamment me réveiller pour m'informer du voyage subit de nos amantes. J'en parus accablé, et lui trouva que décidément nous étions fort à plaindre.

Il doit se ressouvenir que nous déjeûnâmes, et que ce fut très-gai.

Je me flatte qu'il rira du tour salutaire que je lui jouai; je désire qu'il soit assez converti pour m'en remercier, mais il aurait tort de s'en fâcher, car je le préviens, lui et d'autres, que civilement mort en écrivant ce livre et la vérité, je ne me tiens soumis à aucune responsabilité, à aucun défi pour ce que j'y consigne.

Tout m'affligeait, tout contristait mon cœur, tout me livrait à des peines nées de mes souvenirs, que j'essayais en vain de repousser. Si jeune, j'étais désenchanté! je pris la résolution de partir pour la Suisse, d'aller respirer cet air salubre, épuré par le vent des Alpes, d'y rasséréner mon âme flétrie; d'aller rendre hommage à la liberté, au sein de ces heureuses républiques qui avaient été son berceau.

CHAPITRE X.

Duel terrible du comte du Touceville avec un inconnu. — Il le tue en ma présence. — Histoire de M. du Touceville. — Le prince de Beauffremont. — Le prince de Monaco. — Mort du comte du Touceville. — Son courage et ses paroles à ses derniers momens. — Son portrait. — Mes raisons de l'aimer. — Je reçois une lettre de Mme De..... Elle désire me revoir. — Je pars. — Elle meurt avant mon arrivée. — Triste réflexion sur le néant de la condition humaine. — Quelques recherches sur la nature de l'homme. — Espérance d'un meilleur monde.

Je me préparais à quitter Paris, lorsqu'un homme qui m'était fort attaché me proposa d'aller voir je ne sais quelle pièce, où tout le monde courait, à un théâtre des boulevards : il m'offrit une place dans une loge, avec une femme qu'il aimait éperdûment, qui en était assez digne par les charmes de sa personne, auxquels ne répondaient pas trop son esprit et son cœur. Quoi qu'il en soit,

j'accepte la proposition, et nous voilà établis. Un moment après, la loge voisine s'ouvre, deux hommes et deux femmes que je ne connaissais point y entrent. Un d'eux se livre à des rires immodérés, se permet à haute voix des observations les plus sévères sur les femmes sans mœurs et sans principes, qui, disait-il, étaient les fléaux de la société, et qui, après avoir mérité d'en être bannies, venaient se réfugier à Paris dans des couvens, dont elles étaient l'opprobre, après avoir été celui du monde. Placé très-près de ce moraliste, je pris la liberté de l'inviter à parler plus bas : il s'y prêta d'assez bonne grâce, et je crus que c'était une affaire finie; mais étant sorti dans l'entr'acte, je fus fort surpris en rentrant lorsque le comte du Touceville me dit qu'il aurait besoin de moi après le spectacle, étant obligé de corriger l'impertinence de ce Monsieur, qui venait de l'insulter grièvement. Après ce peu de mots, il me quitta un instant, laissant la belle éplorée sous ma protection, pour ordonner à son chasseur d'aller chercher son épée.

Le spectacle fini, nous mîmes la dame en carrosse : je lui dois la justice qu'elle était consternée d'être l'Hélène du combat. Elle m'apprit succinctement que cet Hector était un hobereau de province, qui, dans la sienne, avait été fort amoureux d'elle, et que, suivant l'usage, elle

nia avoir autrement connu qu'en tout bien et tout honneur.

Quoi qu'il en soit, il y avait un terrain immense, profondément creusé en tous sens, derrière le boulevard du Temple; l'adversaire nous informa (ce fut l'expression de bon goût dont il se servit) qu'on pouvait *en découdre* là fort à son aise. Il demanda dix minutes pour entrer chez *un ami*, dans le voisinage, dont il obtiendrait une épée. M. du Touceville s'approcha de lui pour savoir avec qui il avait l'honneur de se mesurer.

« Mon nom, répondit-il, vous importe peu, il
» est médiocrement connu ici. La vérité est que
» je vous ai offensé, que loin de m'en repentir, je
» le ferais encore, et que ruiné et trahi, je n'ai rien
» de mieux à faire que de périr de votre main, ou
» de vous arracher la vie. »

J'avais peine à me contenir en entendant une logique si détestable, en voyant l'air d'insolence ou plutôt de folie dont il accompagnait ce discours. Quant à M. du Touceville, il était calme comme l'innocence, et véritablement il était bien peu responsable du sang qui allait se répandre. Cet aimable homme n'ayant point amené de témoin, je lui en fis l'observation; sa réponse, d'un ton de capitan, fut qu'il n'en prenait jamais, qu'il avait eu vingt affaires dans sa vie sans y impliquer personne, et qu'il me ferait voir bientôt à

moi-même, si cela me convenait, qu'on pouvait se battre sans témoins. Il dit, et s'éloignant de nous à toute course, il a la bonté de nous prévenir qu'il reviendra bientôt. Alors du Touceville dit, du ton presque solennel du drame: « Cet » homme est mort, et voilà son tombeau. » Il me montrait, à quelques pas de nous, un précipice de quatre-vingts ou cent pieds de profondeur.

L'impertinent ne se fit point attendre; il revint ayant sous son bras une épée d'une longueur prohibée très-certainement par l'honneur et les ordonnances. Le comte du Touceville m'empêchant d'entrer dans aucune conversation, se déshabilla avec la promptitude de l'éclair, montrant sa poitrine à son antagoniste, qui en fit autant. Il faisait assez clair, mais, sous prétexte de mieux voir, mon ami le conduisit insensiblement vers cet abîme dont j'ai parlé. C'est à quelques pieds de ses bords que commença un combat aussi acharné, aussi adroit qu'on en puisse imaginer; mais faisant une *volte* avec une grande agilité, du Touceville l'adossa sur le rebord, et, semblant n'avoir attendu que ce moment, lui enfonça dans le sein son épée jusqu'à la garde : le saisissant alors des deux mains, avec la fureur d'un lion affamé, il enleva pour ainsi dire de terre son adversaire, et le précipita!... J'avoue que je fus glacé d'effroi, et que je ne pus réprimer un cri, en le voyant

tomber dans ce gouffre, avec cette épée dont il était transpercé. « Eloignons-nous, me dit le vainqueur, il n'a plus besoin de secours. » Saisissant l'épée que l'inconnu avait laissé tomber de sa main défaillante, il ajouta : « Voici une mauvaise soirée, et un mauvais troc pour lui : allons-nous-en. »

J'étais bien de cet avis-là, mais pour un empire je n'aurais pu m'éloigner sans lui envoyer du secours, tout persuadé que j'étais qu'il était superflu. Du Touceville marchait dans une rêverie sombre. A cette férocité des armes avait succédé un état d'abattement et presque de regret : je le soutenais, il pouvait à peine marcher jusqu'au *fiacre* où je le conduisis. Je l'y laissai pour courir à un corps-de-garde du guet; j'avertis le sergent, que je tirai à l'écart, après lui avoir glissé quelque argent dans la main, que j'avais entendu des cris plaintifs à l'endroit que j'indiquai.

J'ai su l'inutilité de cette démarche, et que le malheureux qui l'avait mérité était bien mort.

Comme cet ouvrage est spécialement consacré à des souvenirs, je donnerai ici une notice historique sur le héros de cette aventure. Je jetterai quelques fleurs sur la tombe d'un homme peu connu des uns, et connu des autres par une mauvaise réputation : je ne dissimulerai point ses défauts, en vengeant sa mémoire de fausses incul-

pations. J'écrirai de lui, ce que j'en sais positivement, et je dirai surtout que ce n'était point un homme tout-à-fait ordinaire : ce récit pourra être instructif et salutaire pour les jeunes gens qui entrent dans la vie avec des avantages dont ils abusent, ou des passions désordonnées auxquelles ils cèdent.

M. du Touceville était issu d'une très-ancienne famille de Normandie, sans aucun éclat, mais tenant aux meilleures maisons de cette province. Ses ancêtres, jusqu'à son aïeul exclusivement, avaient été protestans, et cette religion n'était pas un moyen d'arriver à la faveur et à l'illustration. Son père avait eu, très-jeune, une compagnie de dragons au régiment de Condé; il quitta le service après y avoir dérangé sa fortune. Il avait eu le tort de prendre ensuite je ne sais quelle place de judicature assez subalterne, dans une ville de Normandie : il en avait fait une espèce d'*affaire*, et l'avait si mal gérée qu'il se trouva au-dessous d'une place à laquelle, à tous égards, il était si supérieur : le comble du dégoût est qu'il fut contraint de la quitter. Je parle de cette place du père, parce que dans la suite on le reprocha au fils, quand il fut question de le perdre; il avait été élevé page de M. le prince de Condé, et n'était pas fâché qu'on crût qu'il avait été attaché d'une manière plus directe à Mme la duchesse de

Bourbon, de la cour de laquelle il avait été à son entrée dans le monde. Mais comme il ne m'a jamais articulé rien de positif sur ce fait, comme j'ai toutes les raisons de croire le contraire, je serai d'autant plus circonspect à tacher la vie de cette princesse, que le temps de l'infortune est venu, et que le malheur est encore plus sacré que les conventions du rang qui devraient aussi l'être.

Il était d'une figure agréable, et surtout fort noble; il avait deux prétentions qui l'ont perdu, parce qu'elles donnent la mesure d'un caractère dangereux, féroce et futile : il n'était pourtant ni l'un ni l'autre; c'était d'être un homme cité pour des duels, et pour ses bonnes fortunes. Il avait eu plusieurs affaires; quelques unes qui ont fait du bruit; une des premières avec le comte de Durfort, celui qui fut depuis, officier des gardes du corps, et qui tourna à la révolution, dès son aurore. Cette querelle s'était engagée à un bal, chez Mme d'Espagnac, aux Invalides, où était ce jour-là la moitié de Paris. C'était pour une place, et cela s'était arrangé; mais le lendemain, les belles dames prononcèrent que ça avait été *de la dernière indécence*, qu'ils s'étaient dit *des choses de l'autre monde*; qu'il était *inouï* qu'ils ne se fussent pas déjà battus, et que c'étaient deux gens *déshonorés*, à qui il devenait *impossible de faire la révérence*.

Il fallait bien se rendre à des argumens de cette force-là : ces dames eurent toute satisfaction, car les deux victimes de leur caquetage se rencontrèrent, s'assurèrent qu'ils s'estimaient prodigieusement, qu'ils étaient fort contens l'un de l'autre, mais qu'ils allaient se tuer pour l'amour d'un sexe qui fait la loi et les réputations, toutes les fois qu'il veut bien en prendre la peine. C'est à quoi ils procédèrent en présence de M. de Foufai, mort si tragiquement depuis : ils se percèrent réciproquement, de ce que les gens du métier appellent un *coup fourré*, qui les retint au lit plusieurs semaines, après les avoir laissés neuf jours entre la vie et la mort : celui qui fut le moins saigné des deux, le fut sept ou huit fois.

Je disais donc qu'il avait eu plusieurs duels, et que cette folle prétention était très-fondée. Quant aux *bonnes fortunes*, la chose était un peu moins claire, quoiqu'il fît tout pour se la prouver à lui-même, et la persuader aux autres. Il avait des maîtresses, c'est vrai, il en changeait même souvent; mais, comme le choix fait plus dans ce genre-là, que le nombre, et que toutes les siennes étaient en général des plaideuses de province, des femmes séparées, des dames logeant *au Précieux sang, à la Conception*, des danseuses des chœurs, des actrices assez subalternes, j'en ai souvent conclu, et je le lui ai dit, que dans

ce genre (une seule fois exceptée), il n'avait rien fait qui vaille. Il avait un mélange de je ne-sais quel ton de romans, de théâtre, de cour (car il l'avait vue), et de compagnies subalternes, où des circonstances l'avaient jeté, qui faisait qu'il était peu propre à réussir auprès des femmes très-usagées ou très-naturelles: il n'avait nullement la tactique de leur commerce, il en parlait d'une manière tout-à-fait provinciale. Il en était de même pour quelques arts, la poésie, et la musique, qu'il aimait sans s'y connaître. J'ai même observé qu'ayant assez de mesure et de goût, il n'avait mauvais ton, que lorsqu'il était amoureux.

Mme de Vierville, du Palais-Royal, était sa parente. Elle l'avait porté à la société de M. le duc d'Orléans, et de Mme de Montesson, chez qui il jouait la comédie assez mal; mais comme il croyait qu'il la jouait très-bien, cela revenait tout-à-fait au même pour lui, quoique ça ne fût pas la même chose pour les autres. De là une infinité de vers qu'il savait par cœur, qu'il appliquait dans la plupart des occasions de la vie, ayant grand soin, comme beaucoup d'acteurs de profession *, de les

* Particulièrement ce grand comédien, qui, avec un si grand talent et de si grandes parties de son art, avait de si grands défauts et commettait de si grandes fautes, Molé. Il n'a de sa vie prononcé un vers sans le gâter par un mais, un si, un car, ou un tenez; et l'éternel bégaiement! (*Note de l'Auteur.*)



gâter, de les rendre faux par des explétifs, ou par un mot pour un autre : jamais on n'eut si peu d'oreille.

Une fatuité déplacée, un bruit faux ou vrai, mais accrédité par sa faute, une prétention absurde, lui avaient fermé *le Palais Bourbon;* un duel lui ferma *le Palais-Royal* plus que ses dettes qui en furent le prétexte, et que M. le duc d'Orléans aurait payées s'il avait consenti à passer dans l'Inde, avec un brevet de colonel*. Il avait perdu au Rainsy, je crois, de l'argent, contre messieurs de la Marck et de Gouvernet : il ne paya point; les propos, l'humeur suivirent, et il donna un coup d'épée à ce dernier, à qui le prince prenait un si grand intérêt, qu'il n'avait pas dédaigné de s'interposer dans ce petit *tripotage*, ayant fait venir M. du Touceville dans son cabinet pour le raisonner, comme il me le disait lui-même, paternellement. La suffisance et le ton qu'y prit du Touceville, le perdirent, surtout après le coup d'épée de M. de Gouvernet, que le prince avait tout fait pour lui éviter : on le pria de rester chez lui à l'avenir, ce qu'il fit après avoir écrit une lettre plus que déplacée. Il se retourna alors du

* On observe pour les lecteurs étrangers et pour quelques autres qu'il est ici question de M. le duc d'Orléans, grand-père de ceux d'aujourd'hui, excellent prince que je crois bien content d'être mort. (*Note de l'Auteur.*)



côté de Versailles, où il avait été présenté, quoiqu'il n'ait jamais pu obtenir un *ordre de début*, à cause des préventions qu'on avait données contre lui au Roi. Je sais qu'on lui a contesté (car que ne conteste pas l'envie!) d'avoir fait *ses preuves pour les carrosses*; mais moi qui ai vu le *certificat* de M. Cherin, et une lettre du duc de Coigny, je ne puis avoir sur cela l'ombre d'un doute. Il me paraît d'ailleurs, que c'est assez égal aujourd'hui, et j'en parle historiquement, comme des ruines de Palmyre, ou d'Athènes, et de Rhodes.

Il se retourna, disai-je, du côté de Versailles, où durant quelques semaines la Reine ne le traita pas trop mal; mais la haine ne s'arrête pas en si beau chemin, c'est bien elle qui a pris pour devise :

Nil actum reputans, si quid superesset agendum.

Il faut convenir qu'il donnait sur lui de grands avantages à ses ennemis. On rappela le passé, on invoqua l'avenir pour le perdre, on en fut jusqu'à exhumer la conduite de son père, comme s'il y avait une responsabilité dans ce genre-là; cette place ignoble qu'il avait exercée : on en vint jusqu'à lui contester d'être gentilhomme!!!

C'était l'homme le moins propre à soutenir pa-

tiemment ce reproche, aussi absurde au reste qu'on pût lui en faire. Aussi en contracta-t-il la manie de parler généalogie, et de citer fort et souvent les plus grandes maisons du royaume comme leur appartenant; il marcha même longtemps, armé de *certificats*, et de preuves héraldiques : le feu prince de Salm et moi lui en avions fait honte, il nous crut. Cela me rappelle qu'un jour, sachant que j'allais souper chez un des plus honnêtes hommes de France, qui avait beaucoup de bonté pour moi, le vieux prince de Bauffremont, qui, quoiqu'il n'ait pas été aux grandes places, les méritait autant qu'un autre par ses vertus, et mieux que presque tous par sa naissance *, il me dit l'avoir rencontré souvent autrefois, et m'engagea à lui demander la permission de l'y mener. C'est ce que je fis, et c'est ce qui me fut accordé.

A quelques jours de là nous y arrivons : après force complimens, « Prince, dit du Touceville, » l'honneur que j'ai de vous appartenir me rend

* Les moralistes diront qu'il avait toujours une maîtresse; que vieux il avait retenu toutes les infirmités du bel âge : après? c'était un fort galant homme, ayant un esprit fort aimable, une mémoire fort ornée. Il avait été ami intime de M. de Choiseul qui ne chosissait pas ordinairement les siens parmi les sots et les ennuyeux. La cour n'avait jamais rien fait pour lui; l'Espagne lui envoya la Toison-d'Or à soixante et tant d'années, parce qu'elle était pour ainsi dire routée à venir chercher un homme de son nom depuis sept où huit générations. (*Note de l'Auteur.*)

» bien précieux celui de vous *retrouver* : les nom-
» breuses alliances....

» — Monsieur!!!... dit M. de Bauffremont.

» — Oui, nous nous tenons, entre autres, par
» la Famille royale, Hyacinthe-Maximilien du
» Touceville et Yolande de Bourgogne....

» — Monsieur!!!

» — Oui, prince, *ma Maison* et *la Maison de*
» *Bourbon* ayant plusieurs fois....

» — Monsieur!!! »

Le prince de Monaco * était là : fort ami de

* La petite principauté de Monaco, qui était sous la protection de l'Espagne, passa, sous le ministère du cardinal de Richelieu, sous la protection directe de la France qui y tint garnison. Cette principauté souveraine appartenait aux Grimaldi, l'une des plus illustres familles de Gènes, qui en resta en possession plus de six cents ans, jusqu'au commencement du dix-septième siècle. Le dernier prince de Monaco, de cette maison, n'ayant point d'enfant mâle, son héritière épousa un comte de Matignon et lui apporta en dot la principauté et le duché-pairie de Valentinois. La Maison de Matignon devint dès lors une des premières et des plus riches de France : elle prit le titre, le nom et les armes de Grimaldi. Le prince de Monacò dont il s'agit est le même qui, blessé à la bataille de Fontenoy, donna lieu à ce vers de Voltaire :

« Monaco perd són sang, et l'Amour en soupire. »

Il avait épousé une personne extrêmement belle, née Brignolé, d'une des premières familles de Gènes. Le prince de Condé en devint éperdûment amoureux, et il s'ensuivit un combat singulier entre les deux princes. Mme de Monaco demanda sa séparation et l'obtint, malgré son mari, par arrêt du Parlement. Elle ne quitta plus le prince de Condé, et devenue veuve, elle l'épousa pendant son émigration.

Le prince de Monaco aimait passionnément les chevaux, les

M. de Bauffremont. Il n'avait de sa vie manqué une occasion de se moquer de quelqu'un; il persiflait son laquais quand il n'en trouvait pas un autre dans son chemin; M. de Monaco, dis-je, prenant la parole, interrompit :

« Monsieur, vous allez effrayer M. de Bauffre-» mont; sa famille n'osera jamais appartenir à » votre Maison. »

On annonça quelqu'un, la chose en resta là, et il fut le seul à ne pas s'apercevoir qu'il avait été complètement ridicule.

Après ses désastres de cour, il vendit sa garde-robe qui ne laissait pas que d'être fort belle : il disait plaisamment sur cela qu'un habit noir était assez bon pour la ville. J'en riais un jour avec lui, il me répondit tragiquement : « Je suis comme » ces rois qui, après avoir épuisé le luxe de la » parure dans la mollesse des cours, se sont con-

femmes et la musique. Dans sa petite principauté il tranchait du souverain, avait des pages, des gardes et une cour. De même que le dernier prince de la Maison de Grimaldi avait singé Louis XIV, il se modela lui sur Louis XV : il avait toujours une maîtresse en titre et des proxenètes pour courtisans. Son fils le duc de Valentinois épousa l'héritière de Mazarin, et ce mariage ne fut pas plus heureux que celui du père. Le prince Joseph de Monaco qui était le cadet, épousa Mlle de Choiseul Stainville dont les jours furent tranchés à la fleur de l'âge par une condamnation révolutionnaire; sa mort courageuse en a fait une victime historique du règne de la terreur. La *Biographie Universelle* lui a consacré un article. Tous ces Monaco sont morts : le prince actuel, pair de France, est le fils du duc de Valentinois.

» quérans, et endossent pour toujours le simple » uniforme des camps. » Il n'y tint pourtant pas, et sur la fin de sa vie, je l'ai revu quelquefois *assez brodé*, surtout quand il était amoureux, ou quand il n'avait pas d'argent.

Il ne faudrait pas croire qu'il parlait toujours comme cela. Il savait quelquefois être très-aimable, et avait souvent un très-bon esprit, qui était pourtant, à mon avis, toujours gâté par un je ne sais quoi, qui se sent encore mieux qu'il ne se définit. Il avait un grand fond de chevalerie, qu'il exagérait, un grand respect pour les dames * en théorie, quoiqu'en pratique il leur en manquât souvent; une grande sévérité de principes sur ce chapitre, surtout pour les autres. Très-complimenteur, ou très-brusque, il n'entendait rien à l'ironie, quoiqu'il eût beaucoup de dispositions à la *moquerie*; mais ce qu'il possédait éminemment dans les cas graves, c'était la tenue du silence, ou, si je puis parler ainsi, l'aplomb de l'attitude, quand il choisissait de parler peu, ou de ne pas parler du tout.

Accablé sous les coups de la fortune adverse, déshérité des royaumes de ce monde et de leurs

* Se promenant un jour à Vincennes, il avisa un quidam qui battait une femme, sa maîtresse apparemment : il courut dessus et l'assomma, criant toujours : « Aux genoux *de Madame!* »
(*Note de l'Auteur.*)

grandeurs, il se retira en province; après quelques séductions insignifiantes sur un théâtre bien obscur, il revint à Paris avec soixante mille francs que lui avait prêtés un prince allemand, qui le regardait comme un autre Vardes exilé de la cour de Louis XIV; à quatre cents lieues on n'en sait pas davantage. Il y prit une maison et un établissement qui supposait cent mille livres de rente, et se jeta dans le plus gros jeu. Vers la fin de sa vie, qui avait été un jour orageux, éclairé par quelques rayons de soleil, il fit un voyage en Bretagne où il épousa une fille de condition, qui descendait, disait-il, d'un chevalier de l'Ordre, de la première promotion d'Henri III; cela m'importait si peu, que je ne l'ai pas vérifié. Elle lui donna quelque fortune qu'il revint déranger à Paris. Enfin, après tant d'oscillations et de vicissitudes, il fallait bien être vieux avant le temps, et il ne restait pas grand'chose à faire que de mourir : c'est le parti que prit pour lui la nature, qui le reçut dans son sein, après une maladie de poitrine assez longue, assez douloureuse, dont il connut de bonne heure tout le danger, et qu'ainsi que la mort il défia avec une grande magnanimité, me disant douze heures auparavant : « Je ressemble à ces grands acteurs qui » quittent le théâtre lorsqu'ils sont encore faits » pour plaire au public. Nous vivons dans des

» temps déplorables * qui seront remplacés par
» des jours plus affreux : je ne les verrai pas. Je
» ne serai point en proie aux infirmités de la
» vieillesse, je ne m'éteindrai point dans l'agonie
» graduée de mon être dégradé : je n'ai point été
» vertueux, mais je n'ai pas été méchant. Si celui
» qui a permis que nous naissions daigne se mêler
» de moi, il me pardonnera. Je meurs comme un
» honnête homme, sans faiblesse et sans pusilla-
» nimité,

« Comme on mourait enfin dans Athène et dans Rome. »

Il faut en convenir, il mourut fort à propos : je n'en excepte pas ses créanciers, qui n'avaient guère d'autre chance que de lui faire encore crédit.

Je crois qu'il n'avait pas encore trente-sept ans : je suis presque sûr qu'il laissa entre trois et quatre cent mille francs de dettes : c'était mourir bien à temps, et bien en règle.

Je revenais d'un voyage assez long quand je le trouvai aux portes de la mort : il fut très-touché de me revoir : il me parla très-philosophiquement du petit nombre de gens qui le regretteraient, et du grand nombre de ceux qui l'avaient méconnu, et récita ces vers de l'abbé Delille :

* A la fin de 1791.

Quel homme vers la vie, au moment du départ,
Ne se tourne et ne jette un triste et long regard?
A l'espoir d'un regret ne sent pas quelque charme,
Et des yeux d'un ami n'attend pas une larme?

Je lui promis que je serais cet ami-là : j'ai tenu ma parole.

Le portrait que j'ai fait de lui jusqu'ici n'est ni très-avantageux, ni flatté : cela n'empêche pas qu'il n'eût de très-belles qualités qui le rendaient attachant. Il était ami fidèle, n'épargnant rien pour servir ceux qu'il aimait véritablement, et ce qui est extraordinaire, c'est qu'ayant rarement pris un bon conseil pour lui-même, il n'en donnait presque jamais de mauvais. Son cœur était excellent, et quoique sa conduite n'ait pas été irréprochable, j'ai connu peu d'hommes à qui l'ont eût fait faire plus de sacrifices et affronter plus de dangers en employant avec lui le mot *honneur*. Il manquait de tact en beaucoup de choses, mais l'énergie de son caractère y suppléait presque toujours, et le redressait; d'une jalousie effrénée en amour, mais capable (j'en parle avec connaissance de cause) de le sacrifier à l'amitié. Ses passions étaient d'autant plus ardentes qu'elles étaient beaucoup plus dans sa tête et dans sa vanité que dans son cœur né honnête ou que dans son esprit, très-juste toutes les fois que la

susceptibilité et l'orgueil ne l'égaraient pas. Il ne lui manqua, dans l'ancienne France, pour aller à la considération et à la fortune, que quelques parties assez difficiles à obtenir d'un jeune homme qui commence sur un grand théâtre, sans guide et sans préparation : c'est-à-dire, assez de force dans le caractère pour paraître en avoir moins, assez d'esprit pour n'en montrer que ce qu'il en faut, assez de bon goût pour être simple et pour ne point effrayer, et enfin assez de solidité pour chercher à briller moins.

Je l'avais connu dans les jours de sa prospérité, je lui suis resté fidèle au travers des vicissitudes de sa fortune; et durant une liaison de douze années, j'en ai reçu des services importans, des preuves d'obligeance sans bornes, et des témoignages du plus grand dévouement. J'ai toujours eu beaucoup à m'en louer, jamais un instant à m'en plaindre. Ce n'est donc qu'une justice que je lui aie été attaché pendant sa vie, et l'héroïsme avec lequel je l'ai vu mourir, se mêlant à tant de souvenirs, me rend, je l'avoue, sa mémoire précieuse : j'ajouterai, pour être plus juste encore, qu'il était, sous presque tous les rapports, supérieur à beaucoup de gens qui, après l'avoir ou connu ou rencontré, ont feint (ce qui était très-commun et très-commode) de le méconnaître ou de le mépriser.

J'ai tracé ce portrait avec un peu d'étendue : la disposition de mon âme m'y portait. C'est un de ces hommes qui m'ont laissé un souvenir impérissable, sans que je puisse tout-à-fait me dire à moi-même pourquoi. L'intimité que j'ai eue avec lui, on me l'a souvent reprochée, mais elle a toujours été justifiée dans mon cœur. Un homme de beaucoup de mérite m'en parlait jadis en Angleterre, et s'étonnait de ma *partialité* pour lui. Un autre homme, plus distingué encore à tous égards, me demandait à Berlin ce qu'une liaison avec lui pouvait avoir de si attachant : *il l'avait connu*, me dit-il, *et n'avait jamais été dans le secret de son mérite.* Cette réflexion ne m'a point étonné, il ne devait ni plaire, ni déplaire médiocrement. Mais vous vous ressouviendrez, cher prince *, que je vous ai promis deux choses, de vous prouver que vous ne l'aviez pas connu, et d'en faire un portrait fidèle qui vous convaincrait que vous l'aviez seulement vu : j'ai rempli ma promesse. Si ce que j'en ai dit paraît long et prolixe à quelques gens, ce sont des lecteurs superficiels qui font acception des personnes : son nom est peut-être désagréable à leur oreille, sa mémoire n'a peut-être aucuns charmes pour

* Le prince de Ligne, à qui le comte de Tilly, comme on l'a vu, adresse ces *Mémoires*.

eux; mais n'y a-t-il rien de remarquable, je ne dis pas dans les couleurs dont je me suis servi, mais dans l'ensemble, dans les détails de la figure que j'ai esquissée? n'y a-t-il rien à étudier dans les jeux de sa destinée? n'y a-t-il rien à apprendre dans les oppositions qui étaient en lui, et dans les divers aspects sous lesquels se développait ce caractère tour à tour si fort et si faible?

S'il en est ainsi, je me suis étrangement trompé, j'ai besoin de votre indulgence, et je la réclame; mais si c'est le contraire, qu'importe qui mes crayons ont dessiné, je suis absous. Je vous dirai plus : je vous souhaite, dans les occasions difficiles de la vie, un ami aussi dévoué, d'un cœur aussi ferme, et d'une âme aussi tendre. Mais comme le nom du comte du Touceville reparaîtra dans le cours de cet ouvrage, on le jugera mieux sur des faits que sur des déclamations.

Je voudrais écrire avec ordre, avec suite : mais pressé par les idées, par les réminiscences de ma vie tout entière, je dévore souvent de longs intervalles que je suis obligé de retraverser.

L'épisode de cette mort m'a fait passer sur dix années : je me reporte où j'ai interrompu le cours naturel de ma narration *.

On a vu comment j'étais sorti de chez Mme De***,

* 1782.

la dernière fois que je l'ai vue dans ce monde. J'en reçus un billet quelque temps après, fait pour pénétrer le cœur le moins sensible. Elle se reprochait les peines qu'elle m'avait causées; elle ne cherchait pas à justifier ses intentions, puisque la jalousie en avait altéré la pureté, elle rejetait tout sur le sentiment qui l'avait maîtrisée, et consumée de regrets, succombant à une maladie pour laquelle les médecins l'avaient depuis longtemps condamnée, elle demandait de me revoir avant la fin de cette vie dont le terme s'approchait. J'aurais été un barbare de l'affliger, mais je ne me sentais pas la générosité de consoler quand j'étais inconsolable.

Je partis dans le même jour, et ne lui répondis qu'à Lyon, quelques jours avant qu'elle expirât.

Ainsi donc s'anéantissent les individus et les générations, après quelques instans d'une lutte pénible et d'une existence tourmentée; dans son cours si borné, par des désirs, par des vues, qui ne le sont pas!

Ainsi donc, comme une force universelle entraîne vers la cime des plus hautes montagnes ces nuages qui s'y succèdent et s'y absorbent éternellement, une main de fer pousse et précipite invisiblement la grande et déplorable famille de l'humanité dans un gouffre qu'aucune main n'a

sondé, et qu'aucun pied n'a parcouru pour en revenir!

Quoi! cet être si parfait, ce dominateur de la nature, ce conquérant des élémens n'est donc montré à cette terre de désolation dont il se croit le maître, que pour en fouler un instant la poussière et pour y mêler la sienne?

Where is the dust, which has not been alive!

O néant de toutes nos vaines agitations! ô vide de tous nos plaisirs décevans! quoi! l'homme, cet être si complet!... mais un instant,... arrêtons-nous.... Cette perfection si vantée, ce sentiment d'une supériorité si avérée à nos propres yeux, ne sont-ils pas l'ouvrage fantastique de nos préventions? Existe-t-elle aussi réellement, aussi positivement que nous l'assurons? Pouvons-nous affirmer que quelque chose existe sur ce globe que nous ne connaissons pas, environnés de mondes que nous soupçonnons, mais sur lesquels nous n'avons rien de géométrique à dire? Qui nous a révélé que quelques sens ne nous manquaient pas, dont l'attribut nous convaincrait de l'insuffisance des autres, ou nous dévoilerait le mystère de notre organisation et de notre destinée? Qui nous a persuadé que l'éléphant et le castor n'étaient pas aussi parfaits que nous, plus

inconcevables aux yeux de la nature et du Créateur? Qui nous a dit qu'ils ne se vantaient pas chaque jour, dans leur langue, de leur intelligence et de leur supériorité? et d'ailleurs, dans l'hypothèse même où nous serions *les plus complets* des animaux, serait-il prouvé que nous sommes une création si magnifique?.... une création achevée!... qu'enfin, notre destination est l'immortalité!... Oui, nous sommes nés pour l'immortalité, nous sommes une émanation indivise de la substance éternelle, les rejetons de l'Auteur céleste, qui, sans commencement, n'aura point de fin!... Si nous eussions dû périr avec cette enveloppe mortelle, concevons-nous un être assez puissant pour nous faire vivre, et assez fou, assez méchant pour nous y condamner? un être assez magnifique et assez barbare pour nous dispenser le jour et tous les fléaux qui en sont les conditions et le châtiment; pour nous donner cette soif inextinguible d'être heureux, et ce besoin de nous empêcher réciproquement de parvenir à l'être; cette faim des plaisirs, et cette inaptitude à les saisir, ou du moins à les fixer; cette paix et cette harmonie dans ses œuvres, et cet état de guerre de l'homme avec l'homme? un être assez incompréhensible, assez bizarre, pour avoir, sans un système de compensation, sans une arrière-pensée, fait tomber des Lavoisier, des

Malesherbes, et un maréchal de Mouchy*, sous les coups d'un Robespierre? Oui, ô le plus juste, ô le plus admirable des êtres! je ne m'abuse pas, nous sommes immortels!... ce passage n'est qu'un degré, ce monde n'est qu'une épreuve.

Après l'avoir quitté, nous reconnaîtrons que nous ne fûmes que les parties nécessaires d'un ensemble trop bien conçu pour être deviné, qu'ici-bas, tout est désespoir et mensonge, excepté la vertu, et que, comme elle contribue à rendre moins malheureux dès cette terre, c'est elle aussi qui marquera les places des plus fortunés dans un meilleur ordre de choses.

* Philippe de Noailles, duc de Mouchy, fils d'Adrien Maurice, maréchal de Noailles, qui avait épousé la nièce de Mme de Maintenon, naquit en 1715, et fit les guerres depuis 1733 jusqu'en 1759. Chargé successivement de plusieurs missions honorables, il vint commander la Guyenne en remplacement du maréchal de Richelieu. Là, son caractère doux et conciliant et ses mœurs irréprochables firent, avec la conduite de son prédécesseur, un contraste tout-à-fait à son avantage. On ne lui reprochait que son amour de la représentation et l'importance qu'il attachait à l'étiquette. Plein de sentimens nobles, il quitta en 1785 le plus beau commandement de la France et son gouvernement de Versailles pour se retirer au sein de sa famille : il était alors âgé des soixante-dix ans. Son dévouement pour Louis XVI, qu'il manifesta surtout dans la journée du 20 juin 1792, le fit signaler comme un des principaux aristocrates : il voulut même occuper le poste d'honneur le 10 août; mais il ne put parvenir jusqu'au Roi. A compter de cette époque, il fut voué à la persécution, et le 27 juin 1794, le tribunal révolutionnaire le condamna à mort à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

CHAPITRE XI.

Delenda est Carthago!

Les voyages sont un des meilleurs remèdes des grandes douleurs. — Voyage en Suisse. — Projet de descente en Angleterre qui me force de rejoindre mon corps. — Source de la haine de l'Europe pour les Français. — L'Angleterre à la tête de nos ennemis. — M. L......, avocat de province, célèbre depuis dans la révolution, me demande un service. — Je m'adresse à la Reine, qui m'accorde une audience. — Je prends la liberté de lui demander une lettre pour M. de Miromesnil. — La comtesse de Tavannes, dame du Palais, me remet la lettre de la Reine. — Anecdote sur Mme de Tavannes. — Mon entrevue avec M. de Miromesnil. — L'avocat de province a la place que je demande pour lui. — Détails à son sujet. — J'arrive en Bretagne, à l'armée. — Vilain pays. — J'y gagne la gale. — Ma querelle avec M. de Latour-Maubourg. — Je vais en Normandie. — Je manque par ma faute un grand mariage. — Paix et retour à Paris.

Tous ceux qui ont connu de grandes douleurs seront mes garans : les voyages en sont le palliatif, s'ils n'en sont pas le remède. Leur agitation

neutralise le chagrin, en le déplaçant pour ainsi dire. Le grand air rafraîchit l'âme, et y fait descendre, à notre insu, je dirais presque la rosée des consolations. Une succession d'objets nouveaux passe sur la blessure, et la ferme à demi, si elle ne la cicatrise pas. La peine s'endort dans la paix des campagnes; l'infortuné qui n'a pas pu pleurer dans les villes, verse de douces larmes, et se désoppresse; plus seul, plus recueilli en présence de ce ciel qu'il contemple, il y voit un refuge contre le sort, ou contre les hommes : il élève sa pensée vers celui sans la sanction duquel rien n'arrive; il en reçoit l'assurance intérieure que les agitations de ce rêve de notre fugitive existence seront suivies d'un tranquille réveil; il regarde ces sites, ces arbres que l'un après l'autre il laisse comme des ombres derrière lui; il les compare à tout ce qui se succède sans conséquence sur ce globe; et le but de ses voyages est pour lui l'emblême de sa course au travers de la vie, dont le terme est une immortelle félicité.

Il est des chagrins, je le sais, moi, qui résistent à tout l'artifice des consolations, avec lesquels on ne peut composer qu'en y pensant sans cesse, et qu'en se réconciliant avec eux par des larmes. Mais, ceux-là, on les porte dans son sein jusqu'à la mort, on sait qu'il n'y a rien à faire contre eux; ce sont des ennemis domestiques, que l'on ne

peut,.... que l'on ne voudrait peut-être pas renvoyer ; ils sont bons à quelque chose ; ils émoussent la sensibilité sur tout le reste, ils rendent insensible à la calomnie même, ils blasent sur les cruautés de la civilisation : c'est un poison qui sert tout à la fois d'antidote. Mais je sais aussi que de telles peines sont le lot de peu d'hommes, que tous n'ont pas reçu de la nature ce qu'il faut pour s'en laisser si profondément atteindre, que de telles douleurs embrassent la vie et la composent tout entière, qu'elles l'absorbent, qu'elles ne s'envolent qu'avec le dernier soupir, et qu'elles lui survivront si l'on retient les souvenirs de la terre.

Les voyages peuvent aussi amuser la frivolité. Quand je me mis en route, je n'étais pas, il est vrai, dans cette disposition d'esprit, mais j'étais encore trop jeune pour tirer de mes observations tous les fruits de l'âge mûr.

D'autres ont dépeint cette heureuse Helvétie, ébranlée et raffermie depuis sur ses bases. Si je l'avais mieux vue, je ne la décrirais pas, parce qu'on l'a fait trop souvent avant moi : mais je ne l'ai ni assez bien ni assez long-temps habitée pour parler de ce que je connais si peu. Il y avait quelques semaines que j'étais à Lausanne, lorsque le devoir et l'honneur m'imposèrent de rejoindre le corps où je servais, alors en Bre-

tagne, et devant faire partie de l'armée qui allait, disait-on, tenter une descente en Angleterre. Projet souvent conçu, souvent abandonné, souvent repris, que je crois loin d'être inexécutable et chimérique, mais qui était une impossibilité, un être de raison pour un gouvernement faible et inhabile, et pour des ministres assez ineptes pour avoir, dans leur nullité, laissé perdre à la France, depuis soixante ans, ses avantages, sa prééminence et son incontestable supériorité.

Si la France ne cherchait qu'à punir ses injures, et à se venger de la haine qu'on lui porte ainsi qu'à ses habitans, elle aurait trop à faire! elle aurait eu, de tout temps, une guerre universelle à soutenir contre l'Europe, qui ne renferme peut-être pas dans son sein une seule nation qui ne soit la rivale, même sans titre pour l'être, et l'ennemie née du nom français. Nos arts, nos livres, notre politesse, notre cour, notre luxe, le génie militaire de notre nation, nos spectacles, notre langue, tout, jusqu'à nos vices, a été mis à contribution par les autres peuples, et en a fait l'éducation; c'était une obligation générale qu'on aurait cru qu'ils avaient contractée envers nous : cette dette n'a été payée que par la haine et l'envie.

La marche de cet ouvrage me conduira à développer cette idée, son principe, et ses consé-

quences : je le ferai en homme libre, en philosophe qui n'est ni adulateur, ni contempteur des puissances : je n'en suis pas encore là.

Mais il est une nation qui, plus particulièrement que les autres, nous déteste, qui ne se borne pas à ces haines de cour, de salons, et de grandes routes ; qui n'a pas pour nous une antipathie stérile et sans conséquence, qui s'exhàle dans des mots et dans des machinations de société. C'est une nation qui a sucé avec le lait l'horreur de tout ce qui est français, qui nous exècre par instinct, par calcul, par raisonnement, par conviction, et même par air ; qui croit de bon goût de s'exagérer, s'il est possible, la haine qu'elle nous porte, qui nous conteste tout, même dans les choses où elle n'a rien à nous opposer, qui voudrait nous voir disparaître de la surface du globe ; qui, reconnaissant au fond du cœur notre supériorité dans une infinité de points et notre égalité en tous, fait semblant quelquefois d'estimer davantage les peuples qui ne peuvent entrer en concurrence avec elle ; une nation, enfin, dont la haine communique au reste du monde ses agitations, et qui, ayant produit de très-grands hommes qui dans leurs discours et leurs écrits ont admiré la France, n'en a jamais produit un seul qui l'aimât. Voilà la nation qui veut nous anéantir ou qui doit être exterminée

par nous*. Après ce tableau, faut-il nommer l'Angleterre?

Lecteur! ne me reprochez point mes digressions; s'il fallait m'en sevrer, je renoncerais à écrire.

C'était donc pour me noyer, ou pour envahir les Trois-Royaumes (ce qui était très-juste), que je quittai Lausanne pour voler en Bretagne. Aucun de ces destins ne fut mon partage; mais, j'en demande pardon à votre délicatesse.... j'y gagnai la fièvre et *la gale*.... n'anticipons pas.

En deux ans de temps, j'avais contracté pour près de quarante mille francs de dettes, et n'en étais pas moins sans argent, à la veille de tenter cette grande expédition. J'arrivai bien vite à Paris, pour frapper à la porte de quelques usuriers qui, sachant qu'il n'y avait rien à risquer, me prêtaient avec plaisir à cent pour cent. Il n'y avait pas de temps à perdre, lorsque le troisième jour de mon arrivée, attendant un de ces honnêtes gens chez moi, on m'annonça M. L...... **, avocat de province, que je ne connaissais point, mais dont j'avais vu le père, chez un de mes parens dont il faisait les affaires.

* Qu'on observe que ceci a été écrit en 1804.

** Nous croyons que l'auteur a voulu désigner ici Lacroix, député d'Eure et Loir, à la Convention, et qui, en 1794, a été condamné à mort avec Danton, dont il était l'ami.



M. L...... qui a pris une part fort active à la révolution, et qui, d'après ce que j'ai lu dans les journaux, m'aurait fait grand'peur dans le temps de sa puissance, était un jeune homme d'une impétuosité concentrée, mais timide en apparence, d'une figure fort intéressante, d'un caractère qui semblait doux quand il n'était pas irrité, d'une politesse fort simple, et d'un esprit orné : voilà ce qu'il me parut *le jour* où il entra dans ma chambre.

S'il avait pris la haine de la Cour, dans le voyage que je lui fis faire à Versailles, et dont je parlerai tout-à-l'heure, je suis presque forcé de la lui pardonner. Il vint donc chez moi, et, après m'avoir rappelé les seuls droits qu'il eût à mon obligeance, qu'il voulut bien nommer ma *protection*, il me dit que, certain de mon crédit, il venait me prier de faire *sa fortune*. Je ne concevais pas trop ses moyens et les miens pour cela, mais enfin j'écoutais.

La place de directeur de la librairie (je crois que cela s'appelait comme celà) de la ville d'Alençon était vacante : elle valait deux mille écus par an, donnait la facilité d'obliger les uns et de faire de la peine à d'autres : c'est assez joli en province; et beaucoup de gens trouveraient que ce n'est à négliger nulle part. Il était parti en poste avant tous ses concurrens, et n'avait

vu que moi, disait-il, qui, par *ses entours à Versailles*, pût lui faire obtenir cet emploi. C'est assez plaisant; mais ce qui l'est davantage, c'est que je le lui fis obtenir. Mais procédons avec ordre.

Après m'avoir raconté tout cela, il s'arrêta : il avait l'air d'un homme embarrassé, ... à qui le plus difficile reste à dire : il prit son élan deux ou trois fois, et ne concluait à rien; enfin il balbutia : « M. le comte... me permettrait-il de lui » faire observer que je déposerai avec plaisir.... » trois.... trois cents lou... louis, pour les frais et » les démarches qui, suivant toute probabilité, » seront indispensables? »

Je me hâtai de lui répondre, sans paraître le pénétrer, pour n'avoir pas la peine de me fâcher, que les dépenses auxquelles il voulait se soumettre étaient tout-à-fait inutiles; que la seule voie où je pusse entrer pour l'obliger était telle, qu'il n'y avait besoin d'aucune séduction de ce genre pour l'aplanir; mais que pressé de quitter Paris, ayant fait des folies qui me dérangeraient jusqu'à ma majorité, j'accepterais son argent, si je réussissais, à condition qu'il en recevrait pardevant notaire une obligation à dix-huit mois, avec les intérêts. Il fit une profonde révérence, et m'a prêté cette somme, qui lui a été rendue en moins d'un an par les mains du sieur Bérus, chargé alors de mes affaires, à l'époque où je

vendis une terre assez considérable à un de mes oncles qui, à cause de sa convenance et du prix, risqua de l'acheter dans ma minorité.

Ces détails sont minutieux;.... ils sont l'inconvénient de ce genre de livres appelés *Mémoires*.

M. L.... sortit de chez moi fort satisfait, après que je l'eus prié d'être le lendemain à midi dans *la galerie de Versailles*, où je fus coucher *.

Je l'y trouvai le lendemain matin, et je lui dis d'y rester. Il m'assura qu'il s'ennuyait beaucoup, que tout ce qu'il voyait lui semblait fort extraordinaire, qu'il voudrait bien avoir sa place et être parti. Je lui promis qu'il partirait, mais ne lui répondis point de sa place; car je doutais fort qu'il l'eût.

Pour moi, je me plaçai assez près de la porte de l'appartement dans la galerie, au moment où la Reine sortait pour aller à la messe. M'ayant aperçu, elle me fit l'honneur de me saluer et de m'adresser la parole en marchant, ce qui fit que je la suivis. Après différentes questions, et avoir observé que M. de Poix était parti pour le régiment, elle fit un instant de silence dont je profitai pour prendre la liberté de lui dire que je

* Il y a des lecteurs qui ne trouveront pas cette construction de phrase assez claire, et qui demanderont si c'était à Versailles ou dans la galerie que je fus coucher; je crois qu'il ne faut pas leur répondre. (*Note de l'Auteur.*)

désirerais fort me mettre à ses pieds, et que je suppliais S. M. de m'entendre une minute. « Soyez » chez moi avant cinq heures », fut la réponse.

Je rendis à M. L..... sa liberté, et *l'appointai* à quatre heures et demie dans la salle des gardes de la Reine : il fut où bon lui sembla, et moi aussi.

Je le trouvai exact au rendez-vous; assez poudreux, ayant visité tous les bosquets, mal dîné chez un Suisse, et s'efforçant de cacher beaucoup d'humeur. Je l'invitai à m'attendre, et passai dans la pièce du dîner. Un huissier de la chambre m'informa que la Reine n'était pas chez elle, mais qu'elle rentrerait : effectivement cinq minutes n'étaient pas écoulées qu'elle rentra.

« Bonjour... Où avez-vous dîné?

» — Chez Mme de Beauvilliers, Madame.

» — Chez la mienne ?

» — Non, Madame, chez *celle* * de Mme Adelaïde.

» — Est-ce qu'elle donne à dîner ?

» — Oui, Madame, à moi du moins qu'elle a » vu très-enfant, et avec qui elle ne se gêne pas.

» — Si M. de Champcenetz avait été à Versailles, vous auriez dîné avec lui.... C'est ça qui » est bonne compagnie!

* Quelques mauvais plaisans appelaient cette duchesse la *jument blanche*. (*Note de l'Auteur*.)

» — Madame, il a quelqu'esprit, et beaucoup
» de gaîté!

» — Oh, c'est charmant!... Ça le mènera loin *!
» Eh bien, Monsieur, qu'est-ce que vous voulez?
» entrez.

» — Je prie la Reine de m'écouter avec un peu
» d'indulgence, parce que je serai peut-être un
» peu plus long que je ne devrais....

» Mais sûrement je vous écouterai.

» — Madame, il est arrivé ici un monsieur,....
» une espèce de magistrat, à qui mes parens veu-
» lent du bien, et moi aussi; il voudrait bien ob-
» tenir une place à Alençon, elle est vacante;.....
» la voilà sur un morceau de papier,.... cela dé-
» pend de M. de Miromesnil : mon monsieur est
» un fort excellent sujet, et je serais très-heureux
» s'il avait cet emploi. Un mot de la Reine à M. le
» garde des sceaux, et il est clair...

» — Eh bien! il est clair....

» — Oui, Madame,.... qu'il ne pourrait pas
» refuser....

» — Est-ce là tout?

» — Oui, Madame.

» — J'écrirai, donnez-moi ce papier.

» — Madame, il est très-chiffonné.

* Infortunée! vous avez atteint le même but que lui.
(*Note de l'Auteur.*)

» — Donnez-moi ce papier; revenez demain à
» trois heures et demie, la lettre sera faite. Adieu.

» — Je ne sais comment exprimer à la Reine
» toute ma reconnaissance....

» — En vous conduisant bien. »

« Monsieur, dis-je à mon protégé, il ne faut
» compter dans ce pays-ci sur les choses que
» quand elles sont faites. Mais votre affaire a très-
» bonne mine : vous avez plus présumé de ma
» faveur que moi-même, et je serai ravi si vous
» ne vous êtes pas trompé.

» — Comment, Monsieur, vous avez parlé tout
» ce temps-là à la Reine?

» — Oui, Monsieur.

» — Mais, Monsieur, on nous avait dit en
» province que le Roi et la Reine parlaient si peu,
» qu'autant vaudrait qu'ils ne parlassent point
» du tout.

» — Est-ce qu'on vous a dit aussi qu'ils étaient
» muets?

» — Pas précisément ça, mais qu'il n'y avait
» presque personne avec qui ils pussent parler,
» et que l'*étiquette exigeait* qu'ils fussent entourés
» des grandes charges de leur cour, toutes les
» fois qu'ils accordaient une audience à quelqu'un.

» — Fût-elle même secrète! n'est-ce pas. M. L...
» on vous aura bien dit d'eux d'autres choses qui
» sont aussi vraies que celle-là?

» — Monsieur, j'ai lu....

» — Oui, dans des livres, des faits de la même » force et de la même vérité : monsieur L... je ne » vous demande pour récompense de ce léger ser- » vice, que de ne pas croire aveuglément les ab- » surdités que vous entendrez ou que vous trou- » verez imprimées sur ce pays-ci : ceux qui pour- » raient en écrire pertinemment, n'écrivent point; » ceux qui barbouillent du papier sur ces matières » sont des misérables, qui, dans leur grenier, » égarent l'opinion publique, et qui n'ont pas » une notion, pas une idée des choses, ni des » hommes; ils pérorent d'un ton tranchant et » dogmatique, et raisonnent de ce dont ils n'ont » pas les aperçus les plus distans; leur ignorance » et une imagination déréglée leur ouvrent les » portes des palais des Rois et des cabinets des » ministres; ils veulent peindre un monde qu'ils » n'ont pas vu et qui ne se devine pas, et trou- » vent des gens aussi *arriérés* qu'eux prêts à les » en croire sur leur parole : ce qu'il y a de déplo- » rable, c'est que parmi leurs dupes il se trouve » même des gens d'esprit qui sont séduits par ce » goût naturel qu'ont les hommes pour les faits » controuvés *, la fiction et le mensonge, et sur-

* Tel qu'un ouvrage bien volumineux d'un M. ou abbé Soulavie, d'autant plus dégoûtant qu'il y a quelques pages spécieuses, et que cela ressemble quelquefois à quelque chose. (*N. de l'Aut.*)

» tout par penchant à avilir tout ce qui plane au
» faîte des grandeurs : ces libellistes, dis-je, trou-
» vent des dupes de bon sens et de bonne foi qui
» accréditent l'imposture et l'erreur, parce que,
» dans le point d'optique où ils sont, ils ne peu-
» vent distinguer le ridicule d'avec le réel, et le
» faux d'avec le vrai. Je vous quitte, monsieur L....,
» et vous engage à aller ce soir vous délasser à la
» comédie de la ville. Nous nous retrouverons
» demain, au même endroit, après trois heures;
» si vous vouliez me voir demain matin, je loge
» *au Juste*, et ne sortirai pas avant onze heures
» et demie : bien le bonjour. »

Le lendemain il était furieux. Il avait été au spectacle, d'après mon conseil : il était en cheveux longs, en habit noir et en manteau. Deux étourdis s'étaient moqués de lui; à la sortie, il fut outrageusement poussé par quelqu'un qui donnait le bras à une fort jolie femme : il se plaignit assez haut; l'autre lui demandant ce qu'il voulait et ce qu'il était, il eut la simplicité d'en faire le détail le plus circonstancié. « Eh bien, dit
» celui qui l'avait poussé, c'est très-bien fait à
» vous d'être tout cela, moi, je suis le comte de
» Chabannes, et je suis très-pressé. » Riant alors démesurément, il monta en voiture.

« Voilà donc, me disait-il, l'affreuse distance
» que l'orgueil et des préjugés absurdes mettent

» entre les hommes! me pousser, m'interroger,
» rire, et ne pouvoir me venger!

» — Qui vous empêchait de le pousser aussi,
» M. L....? qui vous a dit de répondre à ses questions?
» qui vous empêchait de rire? qui vous
» assure qu'il vous refuserait ce que vous appelez
» l'occasion de vous venger?

» — Oh! Monsieur, j'en suis sûr..... ce comte
» de Chabanon.....

» — Il n'y a point de comte de Chabanon : il y
» a un homme de lettres de ce nom-là, extrêmement
» aimable, qui joue du violon comme un
» ange, qui court vers l'Académie française,
» mais qui ne renverse personne, parce qu'il
» n'est pas si pressé. M. de Chabannes qui vous
» a poussé fort involontairement, j'en suis certain,
» est un fort joli jeune homme, d'une très-illustre
» naissance, descendant d'ancêtres fort
» recommandables par les services qu'ils ont rendus
» à leur patrie : il est simple, il est juste
» qu'un peu d'éclat rejaillisse sur lui : c'est un
» flambeau qui le précède; si sa vie a des taches,
» on les verra mieux.

» — Mais il ne doit pas me culbuter.

» — Non, certes! »

Voilà le commencement de *la révolution* de M. L.........; M. de Miromesnil le lendemain la compléta.

Je me rendis chez la Reine à l'heure où elle me l'avait prescrit; j'y trouvai l'ordre de passer chez la comtesse de Tavannes, dame du palais, la même, dont le mari, chevalier d'honneur de la Reine, et créé duc depuis, s'était séparé, en lui disant ce peu de mots : « *Vous devriez bien fermer » votre porte, Madame.* » Elle était occupée à faire je ne sais quoi avec M. de Montmorency. Voilà du calme, voilà ce qui s'appelle savoir vivre! C'était un petit homme tout blanc, assez sémillant, sans parler beaucoup. Comme *la Saint-Barthélemy* était le crime de notre histoire qui me faisait alors le plus frémir, je ne le voyais jamais sans penser au maréchal de Tavannes, un de ses plus féroces auteurs. Elevé page du Roi, il était devenu l'un des plus chers favoris de Charles IX, et l'on se ressouvient que, durant les massacres, il courait par les rues de Paris, en criant : « Saignez, saignez! la saignée a toujours été » très-salutaire au mois de mai. » Mais ces hommes-là, du moins, ne faisaient pas une spéculation de leurs meurtres : ils n'avaient aucun intérêt personnel à assassiner leurs victimes. C'était un zèle atroce, un fanatisme de cannibales; le plus grand nombre d'entre eux s'imaginait qu'une religion si sainte pouvait commander ce forfait et le sanctifier!!!

Mais l'orgueil, l'ambition, la vanité, la ven-

geance, l'intérêt personnel, le désir de s'élever, n'ont-ils pas aussi leur fanatisme? Déplorable humanité!

Mme de Tavannes avait un reste de beauté, de l'embonpoint, et encore de la fraicheur. Arrivé chez elle, j'en reçus une lettre de la Reine pour le garde des sceaux.

Après quelques lieux communs, « pourrais-je » savoir, me dit-elle, quel est l'objet de cette » lettre ?

» — La Reine vous le dira probablement, Ma- » dame : l'extrême confiance qu'elle a en vous, » la faveur dont vous jouissez auprès d'elle, vous » en sont les garans. »

Très-peu aimée de la Reine (et je le savais bien), ma réponse lui sembla une épigramme : aussi la conversation devenait-elle très-languissante après cela : je me levai.

Je rejoignis M. L..... « Venez, lui dis-je, chez » M. de Miromesnil. J'ai votre place dans ma » poche. »

Nous arrivons chez ce chef de la magistrature. Il prenait du café, entouré d'une nuée de gens de robe de la ville et des provinces.

Son grand talent pour *les valets dans la comédie*, me représentait un de ceux de Molière travesti en juge ou en commissaire pour jouer quelque tour à un tuteur.

Quoi qu'il en soit, M. de Miromesnil que j'avais souvent eu l'occasion de voir chez le duc d'Havré, et qui n'était pas un sot, au reste, me reçut avec une extrême politesse, et M. L... aussi, au moment où je le lui présentai : mais quand j'eus expliqué le sujet qui l'amenait à Versailles, il se fit une révolution dans tous ses traits et dans toute son attitude.

« *Tu-Dieu!* dit-il en se tournant vers lui, la tête » vous tourne, jeune téméraire! vous demandez » un emploi qui est la récompense des plus grands » services, qui exige un degré de capacité dont » vous n'avez donné aucune preuve. Vous avez » égaré la religion de M. le comte de Tilly (avec » un regard sournois et un rire amer) en le dé- » cidant à une démarche *indiscrète*....

» — Mais, Monseigneur, dit le pauvre L....

» — Silence, Monsieur! Voudriez-vous (s'a- » dressant à moi comme pour réparer la sortie » qu'il venait de faire) prendre du café?

» — Je n'en prendrai pas, Monsieur, repris-je; » mais je vous remettrai une lettre de la Reine.

» — De la Reine!

» — De la Reine. »

Son visage devint radieux; il se hâta de briser le cachet : mais combien, en lisant, ce visage se rembrunissait!

« Monsieur, me dit-il enfin, je suis persuadé

» que S. M. n'a pas su de quelle difficulté;......
» combien il est,.... je dis presque impossible.....
» Mais enfin.... tout mon bonheur est d'obéir aux
» ordres de la Reine..... Mais, je l'avoue, il est
» cruel de manquer à ses engagemens.....Je vou-
» drais bien savoir, M. le comte, quel intérêt si
» vif vous prenez à cet homme.... Vous aurez la
» place, entendez-vous; mais j'aurai soin qu'elle
» ne soit pas pour vous un vain titre, et que vous
» la fassiez.

» — Monseigneur, dit M. L...., j'ai trop d'hon-
» neur pour ne pas remplir tous mes devoirs.

» — Parbleu, oui.

» — Certainement!

» — Oui, oui!

» — J'ai l'honneur, repris-je vivement, d'offrir
» mes remercîmens et mes hommages à M[gr] le
» garde des sceaux: je le prie d'être persuadé de
» toute ma reconnaissance que la grâce qu'il
» met à m'obliger rend immortelle. » Il me recon-
duisait, j'étais déjà sorti.

« Ah! Monsieur, comme j'aurais pu me perdre!
me dit en soupirant le jurisconsulte de province:
» quelle envie j'avais de répondre à ce vieux
» singe! Pardon, je sens que je ne dois pas parler
» ainsi des mandataires de l'autorité suprême;
» mais il est affreux d'être battu à terre sans oser
» se relever!....

» — Soyez tranquille, mon cher M. L..... ; re-
» mettez-vous, c'est un léger orage auquel suc-
» cède un beau jour. Vous avez votre emploi :
» n'est-ce pas ce que vous vouliez ? » Effective-
ment il l'eut; mais il me dit quelques jours après
qu'il lui en avait coûté vingt-cinq louis avec je ne
sais quel secrétaire, pour accélérer l'expédition.
Je lui fis mon compliment d'en être quitte à si
bon marché avec les subalternes *. Il partit de
Paris peu de jours après, et n'y est revenu, je
crois, que pour faire bien du mal aux hommes
et aux institutions dont il s'était cru froissé!!!

Dans quel ordre de choses; dans quel ouvrage
de la main des hommes n'y a-t-il pas des abus,
des inconvéniens, et des dégoûts? Dans quel
pays, dans quel gouvernement la puissance n'eni-
vre-t-elle pas? où n'aggrave-t-elle pas les refus; où
ne diminue-t-elle point le prix des grâces? Dans
quel système les gouvernans songent-ils sans cesse
à adoucir aux gouvernés les formes de l'autorité,
et à rendre plus légère la main qui tient les rênes
du pouvoir, qui en dispense ou les rigueurs ou

* Il eût été injuste d'imputer aux gens en place, qui ne peuvent
pas tout voir par leurs yeux, la négligence avec laquelle leurs
ordres étaient exécutés. J'ai vu quelque part, et je le crois aisé-
ment, que le cardinal de Richelieu passant le Rhône ordonna à
ses gens de donner cinquante louis aux bateliers. « Vingt-cinq,
» Monseigneur, mais que V. E. nous les donne elle-même. — Le
» bon sens du maraud, etc. » (*Note de l'Auteur.*)

les bienfaits? La meilleure administration, nous y sommes condamnés, est celle qui a le moins de vices : le gouvernement le plus paternel est celui qui s'efforce d'y voir de plus près, quoiqu'il ne puisse embrasser tous les objets ; qui réprime le plus et qui encourage le mieux, et ne commet d'injustices que celles qu'il ignore, que celles qui sont inséparables d'une vaste économie, trop compliquée pour être saisie dans toutes ses branches. La meilleure administration est celle qui empêche tout le mal que sa marche peut détourner, qui fait tout le bien dont elle a la pensée et la possibilité, et qui, marchant avec fixité vers un grand ensemble, n'a pas pourtant l'immensité de Dieu qui peut seul embrasser tous les détails de ses œuvres.

Après m'être encore une fois mis aux genoux de la Reine, je me hâtai de partir pour la Bretagne, et pour l'armée qu'y commandaient M. de Vaux et M. de Langeron. Elle était destinée à opérer une descente en Angleterre. La ville de Saint-Malo avait l'air d'un camp, et ses habitans étaient tout fiers du bruit qui s'y faisait; des officiers de tout grade qui couraient au galop dans leurs rues, au risque d'y écraser les femmes et les enfans : on y voyait aussi un petit nombre de courtisanes subalternes de Paris se promener en carrosse. Elles y étaient venues, mandées par

le duc de Lauzun et le prince de Nassau *, qui les avaient apparemment bercées de toute autre

* Voici le portrait que nous a laissé le duc de Lauzun (Biron) des officiers-généraux de cette armée expéditionnaire, réunis sur les côtes de Bretagne en 1780 : « Elle était si drôlement composée » en officiers-généraux, dit-il, que je ne puis m'empêcher d'en » parler. M. de Jaucourt, maréchal-général des-logis (j'ai ouï dire » quelque part qu'il était comme l'abbé Rognonet, qui de sa sou- » tane n'avait pas su faire un bonnet). M. de Lambert, son ad- » joint, s'en apercevait et le disait tout bas à qui voulait l'en- » tendre. M. de Jaucourt s'en vengeait en lui faisant recommencer » continuellement l'ingénieux ouvrage de l'embarquement des « troupes. M. de Puységur, major-général, faisait parfaitement sa » place, se moquait de ses généraux et de ses confrères, et branlait » plus de cent fois la tête en parlant d'eux. Le marquis de Créquy, » aide-de-camp de confiance du général en chef, l'aidait à nous faire » faire une chère empoisonnée, et employait le reste de son temps » à nous faire de petites méchancetés subalternes, dont quelques » unes étaient assez plaisantes. M. le comte de Coigny, sous le » caractère d'un aide-de-camp de M. de Jaucourt, comme Mi- » nerve près de Télémaque sous celui de Mentor, fumait dans » l'antichambre du général, pour avoir l'air d'un vieux partisan, » et faisait des Mémoires sur la guerre dès qu'on entrait dans sa » chambre. M. le marquis de Langeron, lieutenant-général, bon- » homme loyalement ennuyeux, grand diseur de quolibets; quand » il priait quelqu'un à dîner, il lui disait : *Voulez-vous venir man- » ger avec moi un œuf coupé en quatre sur le cul d'une assiette » d'étain; s'il n'y en a pas assez, je me mettrai dans un plat.* M. de » Rochambeau, maréchal-de-camp, commandant l'avant-garde, » ne parlait que de faits de guerre, manœuvrait et prenait des dis- » positions militaires dans la plaine, dans la chambre, sur la table, » sur votre tabatière, si vous la tiriez de votre poche : exclusivement » plein de son métier, il l'entend à merveille. M. le comte de Ca- » raman, tiré à quatre épingles, doucereux, minutieux, arrêtait dans » la rue tous les gens dont l'habit était boutonné de travers, et leur » donnait avec intérêt de petites instructions militaires : il se mon- » trait sans cesse un excellent officier, plein de connaissances et » d'activité. M. Wall, maréchal-de-camp, vieux officier irlan- » dais, ressemblant beaucoup, avec l'esprit, à Arlequin balourd,

chose que ce qu'elles y trouvèrent : elles eurent de la peine à regagner Paris, et à payer leurs chevaux de poste.

Quant à moi, j'eus la satisfaction de me mouiller plusieurs fois, dans les simulacres de descente, dans la mer, dont les troupes paraissaient médiocrement amusées : j'étais établi à un village, nommé, si je ne me trompe, Châteauneuf, dans une terre de M. de la Vieuville, ancien capitaine aux gardes. Je n'y avais guère d'autre distraction que d'aller quelquefois à Saint-Malo, où je perdis mon argent, comme je le raconterai tout à l'heure, pour que les très-jeunes gens qui jouent avec le premier venu en fassent leur profit. Monter à cheval le matin, tirer des armes dans l'après-midi étaient le passe-temps de notre village, où le

» faisait bonne chère, buvait du punch toute la journée, disait » que les autres avaient raison, et ne se mêlait de rien. M. de » Crussol, maréchal-de-camp, violemment attaqué d'une maladie » malhonnête, avait le cou de travers et l'esprit pas trop droit. »

Opposons ici la version du prince de Montbarey, alors ministre de la guerre, sur ce même sujet : « Les officiers-généraux à pré» tentions, ou qui avaient des relations supérieures à la cour, ou » qui étaient plus anciens que le comte de Vaux, s'étaient vus » privés d'emploi par sa nomination au généralat; tous ceux qui » étaient liés avec le maréchal de Broglie, et surtout les jeunes » gens de la cour de la Reine et des princes qui ne pouvaient » aimer les formes froides, raisonnables et sévères du comte de » Vaux, formèrent un foyer de mécontens et de clabaudeurs dont » les cris contenus par les bontés dont le Roi daignait m'honorer, » sans me faire une vive impression, ne laissaient pas de me pa» raître importuns. » (Tom. II, p. 351 de ses *Mémoires*.)

beau sexe ne l'était pas, et où le paysage n'était ni attrayant, ni pittoresque.

Demoustier n'y eût pas trouvé l'inspiration de ces vers sensibles et charmans, sur la mort d'une jeune fille de campagne :

> Grâce, fraîcheur, fleur printanière,
> La mort devrait vous respecter.
> Ah! pourquoi cesser d'exister
> Quand on n'a pas cessé de plaire!
>
> . . . .
>
> Après avoir dit quelque temps,
> Elle était jeune, elle était belle,
> On l'oubliera; l'herbe nouvelle
> Couvrira sa tombe au printemps.
> Là, fixant sa course légère,
> Le jeune chasseur, vers le soir,
> Se reposera sans savoir
> Qu'il foule aux pieds une bergère.

Il y avait un cimetière à Châteauneuf, de vieilles paysannes, peut-être même y en avait-il de jeunes, mais il n'y avait point de bergères. J'y gagnai cette vilaine maladie, dont j'ai fait mention : elle vint toute seule, et je ne sais comment. En Bretagne, ce n'est pas une affaire : plusieurs officiers du régiment partagèrent ma bonne fortune, ce qui ne m'empêcha pas de la maudire. Heureusement que j'en fus quitte en huit ou dix jours. Dans les deux mois que je passai à espérer de de-

venir maréchal de France, et de débarquer le premier sur les côtes d'Angleterre, j'eus le loisir de me convaincre que c'était une expédition *ad honores*, et que nous nous en retournerions comme nous étions venus. Pour comble de bonheur, une fièvre lente, que je crois un tribut endémique, pour les débutans en ces climats, me rendit jaune et défait comme un spectre : une invincible tristesse me consumait. Dieu sait que je n'avais pas peur des Anglais! mais un pressentiment inexplicable me disait que ma tombe était dans cette solitude. Mon mal défiait tout l'art du médecin, et tout le *quinquina* du monde. Je m'éteignais chaque jour dans une décrépitude anticipée.

J'allai un jour à Saint-Malo pour secouer ces sombres idées. Je fus demander à dîner à un M. de Rulecourt, colonel-commandant d'une légion, tué depuis, fort héroïquement, dans une expédition d'aventurier, sur des monceaux de morts, dans les rues de Jersey, où il avait fait une descente avec une poignée de soldats *. On me dit à

* Le baron de Rulecourt avait levé à ses frais une légion de huit cents hommes composés de déserteurs et d'aventuriers. Il demanda et obtint au mois de janvier 1781 d'être transporté avec ces nouveaux flibustiers à l'île de Jersey. Déjà en 1779, le prince de Nassau avait fait une tentative qui avait échoué. Rulecourt y débarqua sans obstacle, repoussa d'abord un petit corps anglais qui marchait à sa rencontre, et arrivant de nuit à Saint-Hillier, capitale de l'île, effraya le gouverneur et lui fit signer la red-

sa porte, qu'il était à Saint-Servan : ce n'était guère le moyen de dîner avec lui à Saint-Malo. Je m'en allais lorsque je fus arrêté par un monsieur, qui me déclara s'appeler le baron de*** ; il ajouta qu'il avait la certitude que M. de Rulecourt rentrerait pour dîner. Il me parut, à l'air des domestiques, qu'il était très-familier dans la maison, et il eut l'air de prendre sur lui de m'en faire les honneurs. Entrés dans le salon, il discuta rapidement quelques sujets de guerre et de politique, et me proposa de jouer : il ne voulait que me désennuyer. Sans trop attendre ma réponse, il demanda des cartes, et me gagna, dans moins d'une heure, cent cinquante louis *au trente et quarante*. J'eus le bon esprit de me ressouvenir, dans ma confusion et dans mon étonnement, qu'il ne fallait perdre avec un étranger que ce que je pouvais payer; j'insistai pour cesser le jeu, en dépit des plus belles phrases, et de mille assurances de ses regrets et de l'envie qu'il avait de me donner ma *revanche*. Il eut l'extrême prudence de me demander une reconnaissance de la

tion de l'ile entière. On le croyait suivi de cinq mille hommes. Mais le jour montra au gouverneur et aux principaux habitans qu'ils avaient cédé à une terreur panique. Voyant le petit nombre de leurs ennemis et n'apercevant point l'escadre française dont on les avait menacés, ils rassemblent les milices du pays et fondent sur la petite troupe du baron de Rulecourt, qui, enfoncé de toutes parts, est blessé à mort : ses soldats sont tués ou pris. Le major anglais Pierson reçut aussi, à la tête de la milice, un coup mortel.

bagatelle que j'avais perdue, et je la retirai dès le lendemain, pour avoir le droit de ne lui parler ni de le saluer jamais.

Ce petit événement, qui, dans la disposition où j'étais, ne pouvait m'enchanter, acheva de me donner un dégoût mortel pour le néant stupide dans lequel nous végétions en cette bourgade, où la fièvre dont j'étais miné prenait chaque jour un caractère plus grave, et où mes plaisirs les plus vifs, je le répète, étaient un cheval et un fleuret. Ce dernier exercice manqua de me susciter une affaire avec quelqu'un pour qui, peut-être, c'eût été un bonheur d'avoir été tué : le comte de Latour-Maubourg *, qu'un parti très-décidé

* Marie-Charles-César Fay, comte de Latour-Maubourg, d'une des plus anciennes familles du Vivarais, naquit en 1768; il était colonel du régiment de Soissonnais lorsque la révolution éclata. Nommé député de la noblesse du Puy-en-Vélay aux États-Généraux, il passa un des premiers de son ordre à la chambre du Tiers-État. Il fut l'un des commissaires nommés pour ramener Louis XVI à Paris, lors de l'arrestation de ce prince à Varennes. Il accompagna ensuite M. de La Fayette comme maréchal-de-camp à l'armée du centre dont il commanda l'avant-garde. Il quitta l'armée avec M. de La Fayette, et, arrêté avec lui, il partagea sa captivité, fut mis en liberté en 1797 par l'entremise du Directoire; élu en janvier 1801 membre du Corps-Législatif, il fut appelé au Sénat en 1806, nonobstant son opposition antérieure à l'élévation de Bonaparte à l'Empire, opposition qu'il partagea avec son ami M. de La Fayette. Envoyé successivement en qualité de commissaire extraordinaire en Normandie en 1807, et en Bretagne en 1810, il fut renvoyé de nouveau en Normandie dans cette même qualité en 1813. Le 8 avril 1814, il transmit son acte d'adhésion à la déchéance de Bonaparte et fut nommé à cette époque par

dans la révolution, et de très-grands malheurs qui en ont été la suite, ont rendu très-célèbre.

Il n'était connu alors que par un nom distingué, une grande fortune, les bontés de la Reine qui le fit faire depuis colonel en second, avant l'âge, que par un fond de générosité, je dirai presque de magnanimité, de valeur, de probité, d'honneur et de droiture, qui le rendait l'arbitre du régiment où nous servions. Jamais un homme si généralement aimé, et qui méritât tant de l'être; jamais tant de simplicité et d'obligeance pour tous ses frères d'armes; jamais si peu d'airs et de prétentions avec le dernier des subalternes : un peu frondeur avec les chefs, et se faisant souvent l'avocat des mauvaises causes ; doué du physique le plus imposant, avec les formes les plus aimables. Il avait commencé sa carrière militaire avec le vicomte de Noailles et M. de La Fayette : leur parti a été le sien, ce qui, vraisemblablement influença depuis le choix qu'on fit de lui, pour accompagner le Roi à son retour de Varennes. Les infortunes et la prison ont été aussi son déplorable partage. Si la métempsycose

S. A. R. MONSIEUR commissaire extraordinaire à Montpellier. Après le 20 mars 1815, il accepta la place de pair dans la chambre formée par Bonaparte, où il se prononça en faveur des libertés publiques. Ecarté de la pairie après le second retour du Roi, il y rentra en 1819. Le comte de Latour-Maubourg est frère du marquis de Latour-Maubourg, gouverneur de l'Hôtel royal des Invalides.

a lieu, si, sous une autre forme, je revisitais ce globe, Maubourg, je vous le dis, je ne jugerai plus personne qu'une révolution tout entière n'ait passé sur mon opinion.

Un soir, je tirais des armes avec lui, il s'échauffa sur une *botte* douteuse, qu'il prétendit que j'avais niée. Je soutins n'avoir pas été touché : j'y mis peut-être quelqu'emportement, parce que j'en étais sûr. Quelques passes après, il me fait ployer son fleuret sur la poitrine, en s'écriant : qu'apparemment il ne faut pas moins que cela pour me convaincre... je jette le mien.

« Voyons, lui dis-je, si vous serez aussi heu» reux l'épée à la main! »

Il s'élance, s'habille à la hâte, me saisit la main avec force....

« Marchons, réplique-t-il, allons chercher nos » sabres.... tu vas voir!

» — Tu verras toi-même, repris-je; mais je » n'ai pas la folie de combattre avec un sabre » quelqu'un qui est infiniment plus grand et plus » fort que moi : d'ailleurs c'est une arme à la» quelle je n'entends rien : prenons nos épées.

» — Fort bien! »

Nous y courons; deux officiers, de ceux qu'on appelait alors *de fortune*, nous joignent, nous forcent au nom du Roi à mettre bas les armes, et s'épuisent en efforts pour nous réconcilier.

Latour-Maubourg y consentit avec beaucoup de grâce; il ne me convenait pas d'être plus difficile que lui, plus âgé, plus ancien au service, et connaissant l'honneur et ses lois autant qu'aucun homme vivant. Il me serra contre son cœur, en versant quelques larmes que je lui rendis, et sur de meilleurs termes que jamais, m'emmena souper.

Cet exploit fut pour moi le dernier de la campagne : je reçus une lettre d'un de mes parens, qui voulait arranger pour moi un très-grand mariage; il m'engageait à venir le trouver dans ses terres avant de retourner à Paris. Le parti qu'il me destinait était trop avantageux pour que je ne fusse pas alors assez fou pour le refuser. Si j'avais suivi ses conseils, quels chagrins, quelles infortunes j'aurais retranchées de ma vie! mais qui peut donc échapper à sa destinée? La personne qu'il me proposait, et que j'aurais obtenue, a épousé depuis M. de M***, mestre-de-camp du régiment de cavalerie de L***, et lui a donné soixante mille livres de rente : cet incident, et plus que tout cela, ma santé détruite, m'engagea à demander au prince de Poix, la permission de m'absenter des drapeaux, que je promettais sur l'honneur de rejoindre, si on les plantait sur les rives d'Albion. C'est à quoi personne ne croyait : je revins donc à Paris, où j'envoyai

chercher mon médecin, qui dans peu de temps me rendit la santé, et toute la puissance d'une nouvelle vie.

L'expédition manquée, tous les plans de descente abandonnés, chacun s'en revint chez soi. Si je savais comment se termina toute cette affaire, quels furent les motifs qui déterminèrent, et les conditions qui consolidèrent la paix, je les dirais. Mais j'avoue que je n'ai pas la moindre donnée sur cette opération du gouvernement, et qu'à la distance où je suis placé, à l'époque et dans les lieux où j'écris, sans renseignement actuel, sur des choses si distantes, je trouve plus commode et plus court de m'en taire. Ce que je sais, c'est que peu de temps après, Paris fut inondé d'Anglais qui, suivant l'usage, furent comblés de distinctions, d'agrémens, de préférences, à la cour et à la ville, parce que nous avons toujours été une nation magnanime, sans caractère, ayant la manie des étrangers qui ne nous ont jamais rendu notre engouement, recherchant tout ce qui est loin de nous, exaltant tout ce que nous n'avons pas, et (l'antithèse complète des autres nations) dépréciant tout ce que nous possédons.

Le nouvel ordre de choses a fait naître un esprit national plus vigoureux, a mis un grand orgueil à la place d'une petite vanité.

CHAPITRE XII.

Ma vie de Paris. — De la faculté de la mémoire. — Discussion assez vive à l'occasion de la mienne avec Champcenetz, en présence de MM. de Rivarol et Chamfort. — Jugement sur Champcenetz. — Anecdotes qui le concernent. — Son duel avec le vicomte de Roncheroles, pour une chanson. — Du chevalier de Boufler̨s. — Autre anecdote avec Florian. — Quelques bons mots de Champcenetz. — Son ignorance. — Communauté de travail avec lui durant quelques semaines. — Conversation entre Rivarol, Chamfort, Champcenetz et moi. — Définition de la mémoire; celle de Rivarol était immense. — Sa mort à Berlin. — On avait réussi à nous brouiller. — Finesse de ses reparties et de ses mots. — Son aptitude à la parole. — Sa paresse et son éloignement pour un travail sérieux. — Durée de la vie de l'homme si bornée; puissance de sa pensée; essor illimité de son imagination.

Ma santé était rétablie : emporté vers toutes les erreurs de cet âge de force; de cet âge où la vie a pour ainsi dire du surperflu, je cherchais le plaisir...... Paris, où afflùait alors l'élite de la

France et du reste de l'Europe, devint aussi pour moi comme pour tant de jeunes gens et même d'hommes faits, un tourbillon de dissipation, de distraction et de jouissance, si l'on peut appeler ainsi l'habitude des spectacles, la fréquentation du foyer des acteurs et des Phrynées du bon genre; de plus, les dîners et les soupers fins, les bals, les jeux, les concerts; toutes choses qui n'excluaient pas de voir ce qu'on appelait la bonne compagnie. On ne suivait guère les spectacles, et les sociétés d'alors, bien que décousues, sans avoir à s'occuper aussi de littérature, d'épigrammes et de chansons. Moi aussi, j'avais essayé de faire des vers; je l'ai déjà confessé : je recherchais les beaux-esprits, les esprits à la mode, et je venais frotter le mien avec celui de Champcenetz.

On a vu que la Reine avait paru désapprouver indirectement mes relations avec lui : c'était à cause de sa malignité ou plutôt de ses traits mordans qui n'épargnaient pas la cour. Le ton du jour, bien plus qu'une franche et solide amitié, nous unissait : j'avais souvent avec lui des discussions assez vives. Il attribuait ma facilité à cette faculté de retenir, qu'on nomme la mémoire. Ce fut un jour la cause d'un ridicule que je me donnai. J'eus la folie de me fâcher très-sérieusement de ce qu'il m'accusait d'en

avoir beaucoup en présence de deux juges fort redoutables : l'un distingué par autant d'esprit qu'aucun homme en ait peut-être jamais eu, M. de Rivarol; l'autre recommandable par un excellent goût fort supérieur à son talent, M. Chamfort. Mon accusateur était un peu moins imposant. Certes c'est l'homme du monde qui m'a le mieux prouvé l'inanité des réputations, le hasard dont elles se composent, et la facilité d'usurper quelquefois celle d'un homme d'esprit, quand, en d'autres temps, on la conteste à ceux qui sont plus qu'en règle pour la justifier. Et qu'on ne vienne pas me dire qu'il ne passait pas pour en avoir beaucoup. J'ai été pendant dix ans excédé d'entendre les gens du monde me parler de l'épigramme, de la chanson, de l'épître, des vers que Champcenetz avait faits, du mot charmant qu'il avait dit, du sarcasme sanglant qu'il s'était permis, de la plaisanterie dont il était l'auteur, etc., etc., etc. Vivant intimement avec lui, je savais, à n'en pas douter, qu'il ne faisait presque rien, et ce presque rien avait toujours besoin d'être corrigé, pour une bonne raison, c'est qu'il ne savait pas un mot de latin, médiocrement le français, et ridiculement l'orthographe. Les gens de lettres parlaient à leur tour de son esprit; ils disaient qu'il était plein *de trait*, et que sa *causerie* était fort remarquable.

On lui faisait honneur d'une infinité de bons mots que d'autres avaient dits. Jamais une telle audace à prendre le bien d'autrui dans ce genre, une telle persévérance à colporter l'esprit des autres, tout cela soutenu d'un bégaiement qui le servait à miracle. Le chevalier de Boufiers a sur sa conscience un coup d'épée que lui donna le vicomte de Roncheroles pour la chanson des *Jeunes Gens* que ce premier avait faite; et j'ai vu Champcenetz, dans son lit, trouvant très-simple d'avoir un coup d'épée, bien à lui, pour des vers qui n'étaient pas de lui; de même que la chanson des *Dettes*, du marquis de Louvois, où Champcenetz n'eut d'autre part que de substituer le mot Louvois à celui de Gramont :

> De { Gramont / Louvois } suivant les leçons,
> Je fais des chansons et des dettes;

de même que l'épigramme contre M[me] de Sainte-Armande. Elle est de Rivarol, qui avait fini par la lui céder, parce que l'autre la lui avait prise, et croyait très-sérieusement, dans les derniers temps, l'avoir faite; de même « *Chloé, belle et poëte*, etc., » dont j'ai su l'auteur; de même,

enfin, que « *Si l'on achetait du courage*, etc., » et vingt autres !...

Il a soutenu un jour à cet homme de bien, à ce digne littérateur, Florian, qu'il avait fait je ne sais laquelle de ses romances : nous nous promenions le soir au Palais-Royal, par une belle soirée d'automne. L'auteur d'*Estelle* fut de très-mauvaise composition, et défendit son bien très-sévèrement. « Eh bien, dit Champcenetz, n'en parlons » plus, j'au.... j'au....rais dû la faire, car elle ne » vaut pas grand'chose, et je l'aime beaucoup. » Le fait est, qu'avec une figure qui prêtait au rôle qu'il avait adopté, il avait quelques saillies, et de temps en temps du bonheur. Il hasardait tout, retenait tout, prenait tout; il était doué d'une gaîté intarissable, et je me sers de ce mot *doué*, qui n'est pas ici dans sa place, parce qu'il rend mon idée : cette gaîté était son esprit. Elle ne l'a pas abandonné devant Fouquier-Tinville : elle a résisté à son tribunal et à ses jugemens. Sa malice était infatigable et universelle, quoique homme d'honneur, et incapable d'une noirceur sérieuse et réfléchie. Il n'était jamais si plaisant que quand il s'attaquait à sa famille, ou à lui-même; car, pour dire un bon mot, il se serait couvert de ridicule avec délices : et ce n'est pas merveille qu'on ait beaucoup ri d'un homme pendant sa vie, qui, avant d'en sortir, monté sur le char où

Robespierre entassait ses victimes, cria au bourreau : « Mène-nous bien, je te donnerai pour » boire *. »

Du reste, fort peu d'imagination, l'esprit inculte et très-peu étendu, une ignorance honteuse de l'*Histoire* et des écrivains classiques, même de ceux de son pays, une prétention de bonne foi à s'entendre à tous les arts dont il raisonnait avec la hardiesse d'un professeur, parfaitement calculée pour en imposer à ceux qui étaient encore plus ignorans que lui.

J'ai eu le malheur, et je m'en accuse, de travailler avec lui, pendant quelques semaines, à un papier à présent fort ignoré, j'espère, et dont le titre n'était pas nouveau : « *La Chronique scan-* » *daleuse.* » J'en avais fait le *Prospectus*, qui fit alors quelque bruit, étouffé bientôt par des bruits plus imposans et d'un genre plus terrible : les cris des victimes, les rugissemens des bourreaux, et le retentissement des chaînes dans ces gouffres qui commençaient à s'ouvrir.

Il m'était impossible d'envoyer à l'impression un seul des articles qu'il composait, sans les re-

* Condamné à mort par l'horrible *Fouquier-Tinville*, il lui demanda si ce n'était point comme à l'*assemblée* où il y avait des *suppléans*? Pourquoi, dit le monstre? — C'est que je me ferais » remplacer par vous. » Voilà un bon mot, un mot d'esprit, et qui dénote une âme courageuse. (*Note de l'Auteur.*)

voir et les corriger, et je me souviens qu'un jour, je me consumai inutilement pour ne pas parvenir à lui faire comprendre, qu'il n'était pas indifférent d'écrire « *quant à moi*, » comme *quand*, *quando*.

Au reste, cette communauté de travail, entrepris contre mon goût et mes principes, pour des raisons inutiles à expliquer ici, m'a coûté cher; car elle est la cause unique de ma sortie de France, en 1792, pour me soustraire aux poignards du sieur Fabre d'Églantine, et à la vengeance de M. de Condorcet, mécontens d'avoir été piloriés dans ce journal.

Le lecteur s'apercevra que je fais souvent de longues digressions : mais qu'importe, si je lui reviens ?

Je disais donc qu'un soir, j'arrivai chez Rivarol (c'était, je crois, vers la moitié de l'année 1791, rue Notre-Dame-des-Victoires). Il était dans un appartement assez mal éclairé, avec MM. de Champcenetz et Chamfort. Je parvins dans la pièce voisine, sans être aperçu : lui, parlant avec son bonheur, sa rapidité et sa magie accoutumée; eux, l'écoutant avec une attentive admiration. La conversation qui avait certainement commencé par quelque dissertation sur la souveraineté du peuple (sujet éternel de ses pensées et de ses discours, alors, comme la grammaire et la langue

l'étaient devenues dans les dernières années de sa vie), s'était portée sur les obligations que les modernes ont aux anciens, et je me rappelle que Rivarol, par une de ses phrases dont le tour est si facile à reconnaître, pour ceux qui ont vécu avec lui, s'était résumé par ces mots : « Et c'est » un bonheur pour la plupart des écrivains d'au- » jourd'hui d'avoir de la mémoire, comme c'est » un malheur pour leurs lecteurs. »

Je crois que je ferai mieux de rapporter, *à peu près*, tout le dialogue de ces messieurs, et de lui donner, autant que je le pourrai à une telle distance, l'ordre et la forme qu'ils lui donnèrent eux-mêmes : car je ne me défends point d'avoir de la mémoire (quoique j'en aie perdu, à près de quarante ans, la meilleure partie), j'en ai comme en ont et doivent en avoir tous les gens qui ont quelque esprit, et j'expliquerai tout à l'heure mon idée, en disant ce que je crois qu'est la mémoire.

Champcenetz. Ah ah ah! il serait bien heureux que M. de La Harpe n'eût jamais rien lu, et que le vicomte de Ségur et l'abbé Dille n'eussent jamais causé qu'ensemble!

Chamfort. Vous êtes trop sévère pour La Harpe, mon cher marquis.

Rivarol. Et trop indulgent pour les deux autres.

Champcenetz. Pourquoi donc?

Rivarol. C'est que vous parlez d'eux.

Champcenetz. Une *fière* mémoire, c'est Tilly; on n'a pas d'idée de tout ce qu'il a retenu !

Chamfort. Il a mieux que cela : beaucoup d'esprit et d'imagination,.... du feu, et de la force.

Champcenetz. Observez, je vous prie, que la plus grande partie de tout cela se passe en citations. Ce sont, au jargon des femmes près, des lambeaux de poésie, des morceaux de prose; et puis, pour se donner l'air d'un savant en *us*, il vous cite Horace, Virgile, et des passages de Tacite, où Martin* l'a assuré l'autre jour qu'il y avait un barbarisme dont ce pauvre Tacite n'était pas complice.

Rivarol (en se frottant le visage). Au moins n'est-ce pas là un effort de mémoire?

* Homme d'esprit, et d'un esprit fort original, un peu cynique. Le fait n'était pas exact : mais c'est égal, il n'y faut pas regarder de si près. La vérité est que je répétais devant lui le morceau sur la mort de *Germanicus* d'une manière un peu emphatique, que Champcenetz, chez qui cela se passait, ne pouvait guère cacher l'humeur qu'il avait de n'en pas entendre un mot, et que M. Martin, m'arrêtant au mot *præbere*, me dit, je ne sais pourquoi, car je le connaissais à peine : « Il est inutile de faire sonner ce mot qui, » comme vous savez, est très-simple, puisqu'il ne signifie que » donner. » Il y a plusieurs mots de lui, tous dans le genre de Diogène. Il allait souvent à un café où se rendaient beaucoup de gens de lettres : la maîtresse du lieu, toujours fort parée, était coquette et point belle. M. Martin demande un jour une tasse de chocolat, le trouve détestable et le dit. « Monsieur, repart la dame, beaucoup » de *seigneurs de la cour*, qui viennent ici, le trouve très-bon. » Lui, prenant un morceau de verre qu'il appelait sa lorgnette :

Champcenetz. Il vaudrait mieux être Tacite, que de citer Tacite comme ça.

Chamfort. Le comte de Tilly n'aurait pas dit cela !

Champcenetz (riant). Vous le protégez?

Chamfort. Cela ne me conviendrait pas, mais je lui reconnais de l'esprit; et, s'il était né dans une classe obscure, et qu'on pût lui donner sérieusement le goût du travail et la patience de l'application, je suis convaincu qu'il serait un écrivain distingué, et lui-même un homme à citer. Est-ce que vous trouvez sa conversation très-ordinaire?

Champcenetz. Moi! point du tout; je la trouve souvent fort extraordinaire.

Rivarol. Bravo ! Appuyez mon neveu; vous faites des merveilles!

Chamfort. Je vous ai cru de ses amis.

Rivarol. Il vous demandera ce que c'est que cela.

Champcenetz. Mais oui, assez. Est-ce qu'on est l'ennemi d'un homme pour lui trouver plus de

« *Ils vous ont peut-être dit aussi que vous étiez jolie.* » On cite encore une autre repartie de lui, mais je la crois de M. Favier, homme beaucoup plus fort que lui, et que je n'ai fait qu'entrevoir. Quelqu'un le fixait malhonnêtement sur le théâtre de l'Opéra, dans un entr'acte. « Suis-je connu de vous? et quelles sont vos » raisons pour me fixer ainsi? — *Un chien regarde bien un évêque.* » — *Qui vous a dit que j'étais un évêque?* » (*Note de l'Auteur.*)

mémoire que d'esprit?.... quoique je ne dise pas qu'il en manque.

Chamfort. N'allez pas vous brouiller avec lui, car il vous contestera peut-être l'une et l'autre.

Champcenetz. Je dirai du mal de vous dans *le Petit Gautier.*

Chamfort. Et si après vous avoir lu je ne trouve pas que vous ayez dit du mal de moi?

Champcenetz. C'est très-joli! Mais que diable, Rivarol, vous ne dites rien : il n'y a pas de plaisir, j'avais commencé pour vous mettre en train.

Rivarol. Les gens qui sont livrés aux femmes ne font rien qui vaille. Tant de mollesse et de dissipation tuerait le talent le plus robuste. Il est clair que Tilly n'est pas né sans moyens et sans facilité : il a surtout de la force. Vous le voyez bien, vous dont il rit quand vous ne voulez pas, et qui ne le faites pas rire quand vous voulez. Il a d'ailleurs assez d'instruction pour vous donner l'air d'un ignorant.... Allons, n'en dites pas trop de mal, car je ne veux pas que l'esprit de contradiction m'égare jusqu'à prendre son parti.

Chamfort. Ah! ah!

Champcenetz. Me voilà bien arrangé! C'était bien la peine de vous demander votre opinion.

Tilly (entrant). Tu dis donc que je n'ai que de la mémoire, toi dont tout le mérite se compose des larcins de la tienne!

Rivarol. Ah! bon soir.

Tilly. Qui te l'a dit? tu ne sais pas lire; tu parles de citations, t'y connais-tu?

Champcenetz (riant). Je te préviens que tu es fâché, et qu'une plaisanterie....

Tilly. Ton rire est épais comme toi, et tes plaisanteries minces comme ton esprit. Au reste, je te dirai que j'en fais peu de cas de cet esprit;.... je le méprise même depuis qu'on t'en trouve.

Rivarol. Messieurs!

Champcenetz. Laissez donc : c'est amusant.

Tilly. Je te défie de me le rendre, car un sot m'ennuie toujours.

Champcenetz. C'est de bon ton.

Tilly. C'est tout ce qu'il faut pour aller à son adresse.

Champcenetz. M. de Tilly, vous me ferez raison....

Tilly. M. de Champcenetz, je vous ferai raison, et, qui plus est, je vous ferai justice.

Chamfort. Mais, messieurs, c'est une scène....

Rivarol. D'honneur, c'est le comble du ridicule. Comment vous fâchez-vous d'une chose qui dans le fond ne signifie rien? et puis.... on n'écoute point.

Tilly. On ne peut faire que cela avec vous qui parlez toujours. C'est une espèce d'usurpation qu'au moins ce que vous dites justifie.

Rivarol. La louange est un charmant correctif.

Champcenetz. Oui, oui ; mais vous êtes un u... u... u... usurpateur.

Rivarol (riant). Et vous un *bégayeur*, mais cela vaut encore mieux que de prendre de l'humeur.

Chamfort. Personne ici ne songe à en avoir.

Champcenetz. Nous jouions un proverbe.

Rivarol (s'adressant à moi). Riez donc.

Tilly. De quoi?

Rivarol. De vous, pour vous être mis fort mal à propos en colère.

Champcenetz. Qui t'empêche de rire de moi?

Chamfort. On ne saurait se sacrifier de meilleure grâce.

Tilly. C'est sa tactique ordinaire, de faire les honneurs de sa personne, pour ne rien épargner dans celle des autres.

Champcenetz. Eh bien! il faut me prendre au mot, sur ce que je dis de moi-même.

Rivarol. Et regarder tout le reste comme une fiction.

Champcenetz. Mais voilà une affligeante réalité! il pleut à verse.

Rivarol. Le comte Tilly est en cabriolet : je suis sûr qu'il vous remènera.

Tilly. Et M. Chamfort aussi.

Rivarol. C'est inutile ; la pluie le connaît.

Tilly. Le moyen d'être trois dans un cabriolet, avec M. de Champcenetz!

Champcenetz. Une épigramme! *c'est un rien.... mais ça plaît.*

Tilly (riant). Je vous remènerai ce soir; mais je te tuerai demain.

Champcenetz. J'aime mieux que tu me tues ce soir, et que tu me remènes demain.

Il fallait rire et s'embrasser: ce fut la fin de cette ridicule soirée; ridicule, parce que j'eus celui de me piquer, dans un accès de cette sotte vanité, de ce dont j'aurais dû m'amuser, et faire mon profit en cultivant davantage ma mémoire, s'il avait raison, ou en montrant un autre jour plus d'esprit, s'il avait tort. « Mais, dit Montaigne, » la vanité a été donnée à l'homme en partage, » et tout le trompe à la fin : il court, bruit, » meust, fuit, chasse, il prend une ombre, il » adore le vent, un festu est le gain de son jour. » — Ce festu, c'est la louange et la renommée. »

J'ai bien prouvé dans la suite à M. de Champcenetz, que je n'avais pas gardé de ressentiment, et j'ai fait tous mes efforts pour l'arracher aux bourreaux qui l'ont immolé depuis. Mais il fut inébranlable, et m'assura qu'il connaissait la destinée qui l'attendait, que néanmoins il ne quitterait jamais ses livres *et ses estampes*, pour aller représenter *le Juif-errant* en Europe; qu'il aimait

la vie, mais encore plus la paresse. J'ai su qu'il eut, après mon départ, une entrevue avec Brissot, par l'intermédiaire de je ne sais qui; que celui-ci lui promit la vie, à condition qu'il se tairait. C'était lui demander l'impossible. Je suis même sûr qu'il vit Condorcet, et qu'il y eut des articles de paix signés entre eux. Il se justifia, apparemment, aux dépens de mes mânes, et je pardonne aux siens. Il me fit dire par un de ses amis et des miens, qu'il était tranquille, et qu'il croyait *qu'il en reviendrait*. Il fut arrêté *sous Robespierre*, qui ne lui avait rien promis, et qui ne donnait que la mort, pour je ne sais quel mot contre la république, qui, peut-être, n'était pas de lui, et condamné vraisemblablement pour avoir conspiré en *calembours* : je lui ai donné des regrets. Il n'avait de méchant que les lèvres. Le jugement que j'ai porté de lui, ne peut être mis sur le compte d'aucun motif personnel. Il n'était dans mon chemin, sous aucun rapport. Son bonheur était de faire rire, et je détesterais de passer pour le plus bel esprit de France à ce prix : j'ai eu de l'attrait pour lui, il m'eût inspiré même de l'amitié, si je l'avais cru susceptible d'en rendre. Je voudrais qu'il fût vivant, et être condamné à le louer. Mort, je ne lui devais que la vérité.

Mais je crois que je me suis promis à moi-

même une définition de la mémoire. C'est une aptitude à retenir ce qui nous frappe, ce que nous concevons bien, ce qui nous plaît, et surtout ce qui a de l'analogie avec nos idées et nos notions. C'est en quelque sorte une superfétation d'idées que nous sentons sur les nôtres. Un sot peut aussi bien qu'une personne d'esprit, se ressouvenir que, tel jour, à telle heure, il a vu tomber quelqu'un de cheval, etc., etc.; mais je n'ai encore rencontré de ma vie, je ne dis pas un sot, mais un homme médiocre, qui ait lu avec fruit, qui ait des souvenirs *justes*, utiles, nourris, et classés. C'est avoir de l'esprit que d'entendre celui des autres, c'est en avoir déjà un très-bon, que de *discerner* ce qui *mérite* d'en être retenu; c'est avoir beaucoup de goût que d'en conserver un profond sentiment qui est tout l'artifice de la mémoire; enfin, c'est montrer de la pénétration, de la justesse et de la mesure, que de faire jouir les autres dans une conversation tour à tour gaie et solide, des richesses acquises qu'on a mêlées avec son propre fonds*. En un mot, une mémoire qui n'est pas un simple répertoire de perroquet,

* Non pas que je sois d'avis d'encourager ces *citateurs* éternels, qui *débagoulent* une science d'emprunt comme une leçon. « *Est » modus in rebus.* » On peut leur dire avec lord Chesterfield : « *Wear your learning, liket your watch, in a private pocket, and » don't pull it out to show that you have one; but if you are asked » What o'clock it is, tell it.* (*Note de l'Auteur.*)

est un des premiers présens de la nature : elle ne le fait qu'à ses favoris, et à ceux auxquels elle avait donné auparavant davantage.

Rivarol, par exemple, avait une mémoire prodigieuse, un sentiment vif, un amour excessif du beau, y avait gravé presque tout ce qui vaut la peine d'être retenu, dans les grands écrivains anciens et modernes. Mais ces puissans auxiliaires, en fortifiant sa conversation, n'en avaient point altéré l'originalité, et n'avaient point mis d'alliage dans cet or natif; c'était une statue dont les draperies et les ornemens égalaient la beauté, et à laquelle ils ajoutaient encore des charmes.

J'ai vu s'éteindre *à Berlin* cet astre brillant qui dans le Nord, avait perdu de ses feux, cet astre dont les clartés, souvent inégales, avaient pourtant jeté toujours tant d'éclat. J'ai dit à peu près dans un autre ouvrage, comment on avait réussi à nous brouiller les derniers mois de sa vie. Je le redirai avec plus de détail dans celui-ci, quand il en sera temps, et cette circonstance ne me rendra point injuste envers un des plus beaux esprits qu'ait formés la nature.

Ainsi donc de ces trois hommes il n'en reste pas un! La mort les a tous moissonnés avant le temps.

Il y en avait deux de fort remarquables, l'un

de ces deux, encore plus distingué et plus extraordinaire que l'autre. Aucun n'a élevé un véritable monument pour se recommander aux siècles, et traverser les âges. Chamfort n'en avait peut-être pas le talent, quoiqu'il eût infiniment d'esprit et un goût plus exquis encore. Rivarol avait une excessive indolence, avec toute l'activité de l'orgueil; une incurable paresse, dont ne pouvait triompher une prodigieuse vanité, que les succès présens de la conversation de chaque jour alimentaient plus à son gré qu'une gloire incertaine et distante : j'oserais dire qu'il parlait son génie et qu'il l'épuisait *.

Il est mort, ai-je dit, et rien ne reste de cette flamme si vive qui l'anima. Ainsi s'évanouit tout ce qui passe dans une succession si rapide, sur ce théâtre inexplicable, où nous figurons

* Tous ses mots étaient d'une extrême finesse; et l'on ne pouvait pas se fâcher de ses *méchancetés* fondues, pour ainsi dire, dans un demi-rire plein de grâce. C'était souvent des équivoques qui pouvaient présenter un sens obligeant. Comme ce mot à M. de Florian, qui portait son poëme de *Numa Pompilius* dans sa poche, d'où il débordait un peu : « Si l'on ne vous connaissait » pas, comme on vous volerait! » Il aimait beaucoup les bagues, les camées, les pierreries, en un mot tout ce qui pouvait lui rappeler cette antiquité dont toutes ses idées étaient contemporaines. Le vicomte de Ségur lui avait prêté une assez belle bague; c'était César. L'ayant remarquée à son doigt, je la louais. « Elle est fort » bien, me dit-il; je suis fâché que le baron de Bezenval n'ait pas » songé à me la léguer, mais d'honneur je la garderai : César ne » s'est jamais rendu. » (*Note de l'Auteur.*)

comme des ombres dans quelques cadres bientôt brisés!

Ludimus, interea celeri et nos ludimus horâ.

Quelle énigme! qui m'en dira le mot?

CHAPITRE XIII.

Le plus exercé ne trouve pas facilement un fil pour sortir du labyrinthe de quelques perfides enchanteresses. L'adresse, la fourberie, les faux sermens, la feinte, le désespoir simulé, la fausse assurance d'une tendresse éternelle. sont des détours dans lesquels on ne saurait se retrouver.

Événement fort simple qui en produit un fort extraordinaire. — Nouvelle connaissance : Cécile. — Personnages bizarres. Dissertation sur les spectacles. — De la prééminence des nôtres. — Ridicule de trop blâmer ceux des autres peuples. — Ce qu'ils peuvent nous répondre. — La marquise de C... — Le prince Victor de Broglie. — Fin tragique de M. de la Serne. — De la subordination militaire. — Contestation avec le prince de Broglie. — Anecdotes concernant le vicomte de Noailles. — Son caractère.

Au milieu de cette vie, agitée encore plus que joyeuse, que je menais depuis mon retour à Paris, rien ne me manquait, et je ne manquais à rien, excepté au besoin d'aimer pour être

aimé.... Je cherchais à placer mon cœur. La fortune et le hasard m'y servirent mieux que n'aurait fait l'adresse ou la prévoyance. Revenant de Passy, j'arrivais près du Cours, en cabriolet, de ce train que Louis XV aurait défendu, s'il avait été M. de Sartines : je me trouvai sur la ligne d'une voiture qui *cassa* comme par enchantement; une femme effrayée jeta un cri perçant. Ses gens accourus la secoururent, et l'aidèrent à sortir de son carrosse, sans avoir d'autre mal que celui de la peur..... Elle était belle de toutes les manières, et pour tous les yeux.... Je lui donnais le bras qu'à peine savait-elle encore si elle avait conservé les siens. Elle oublia de me demander qui j'étais, et avait déjà répondu à toutes mes questions.

Si elle lit ce chapitre, et que ce début l'effraye, qu'elle se rassure! je ne forme pas même la lettre initiale de son nom; ce que je dirai d'elle convient à mille autres...... Par exemple, qu'elle a épousé depuis un homme fort à la mode, et très-persuadé qu'il n'a jamais été dupe d'une femme dans la plus petite affaire, auquel elle a rendu par un système d'équilibre (c'est l'équilibre qui gouverne le monde) tout ce qu'il avait prêté aux autres....... auquel elle a joué tous les bons tours dont il a été un professeur. On ne saura pas de moi non plus quelle ville elle avait habitée

avant de venir à Paris, l'événement vraiment funeste qui lui fit quitter la province, et comment elle avait perdu son premier mari qu'elle n'avait pas eu le temps de haïr. Mais je m'arrête.........
soyez tranquille, beauté un peu profane! je ne ferai point un libelle, pas une imputation déshonorante pour ceux ou celles que je nommerai, ou que je désignerai assez clairement pour qu'on les reconnaisse. Votre nom, rien qui puisse l'indiquer, ne sera proféré : la nature a fait tous les visages sur le même modèle, mais il n'y a qu'un trait caractéristique et positif qui les distingue; et ce trait qui vous convient, qui vous signalerait, je ne le tracerai pas. Je ne veux, dans mes écrits, diffamer personne que ceux qui le sont d'avance, ou parmi les contemporains, ou dans la postérité.

Je vous appellerai Cécile (c'est un joli nom, autant celui-là qu'un autre), et je dirai : Cécile avait été dans la rue Saint-Dominique faire une visite, elle revenait dîner à Passy, où elle avait pris une maison. Voilà ce qu'elle me raconta d'une voix fort altérée; je savais le reste. Moi, très-modestement, je déclinai mon nom. C'était comme si j'avais dit : « *je suis Pompée.* » Elle ne me connaissait point. Je l'apprends à ceux qui croient valoir le mieux, c'est très-heureux d'être peu connu, surtout avec les femmes dont l'ima-

gination aime à avoir un espace à courir et une chimère à encenser.

« Vous voyez, Madame, ce cabriolet, voulez-
» vous vous confier à moi? je *mène* assez passa-
» blement; j'aurai l'honneur de vous remettre
» chez vous, et, au lieu d'une récompense, je
» trouverai une peine, celle de vous quitter si
» vite. »

Elle balbutia quelques mots fort bien arrangés, que je n'ai pas très-présens..... et la voilà à côté de moi.

« Monsieur, je vous en conjure..... un peu plus
» doucement.

» — Au pas, Madame, si vous le voulez, mon
» bonheur en sera plus long.

» — Les gens sont odieux, ils ne regardent à
» rien; véritablement, je crois que je renverrai
» ce cocher..... c'est tout-à-fait sa faute.

» — Madame, je le prendrai.

» — Pourquoi donc, Monsieur?

» — C'est que je lui dois mon bonheur.

» — Lequel donc?

» — Celui de vous entendre me faire cette
» question.

» — Voudriez-vous mettre votre cheval au
» trot?

» — Non, Madame.

» — Comment!

» — J'ai une trop grand responsabilité. Mais » voulez-vous les rênes, Madame? mon bonheur » sera d'être guidé par vous, et je m'y abandonne.

» — J'ai mené quelquefois, Monsieur; mais » dans cette parure on me prendrait pour une » folle;..... et puis avec quelqu'un que je n'ai pas » l'honneur de connaître.... Donnez, Monsieur. »

Elle prend les guides, baisse la tête, et m'emmène, à un assez grand train, dans une cour, au pied d'un perron à double rampe, avec une gravité toute charmante. Deux messieurs se promènent sur une terrasse, font un grand cri; elle est descendue.

« Monsieur, ne voudriez-vous pas me faire l'honneur de dîner avec nous?

» — Faut-il, Madame?...

» — Il ne le faut pas, Monsieur, mais j'en serai » charmée.

» — Et moi aussi, Madame.... »

Je lui donne la main : elle raconte son histoire. Nous sommes dans le salon. M. l'abbé est enchanté de me voir : un gros personnage vert m'eût embrassé, si je l'avais laissé faire.... J'aurais bien envie de faire son portrait.... Mais je ne céderai pas à cette tentation qui pourrait avoir un danger.

On servit à dîner; nous parlâmes peu, le gros monsieur encore moins; il se hâta de dire qu'il

ne faisait qu'un repas : il dévorait. L'abbé, voyant à quel antagoniste il avait affaire, se pressait à faire rire, et mangeait à épouvanter.

« Monsieur, me dit la maîtresse de la maison, » connaissez-vous M. de la Tour-du-Pin, le co- » lonel?

» — Oui, Madame.

» — Connaissez-vous Mme sa femme?

» — Pas particulièrement, mais je l'ai ren- » contrée, et je sais qui c'est; c'est une fille du » feu R... Il a l'honneur d'être connu de vous, » Madame? »

L'abbé prit un temps pour dire : « Autrefois » nous n'avons vu que lui.

» — Ah, dit l'autre, vous vous en souvenez... » et que vous vouliez vous battre avec lui : c'eût » été plaisant, un abbé se battre avec un co- » lonel!

» — C'eût été fort ridicule, dit Cécile; c'eût » été pis que le colonel du *Cercle* qui brodait. »

L'abbé fit une mine, se réfugia tout entier dans son assiette, et ne parla plus. Le gros monsieur aurait ri, s'il en avait eu le temps.

Pour moi, je voyais bien qu'il y avait quelque mystère que j'étais le seul à ne pas pénétrer; mais la nature m'a donné une grande indifférence pour les secrets qu'on ne me confie pas, et je ne prévoyais pas qu'un rôle aussi considérable m'at-

tendît dans cette aventure. Quand ces messieurs eurent apaisé leur estomac, ce tyran invisible auquel il me parut qu'ils sacrifiaient démesurément, la conversation tomba sur l'excellence de nos spectacles, et la prééminence reconnue de notre théâtre. J'avais des notions générales sur ce sujet qui me mettaient bien en mesure d'avoir un avis; mais, comme j'avais fait alors très-peu d'études en cette partie, et très-peu voyagé à cette époque, et que je n'aime à comparer ou à déprécier que ce que j'ai étudié avec réflexion, ou appris par l'expérience, je ne pris pas à cette dissertation la part active que j'y prendrais aujourd'hui où il m'est démontré que les anciens n'ont point eu un Molière, et que les grands tragiques français ont dépassé les anciens, et perfectionné ce qu'ils ont emprunté de Sophocle et d'Euripide. Quant aux théâtres des autres nations... Mais pourquoi traiter une question qui tient de si près à l'amour propre national de tous les peuples? Pourquoi exciter leur animosité à si bon marché? Pourquoi chercher à leur prouver qu'ils ont tort d'avoir du plaisir, d'avoir de émotions, de céder au rire ou de verser des larmes? Qui peut juger des affections ou des conventions particulières à toute une nation? Qui peut dire dans l'excès d'un orgueil téméraire : Tout ce que vous approuvez est médiocre, et je le blâme;

c'est chez nous que sont les modèles du grand, du beau, du pathétique, et du naturel; vos tragédies sont des monstruosités boursouflées; vos plans sont sans art, sans vraisemblance, sans méthode, et sans règle; vos comédies sont pâles, insignifiantes, et leur intrigue est ou faible ou vicieuse? — Ils me répondraient : tant de vanité est odieuse, fût-elle fondée; elle est presque toujours le gage de l'ignorance, et la preuve de la prévention. Mais il vous va bien de vouloir nous apprendre à nous divertir ou à nous affliger. Etes-vous le modérateur de notre être et de nos sentimens? Avez-vous une idée assez correcte de nos mœurs, de notre intelligence, de nos usages, de nos goûts, pour savoir, sans risquer une erreur, ce qui, sous le ciel où nous vivons, doit s'y rattacher davantage? Vos jugemens sur nous ont-ils été formés et modifiés par les principes de la même éducation, ou par l'empire des mêmes préjugés? Etes-vous l'artisan suprême? Vivez-vous avec notre physique; pensez-vous avec notre moral? avez-vous le secret de nos habitudes, de nos notions préliminaires, de nos idées définies; avez-vous enfin le secret de nos organes?

« — Mais la nature est la même....

» — Vous le pensez, et nous ne le croyons pas.
» Gardez votre nature et les plaisirs qu'elle vous
» donne; laissez-nous la nôtre, ou ce que nous

» pensons l'être, avec les jouissances qu'elle ap-
» porte.

» — Mais la plupart de nos pièces sont tra-
» duites, souvent même les moins bonnes, et re-
» présentées continuellement sur vos théâtres.

» — Cela prouve que nous ne sommes pas ex-
» clusifs, pas si contempteurs que vous, qu'un
» goût n'en interdit pas un autre, et que nous
» agrandissons la sphère de nos plaisirs quand
» vous voudriez la rétrécir. Cela prouve enfin
» que nous vous rendons justice, et que vous ne
» nous la rendez pas.

» — Mais notre supériorité est incontestable.

» — Pensez-le et ne nous le dites pas; car,
» nous, nous ne le dirions pas, si même nous le
» pensions.

» — Mais la plupart des bons écrivains étran-
» gers l'ont avoué dans leurs livres. Un des plus
» beaux-esprits qu'ait produits l'Angleterre, lord
» Chesterfield, a dit: *There is not, nor ever was,*
» *any theatre comparable to the french theatre.*

» — Lord Chesterfield a eu tort, ou il a eu
» raison; mais il est tout indifférent d'établir une
» proposition générale dans le recueillement du
» cabinet, ou d'obtenir de la multitude un aveu
» de détail dans la conversation familière et dans
» le cours habituel de la vie. Et puis, une telle
» assertion est susceptible d'être développée par

» le raisonnement, et atténuée par des contre-
» poids et des minoratifs.... En dernière analyse
» enfin, le Théâtre français peut être préférable...
» supérieur dans la réalité; mais nous avons des
» fables, des fictions, des habitudes, des chi-
» mères, des idées du beau qui nous conviennent,
» nous remuent, et nous satisfont davantage : en
» un mot, nous en sommes les seuls juges com-
» pétens, et nous ne reconnaissons pas que vous
» le soyez. Gardez vos règles, votre orgueil, vos
» comparaisons, vos dégoûts, votre élégance, vos
» délicatesses, vos préventions,... la raison même,
» si vous voulez, et nous conserverons notre ma-
» nière de voir et de sentir, le genre d'émotions
» qui nous agitent le mieux, et tout le système
» dramatique qui nous est propre. »

Voilà ce que j'aurais pu dire chez Cécile, j'aurais fait taire ces messieurs.... Mais je fis mieux, je fus à l'Opéra, parce qu'il en était l'heure. Je ne demandai point la permission de revenir, parce que dîner dans une maison y commande une visite; je la rendis quelques jours après; et pour épargner des détails de bergerie, je raconterai seulement que je devins, dans un temps assez raisonnable, le plus intime ami de la maison, où je ne rencontrai que des gens de province, excepté deux personnes, que je trouve mériter une mention particulière.

L'une était la marquise de C......, femme d'esprit, jadis plus que galante, immorale à l'excès, et pourtant la même, qui, au moment où *les Liaisons dangereuses* parurent, fit fermer sa porte à M. de Laclos, qu'elle avait reçu souvent, disant à son Suisse : « Vous connaissez bien ce » grand monsieur maigre et jaune, en habit noir, » qui vient souvent chez moi; je n'y suis plus pour » lui : si j'étais seule avec lui, j'aurais peur. »

Elle crut apparemment qu'il avait calqué sur elle Mme de Merteuil : elle n'avait guère mieux valu qu'elle, et était devenue aussi laide.

Il y a d'elle un mot excellent, qu'on a attribué mal à propos à Mme de Créqui. « Ce n'est parbleu » pas une bête que le baron, c'est un sot. »

C'est aussi d'elle, je crois, que la maréchale de Luxembourg disait : « Elle a toujours les yeux » comme nous avons tant de plaisir à les avoir » quelquefois. »

L'autre était le prince de Broglie * fils, petit-

* Claude-Victor, prince de Broglie, fils aîné du dernier maréchal de ce nom, fit la guerre d'Amérique, et de même que les Noailles, les Ségur, les Custine, les Lauzun, rapporta des Etats-Unis l'enthousiasme de la liberté. Il fut nommé député de la noblesse de Colmar aux Etats-Généraux, en 1789. La cour ayant mis son père à la tête des troupes qui étaient destinées à dissoudre l'Assemblée, et lui, de son côté, ayant embrassé la cause populaire, il défaisait la nuit, à l'État-major, ce que son père avait arrêté dans le jour; il n'y eut plus moyen de compter sur les troupes déjà ébranlées. Dès qu'elles eurent été éloignées, il se joignit au

fils, et arrière-petit-fils de gentilshommes de Piémont passés au service de France et qui y avaient trouvé une fortune au-delà de leurs espérances, neveu d'un homme mort trop tôt, homme d'un vrai mérite et supérieur à tous les membres de sa famille; on aurait cru que M. de Broglie eût été et devait être un des plus ardens appuis de cette monarchie, qui avait tout donné aux siens et lui promettait tout à lui-même. On l'eût cru d'autant plus aisément qu'il eût dû sentir qu'il avait besoin de conserver ce crédit de gloire que ses pères lui avaient transmis et dont il trouvait le sentier tout frayé.

Mais il en fut bien autrement : le fils d'un mat réchal de France, d'un duc héréditaire, ayant peut-être le seul diplôme de prince d'Empire qui donnât en France du lustre à ce titre *, trouve une Révolution, s'y jette comme un philosophe qui aurait eu fortune à faire, et devien-

Tiers-État, et vota presque toujours avec le parti dominant dans l'Assemblée. On l'employa comme maréchal-de-camp, en 1792, à l'armée du Rhin; mais ayant refusé de reconnaitre les décrets du 10 août, qui préparaient l'abolition de la royauté, il fut destitué, arrêté plus tard, et condamné à mort le 27 juin 1794, à trente-sept ans. La veuve du prince Victor de Broglie a épousé le comte d'Argenson, qui, depuis la Restauration, a figuré honorablement dans le parti constitutionnel.

* Le diplôme de MM. de Broglie est très-beau; il est la récompense d'une bataille gagnée : l'empereur d'Allemagne se crut obligé à de la reconnaissance, et l'exprima.

une de ses victimes*, parce qu'il est assez aveugle pour croire qu'il a une valeur personnelle, quand il n'est plus une fraction de la puissance.

Ce qu'il y a d'excellent, c'est que j'eus un jour avec lui, dans cette même maison, une altercation très-vive sur les abus d'autorité, qu'il appelait la prévoyance et la sagesse d'un gouvernement. Ainsi donc, il était alors le champion du despotisme, et moi l'ami de la liberté. Au reste, c'est ce que j'ai toujours été, mais il faut s'entendre sur les mots. Mais il a paru depuis, que sa croyance politique avait subi de grandes mutations; je suis resté fidèle, moi, à celle que j'avais uniformément et constamment professée : j'ai marché sur une ligne ferme et droite. J'avais des

* La première fois qu'il fut arrêté pendant la terreur, une femme fut trouver Danton, et lui redemanda le prince de Broglie. « Je » vous le rendrai, dit l'athlète de la démocratie; mais dites-lui bien, » Madame, que nous n'avons aucune confiance dans lui ni dans » ses pareils; qu'il dorme, qu'il se fasse oublier, et qu'il nous » laisse la pénible tâche de la démagogie et *la sale besogne du sans-* » *culotisme.* » Voilà qui est loyal! c'est bien parler! voilà l'énergie d'un homme fort qui veut se mettre à sa place, et qui signale la faiblesse de celui qui veut perdre la sienne. Mais aussi j'ai connu Danton et M. de Broglie.... Mais aussi quel vaste intervalle la nature avait-elle mis entre cet énergique et grand coupable, et cet ingrat sans couleur!! l'un était un des premiers hommes qui aient fait la révolution et qu'elle ait formés; l'autre gâté par la cour est l'un de ceux qui l'aient détruite.

Danton voulait réparer; M. de Broglie n'avait pu faire qu'un peu de mal : son repentir même n'était plus bon à rien.

(*Note de l'Auteur.*)

principes désintéressés, il n'en avait probablement que de circonstance et d'égoïsme. J'ai toujours pensé que le plus grand malheur pour tout un peuple est de renverser violemment la puissance qui le régit; j'ai toujours été persuadé que le plus mauvais gouvernement qui marche vaut mieux que toutes les abstractions d'un perfectionnement acheté par l'anarchie et par tous les fléaux dont elle est la mère; mais j'ai toujours eu l'effroi de l'arbitraire, et l'horreur de l'oppression; j'ai toujours préféré l'égalité des lois à la dissemblance des prérogatives, et, partisan de la hiérarchie sociale, j'ai détesté l'abus des distinctions, si les limites posées par la raison et la justice éternelle étaient dépassées.

Il était question d'un M. de La Serne, capitaine dans un régiment d'infanterie, qui s'était cru mortellement offensé par un officier-général, dont le crédit à la cour et l'autorité dans le public n'étaient pas bien imposans; ce dernier avait été chargé l'épée à la main, dans la rue, le soir, par ce gentilhomme qui pensait être dans une situation hors de toute règle, puisqu'il se trouvait déshonoré. Son adversaire, quoique armé, réfusa de se défendre, et, par amour de l'ordre et de la subordination, se plaignit. L'officier subalterne fut arrêté, mis à l'Abbaye-Saint-Germain, et s'y brûla la cervelle.

Cette question a deux faces; il n'est pas étonnant qu'elle ait divisé les opinions.

La manière de la discuter est, je crois, celle-ci:

Rarement un officier, qui n'était que cela, se hasardait-il autrefois à demander raison à ses chefs, aux dépens de son état, et quelquefois à un prix plus cher que la vie, à moins qu'il n'eût essuyé une offense qui imprimait *une tache* ineffaçable à son honneur. Si le chef s'était assez oublié pour *justifier* le désespoir de celui qu'il avait outragé, le public et l'armée en étaient les juges, et en faisaient justice, s'il avait la lâcheté de refuser une satisfaction qu'il avait su d'avance qu'il dénierait.

Dans cette seule hypothèse d'une insulte *très-grave*, dans ce cas, extrêmement *rare*, le subalterne, qui donnait sa démission, rentrait dans la classe des hommes privés, et redemandait son honneur à celui qui le lui avait ôté. C'est ce que ne dédaigna pas de faire le grand Condé, après la bataille de Steinkerque, avec un mousquetaire qui mit son épée à ses pieds.

Dans ces cas uniques, et qui n'arrivaient *presque* jamais, le colonel, ou l'officier-général qui recourait à l'autorité supérieure, pour accabler deux fois sa victime, était cité et condamné au plus redoutable des tribunaux, celui de l'opinion.

Mais aussi, surtout en France, quelle source d'abus, quel renversement de toutes les notions de la hiérarchie militaire, et de cette obéissance passive qui constitue la force d'une armée! C'est donc à la raison universelle, qui rend des sentences définitives; à la conscience, qui ne trompe jamais; à l'opinion publique, que l'on peut égarer, mais qui se redresse; à l'absolue nécessité enfin de reconquérir l'honneur véritablement flétri, que devait être subordonnée une détermination infiniment rare, et dont il eût mieux valu qu'on n'eût jamais eu d'exemple dans les armées françaises.

C'est ce qui me faisait désapprouver le mouvement de chevalerie exagérée du vicomte de Noailles*, commandant le régiment des dragons

* Louis-Marie, vicomte de Noailles, second fils du maréchal de Mouchy, naquit en 1756, suivit la carrière des armes et se distingua en Amérique parmi les jeunes Français qui combattirent sous les yeux de Washington. Nommé depuis à l'Assemblée-Constituante, il se plaça parmi les chefs du parti dominant. Mais c'est à tort qu'on l'a cru attaché à M. de La Fayette, auquel il était allié (ils avaient épousé les deux sœurs), il se déclara au contraire contre lui dans différentes occasions. Le vicomte de Noailles exerça surtout son influence dans le comité militaire. On l'employa après la session comme maréchal de-camp; mais à la suite du 10 août, il passa en Angleterre, puis aux Etats-Unis. Rayé de la liste des émigrés sous le consulat, il reprit du service en 1803, partit pour Saint-Domingue, y fit la guerre avec distinction et se fit tuer en brave le 9 janvier 1804, en prenant à l'abordage, dans son trajet pour la Havane, une corvette anglaise. Cette note éclairera le texte où son caractère est dépeint sans déguise-

du Roi : il dit un jour à table, en présence de la plupart des officiers, qu'il mépriserait un colonel qui refuserait de se mesurer avec un officier qu'il aurait offensé (cette expression a trop de latitude, il fallait dire *insulté*, et encore était-ce un beau propos qui ne valait rien). Mais, ajouta-t-il, je perdrais sans rémission celui qui m'appellerait en duel au régiment même; mais à Paris, *en habit gris*, je serai toujours aux ordres de celui qui voudra me *mener promener au Bois de Boulogne* (discours très-libéral, mais très-déplacé dans un chef de corps). Ce propos fut entendu et retenu par M. de Bray, capitaine, qui à quelque temps de là, se crut offensé. Il demanda satisfaction, l'obtint, et donna un coup d'épée à son chef, qui ne voulut d'autre vengeance que de faire nommer son vainqueur major en second, quand il passa au commandement d'un régiment de *chasseurs*, que la mode était alors d'employer son crédit à obtenir. Le ministre, M. de Brienne, refusait; Noailles insista, alléguant que M. de Bray, l'un des meilleurs officiers du régiment qu'il quittait, lui était nécessaire dans les desseins qu'il avait sur le nouveau corps qu'il allait

ment. Il est à remarquer que le père du vicomte de Noailles suivit une ligne diamétralement opposée dans la révolution, et qu'il en fut de même du maréchal de Broglie comparativement à son fils.

commander, et qu'il n'accepterait qu'à cette condition.

Voilà une vengeance qui est à la mesure de peu de gens !

Puisque j'en suis sur le chapitre du vicomte de Noailles, j'entrerai à son sujet dans d'autres particularités.

Ses moyens et sa capacité n'ont pas été assez connus. Je réponds que ce n'était pas un de ces caractères communs et vulgaires qu'on rencontre souvent. Il a perdu le repos, la réputation, la vie, par une soif démesurée de faire parler de lui et d'effacer son beau-frère*, dont, pour sa ruine, il s'était de bonne grâce créé le rival. Ce beau-frère avait plus de sagesse, peut-être même plus de moralité que lui, mais était loin, certes, d'avoir une tête si fortement organisée et une aussi puissante énergie. Le vicomte de Noailles a joué un rôle pâle dans la révolution, parce que tous les partis se sont peu fiés à lui, comme il me l'a dit lui-même, parce qu'il n'a pas été chargé de grands intérêts, et parce qu'enfin, il n'avait pas l'éloquence de tribune, quoiqu'il parlât bien dans un salon. Ses opinions politiques n'ont été d'ailleurs que d'emprunt et de commande ; elles étaient non seulement en opposition aux prin-

* M. de La Fayette.

cipes de son éducation, et aux conseils de ses parens, personnages vénérables d'un autre siècle, mais elles étaient même tout aussi peu en harmonie avec les penchans de son cœur, avec les goûts de sa raison et avec les inspirations de son esprit. Je le sais par mes conversations avec lui, quand il n'avait plus d'intérêt à rien déguiser; car c'était en convenir que de dire : « J'ai cru la » révolution inévitable et que nous pourrions la » diriger; entraîné ensuite au-delà de ce que j'a» vais prévu, j'ai pensé qu'il valait mieux la suivre » que de s'en laisser écraser. » Le fait est qu'il fallait faire du *bruit*, et le moyen d'étonner quand quelque chose pouvait surprendre encore, était *de faire de la démocratie,* quand on était né pour être une colonne du trône.

C'est cette attitude fausse, qui fait qu'il n'a laissé aucun souvenir précieux, aucune réputation marquante dans nos dissensions civiles; et il le sentait si bien, qu'il ne quitta l'armée où il était employé alors, pour passer dans les États-Unis, que parce que cette armée, à son aurore composée d'élémens discords, était indisciplinée et inhabile, *et qu'on ne pouvait pas s'y faire tuer à son aise,* une mort glorieuse étant alors tout ce qu'il eût cherché. S'il avait eu un peu de patience, les occasions de signaler ses talens seraient venues, et je ne doute pas qu'il n'eût été

digne de marcher sur les traces, et d'être l'émule de la plupart de ces grands généraux, qui refirent l'armée, et fixèrent la victoire sous les étendards de la France, en défendant son territoire.

Il ne partit jamais de France ou d'aucun pays, depuis la révolution, qu'il ne fît mettre dans les gazettes le jour et presque l'heure de son départ : c'était ce qu'il appelait *offrir de rendre ses comptes dans tous les genres.*

J'ai connu peu d'hommes plus capables de s'attacher à des idées fortes, et de les exécuter avec plus de tenacité, de vigueur et d'esprit ; peu d'hommes dont les ressources en amitié m'eussent inspiré plus de confiance, et dont la fermeté en sens inverse fût plus dangereuse. Je parlerai de sa vie privée.

Au reste, il est mort comme il était destiné à mourir, les armes à la main : c'était son étoile, c'était sa vocation. Il avait déjà eu une époque où il ne faisait aucun cas de la vie ; il s'y était rattaché pendant un certain temps ; la mort l'a pris au mot une seconde fois, quand il y était encore redevenu indifférent ; homme d'un beau courage, je le répète, l'un des caractères mâles, rares à rencontrer, même en France !

Je me souviens d'un trait assez curieux, parce qu'il donnera une idée de l'exaltation de son âme, et d'une grande libéralité de sentimens

avant la révolution. Il avait été colonel en second du régiment de Soissonnais, pendant la guerre d'Amérique : un capitaine de ce régiment avait reçu au travers la poitrine une balle qui avait tué un grenadier derrière lui ; il ne pouvait se rétablir, et était venu long-temps après à Paris, solliciter la croix de Saint-Louis. C'était un homme couvert de blessures, et d'une figure très-noble. Il se traînait depuis quelques mois dans les bureaux, et n'obtenait que des promesses ; le vicomte de Noailles était venu au Wauxhall, et j'y causais avec lui, quand il croisa son ancien capitaine, car il avait déjà le régiment du Roi. Il court à lui, le serre dans ses bras, et lui demande ce qu'il fait à Paris.

« Etant passé, monsieur le vicomte, répond » l'officier, plusieurs fois à la porte de *votre* » *hôtel*, pour avoir l'honneur de *vous faire ma* » *cour*, je n'ai pas été assez heureux pour vous » rencontrer. Je souffre horriblement de mes » blessures, et sollicite *la croix*.

» — Monsieur, dit le vicomte, je suis inconsolable de ne pas vous avoir vu plus tôt : je vais » très-peu à Versailles, et vois fort peu les ministres, mais j'aurai encore assez de crédit pour » vous faire rendre justice : je me la fais à moi-» même dans ce moment (mettant son ruban » dans sa poche), et ne veux pas porter cette

» croix devant vous, aussi long-temps que vous
» ne l'aurez pas. » Il l'eut quelques jours après.

On va voir encore combien ce qui était singulier le tentait. Sachant que j'avais à me plaindre des maréchaux de Ségur et de Stainville, dans une affaire qui avait relevé du tribunal des maréchaux de France, il me demanda au commencement de l'Assemblée-Constituante, un *Mémoire* contre leur juridiction, qu'il appelait une inquisition. Je consultai quelques bouquins, et lui remis quelques pages sur les empiétemens et les abus d'autorité de ces grands-officiers de la couronne. Mais n'est-il pas charmant que le fils, le petit-fils, l'arrière-petit-fils, le neveu, de quatre maréchaux de France, eut ce genre de tendresse pour eux, et qu'il me fit cette demande dans ce temps-là devant le premier prince du sang.

Je parle de lui sans humeur et sans partialité, car le souvenir mêlé d'attachement qu'il m'a laissé, m'empêche d'être trop sensible à des événemens désastreux pour moi, et maintenant effacés de mon esprit, auxquels il a eu cependant une part trop directe, pour que je ne sois pas en même temps à l'abri des illusions d'une amitié qu'il m'avait promise et qu'il a trahie *.

* Le comte de Tilly revit le vicomte de Noailles aux Etats-Unis d'Amérique, en 1797, chez M. Bingham, un des plus riches ban-



Nous n'étions pas encore là, à l'époque de ma contestation avec le prince Victor de Broglie, contestation qui ne résidait pas essentiellement sur l'aventure isolée de M. de La Serne que je n'ai jamais très-exactement sue, mais sur une proposition seule et générale, d'un despotisme qu'il caressait et que je repoussais : il ne maintint pas depuis ses principes à cette hauteur.

quiers de ce pays, et le lecteur les retrouvera dans cette nouvelle position à la fin du troisième volume de ces Mémoires.

CHAPITRE XIV.

Devenu l'amant de Cécile, je touche à une catastrophe tragique. — Je me bats dans sa chambre avec M. de La T..... Il est dangereusement blessé et moi aussi. — Cécile veut nous séparer et reçoit elle-même une blessure. — Elle quitte Paris. — Je vais à Bruxelles. — Les troupes autrichiennes. — Quelques réflexions sur les armées et le soldat français. — Je visite plusieurs châteaux. — Le prince de Ligne. — Je rejoins le régiment en carrosse de remise. — Je suis mis en prison par ordre du maréchal de Broglie. — Le comte de Caraman. — Sa famille. — Mme l'intendante de Metz. — Le comte de Damas. — Le vicomte de Ségur. — Ses ouvrages et sa personne. — Le prince de Hesse-Rotembourg. — Le marquis de Fénelon. — Histoire tragique dans la famille d'un de mes amis. — *Les Liaisons Dangereuses*. — M. de Laclos. — Je fais connaissance avec lui chez le duc d'Orléans. — M. de Laclos me dit le secret de son livre. — Mon opinion raisonnée sur ce livre. — J'aliène une partie de mes propriétés. — Ma famille en est mécontente. — Je me jette dans le jeu. — Le comte de Genlis; sa maison. — Le président de Champ... — Morceau historique sur le comte de Genlis. — Le marquis de Genlis. — Sa vie. — Je perds mon argent. — Un M. de Poinçot me le fait regagner avec intérêt. M. Necker. — Inquiétude de la nation. — Dispositions et procédés de M. Necker. — Ses innovations, son système,

ses plans, son orgueil, sa mort, sa fille, son mausolée. — Altercation entre M. le prince de Poix et moi au bal de l'Opéra. — Suite de cette altercation. — Lord Mountnorris à Paris. — Sa vie. — Il me conduit à un dîner d'étrangers. — Quel homme j'y trouve. Des funestes effets de la jalousie et de la vengeance. — Mon départ pour l'Angleterre.

Trois mois se passèrent avec Cécile dans la tranquillité d'un bonheur dont je ne prévoyais ni souhaitais la fin. Son charmant visage exprimait quelquefois une inquiétude vague que je ne m'expliquais pas; son cœur me semblait oppressé d'un poids que je ne pouvais alléger: quand j'avais voulu partager son secret, elle m'avait assuré qu'elle n'en avait point; elle avait calmé mes inquiétudes avec tant d'art et de bonté qu'elles s'étaient dissipées. Deux fois sa porte m'avait été fermée : je n'avais pas encore la tyrannie de l'amour, ni ses fureurs, ni sa jalousie, qu'aucun homme peut-être, je l'avoue à ma honte, n'a poussées si loin depuis.... J'en rougis à présent que je n'aurai plus à en rougir. — Elle avait fini par m'assurer que des intérêts de famille, qui la concernaient seule, étaient la cause de tout ce qui m'étonnait ou m'alarmait en elle, qu'elle était heureuse, et qu'elle me devait son bonheur.... C'est si facile à croire! l'amour-propre est un complice pour lequel on a tant d'égards!.... et,

comme l'a dit un de nos poëtes les plus aimables et les plus classiques,

Je croyais surtout aux caresses!

Je m'apercevais avec peine qu'une de ses femmes, la plus avancée dans sa confiance, ne se laissait apprivoiser ni par la douceur, ni par les présens. La vérité est qu'elle ne me haïssait que parce qu'elle voulait en servir un autre, dont elle avait beaucoup reçu et dont elle espérait davantage.

Je touchais, sans m'en douter, au terme de cette pastorale qui, comme on le verra, allait avoir un dénoûment tragique : je me servirai pour peindre ce tableau des couleurs que j'ai déjà employées dans un autre ouvrage (quand je n'avais pas le projet d'entreprendre celui-ci), où j'ai mêlé la vérité à la fiction, où j'ai fondu des descriptions de diverses époques, de différentes aventures qui me concernaient, ainsi qu'un ami qui me fut bien cher *.

Une nuit, après ce délire du premier bonheur, je m'enivrais doucement du souvenir de ma félicité trop tôt passée, quand j'entendis soulever avec fracas le rideau qui couvrait une porte de communication. C'était L. T***.

* M. de Sénecterre.

« Vous ne survivrez peut-être pas à votre » triomphe, s'écria-t-il; levez-vous, défendez-» vous : je sais que vous avez une épée. »

Cécile, en même temps que moi, s'était précipitée hors du lit; il la repoussa avec un mouvement d'emportement et de violence qui me transporta de fureur : je m'élance sur mon épée, et nous commençons à nous charger avec la rage de deux tigres. Je n'ai pas besoin de dire que c'était un combat inégal que celui que se livraient deux hommes dont il y en avait un dans une situation que des pinceaux chastes ne doivent pas dessiner : aussi étais-je déjà blessé avant d'avoir eu le temps de me reconnaître. Cécile, revenue à elle-même, remplissait la chambre de ses cris et s'efforçait de se mettre entre nous, quand, moins aveuglé par la fureur, et d'une main plus sûre, j'atteins mon adversaire au milieu de la poitrine;... il chancèle, tombe en versant un flot de sang.

Mais que devins-je en voyant l'objet de nos tendresses, la cause de nos fureurs, percée elle-même au-dessous du sein, et baignée dans son sang! Quelle main l'avait répandu?.... je l'ignore encore....

Celle des femmes qui, séduite par M. de L. T***, avait vendu le secret de sa maîtresse, et m'avait compromis avec un ancien rival, qui depuis longtemps n'avait plus les droits d'un amant aimé;

cette fille, dis-je, s'était enfuie aux premiers cris, et avait averti une de ses compagnes. Qu'on se fasse une idée de ma situation ! celle qui me fut si chère arrosant de son sang ce lit témoin de mes transports ; ce cadavre presque inanimé d'un homme que je connaissais beaucoup, et que j'avais toujours estimé ; des flots de sang inondant le parquet ; moi-même couvert du mien ; nos épées par terre ; des siéges, des flambeaux renversés :.... plus de vingt ans n'ont point affaibli le souvenir de cette nuit de deuil et de carnage : l'horreur s'en prolonge encore ! Bientôt je ne vis plus rien : je tombai dans des convulsions effrayantes, et un instant après, dans un anéantissement total. Cet état de mort dura douze heures, et quand je repris mes sens, je me trouvai chez moi, entouré des gens de l'art, épuisant leurs soins à me rendre à la vie qu'en cet instant je détestais. Le chirurgien m'apprit qu'il avait été réveillé par un homme qui l'avait conduit à une voiture où il m'avait trouvé, qu'il avait voulu visiter ma blessure, mais que son guide s'y était opposé, que bientôt ils étaient arrivés chez moi, qu'après avoir dit deux mots à mon valet de chambre, cet homme était disparu, en disant qu'il reviendrait le soir même.

Il revint effectivement, c'était un des gens de Cécile ; il m'informa que son état était sans dan-

ger, mais que le funeste auteur de tant de maux les paierait probablement de sa vie, qu'il était resté jusqu'à ce moment dans la maison de Cécile, et qu'on essaierait de le transporter chez lui dans l'obscurité de la nuit.

M. de L. T*** n'est mort que quelques années après, loin de Paris et de je ne sais quelle maladie. Il eût mérité de périr victime de ce duel, ou plutôt de cette rencontre; il avait complètement tort, car je ne connais rien de moins généreux et de plus absurde que de forcer une femme à traîner une chaîne qu'elle ne veut plus porter, et de s'autoriser des faveurs passées pour en *voler* de nouvelles.

Cécile voulut me voir, après son rétablissement et le mien; elle pleura beaucoup, m'assura qu'elle m'avait adoré (*car c'est ainsi qu'on aime*), me donna de si mauvaises raisons de tout ce qui était arrivé, que je n'en ai jamais été parfaitement éclairci, et me fixa un rendez-vous pour le lendemain, auquel elle manqua;.... car, quand j'y vins, elle était partie. Nous nous sommes souvent revus depuis, et, comme par une convention tacite, n'avons jamais songé à ressusciter un amour mort sous de si funestes auspices, et dont j'étais si bien désinfatué.

Il fallait se distraire de ce lugubre souvenir. Je me croyais très-lié avec un Anglais, aujour-

d'hui membre du Parlement, qui allait à Bruxelles. Nous partîmes ensemble : je parcourus ces riches contrées si favorisées du ciel et des *prêtres*, et vins m'établir dans cette capitale, après avoir mis autant de soin, je ne sais pourquoi, à visiter l'intérieur de la Flandre autrichienne et du Brabant, que j'aurais pu en mettre à étudier le sol classique de l'Italie. Je n'ai rien d'extraordinaire à consigner ici sur mon séjour à Bruxelles, où les arts étaient alors médiocrement cultivés, la société assez retardée, et où les femmes faisaient l'amour sans finesse, et les hommes sans vanité.

Je vis beaucoup d'officiers et de très-belles troupes, qui passaient alors pour être beaucoup plus savantes que les nôtres; car elles avaient dégénéré, disait-on, depuis les jours fameux des Condé, des Turenne des Luxembourg, des Villars, et de cette foule de héros qu'avait enfantés le long règne de Louis XIV : elles avaient perdu, disait-on (les nôtres, toujours), de leur mérite militaire, et de leur ancien éclat, ce dont je n'étais pas intimement persuadé, pour deux bonnes raisons : d'abord, parce que je me rappelais des batailles gagnées sous Louis XV, sans me laisser effrayer par l'éternelle objection de Rosbach, Rosbach, et puis Rosbach, où je sais très-bien qu'un général brave, mais médiocre, fut assommé par Frédéric-le-Grand, qui valait seul mieux

qu'une armée ; et secondement, parce que je savais encore que dans une armée française, où règne une bravoure qu'on peut égaler peut-être, mais qu'on ne surpassera pas, où est répandue une prodigieuse intelligence, une impétuosité vraiment nationale, où se trouvent deux corps aussi incontestablement distingués que ceux de l'artillerie et du génie, portés au plus haut degré de perfection ; parce que je savais, dis-je, qu'il y a dans une telle armée tous les élémens des plus hauts faits de guerre, tous les élémens de la victoire.

Ainsi donc, cette tactique savante que les troupes françaises étaient supposées avoir perdue, elles l'ont retrouvée,..... ou, peut-être, en est-ce une autre : il faut convenir qu'elle la vaut bien.

Je parcourus beaucoup de jardins, visitai beaucoup de châteaux et de parcs, entre autres *Laken* et *Belœil* : la première, embellie de ses jardins délicieux ; *Belœil*, propriété ravissante d'un homme remarquable dans tous les genres qui donnent de la célébrité, et aimable de toutes les qualités et de tout le charme qui font pardonner la supériorité : le prince de Ligne.

Je revins passer un mois à Paris, avant d'aller à Metz, où était le régiment que je rejoignis d'une manière tout-à-fait curieuse, et dont, je

crois, personne ne s'était avisé avant moi, en carrosse *de remise*. Cela valait bien l'histoire du prince de Nassau, qui donnait des lettres de change à chaque poste.

Mais ce qui fut véritablement moins gai, c'est qu'en arrivant, je fus mis en prison dix jours, par ordre du maréchal de Broglie, autant de jours que j'en étais resté de trop à Paris. Je le méritais bien, car mon inexactitude provenait de la très-ridicule fantaisie que j'avais eue de suivre les débuts à la Comédie française, d'une actrice qui promettait d'avoir du talent, et qui n'a pas tenu parole. Il est inutile de la nommer et de blesser son amour-propre en pure perte. Je sais qu'elle se croit excellente, et je suis sûr qu'elle serait meilleure si elle le pouvait.

Tout le monde a connu le maréchal de Broglie, la bataille de Berghem, son entêtement et sa dévotion.

Un lieutenant-général, à qui de grandes destinées militaires étaient annoncées, commandait aussi *dans les Trois-Évêchés* : c'était le comte de Carantan, désigné quelquefois pour le ministère de la guerre, et à peu près sûr d'arriver au faîte des honneurs militaires. Sans avoir eu de grandes occasions de signaler ses talens cultivés par une étude constante et réfléchie de son métier, l'opinion publique et celle de l'armée étaient, en gé-

néral, prononcées en sa faveur : c'est un de ces hommes que la révolution a arrêtés dans leur carrière, à l'instant où leur main étendue allait saisir la dernière palme du but. Il avait eu plus de difficultés à combattre qu'un autre, car il n'était pas agréable à la Reine, et on lui reprochait, pour se venger de son bonheur et de sa fortune, ce qu'il ne dépendait pas de lui de se donner : la plus illustre naissance. C'était un homme d'une stricte vertu, d'une grande pureté de mœurs, uni à une des plus respectables femmes de France, qui, j'espère, avait assez de naissance, car elle était Chimay, sœur du prince de ce nom, et du prince d'Hénin. Leurs filles, toutes charmantes, étaient une famille d'anges. M. de Caraman tenait un grand état, ce qu'avec sa fortune immense, il pouvait faire plus aisément qu'un autre. Sa maison était un véritable bienfait pour tout ce qui, dans Metz, était digne de sentir les charmes de la bonne compagnie.

Le comte de Damas, celui qui a été chevalier de l'Ordre, était aussi employé dans cette province : officier-général, plein de droiture, d'honneur et d'une politesse exacte avec tout ce qui servait sous lui. Je l'ai revu à Berlin, dans des temps moins prospères, simple, ferme et noble dans la fortune adverse, et prouvant qu'il pouvait se passer de ses faveurs.

La moins ridicule (ou plutôt celle-là ne l'était pas du tout) et la plus aimable de toutes les intendantes, Mme de Pons, avait aussi une excellente maison, qu'elle seule eût suffi pour orner. Elle vivait à Paris, dans le grand monde, en avait toutes les manières, et sans être une parfaite beauté avait une infinité d'agrémens et de charmes auxquels fut long-temps sensible un homme aujourd'hui perdu pour la France, qui unissait à de l'instruction, à de la grâce, à des talens aimables, une gaîté douce et la plus franche amabilité *. J'espère que les grands d'Espagne, ses confrères, l'apprécient aujourd'hui à Madrid, ou dans les royaumes de Valence et de Grenade, autant que s'il était né parmi eux, et lui rendent la justice qui partout lui est due. Si ces lignes tombent sous ses yeux, il y reconnaîtra l'expression de mon amitié pour lui, un faible monument des sentimens qu'il m'inspira, et que je lui ai gardés tout entiers.

Dans cette galerie de souvenirs, je n'oublierai point un homme avec qui j'ai eu très-peu de rapports, que je n'aimais pas, et pour qui cela même me rendra plus juste : le vicomte de Ségur **. Fils

* Le comte de Gand.

* Joseph-Alexandre, vicomte de Ségur, second fils du maréchal de Ségur, était, en 1790, maréchal-de-camp; mais n'ayant point embrassé les principes de la révolution, il se livra sans réserve à son



d'un ministre qui n'était pas *populaire* dans l'armée, parce qu'il n'était pas aussi aimable dans son département qu'il avait eu une valeur brillante à la guerre; le vicomte, lui-même, n'était pas agréable au régiment de Noailles, où il fut colonel en second : au reste, il saura aussi bien que moi que cela ne prouve rien contre lui. Il faisait de jolies chansons, il en faisait quelquefois de moins bonnes, et ne les chantait pas aussi bien qu'il croyait; mais il avait un ton exquis, quand il n'était pas moqueur, et une grâce parfaite, quand il ne tombait pas dans ce que j'appellerais net de la fatuité, si je l'avais aimé davantage.

A tout prendre, c'était un homme fort agréable, et valant encore beaucoup trop, pour avoir été si gâté. Il a composé une infinité d'ouvrages qui dénotent plus d'élégance que d'art, plus de facilité que de talent, mais qui lui assurent cependant une place parmi les écrivains, gens du monde, qui ont couru deux carrières à la fois. Il

goût pour les lettres et travailla pour tous les théâtres : il était livré aux plaisirs et à l'amour des femmes. Légataire du baron de Bezenval qui l'aimait avec la tendresse d'un père, il fut l'éditeur des *Mémoires* que le baron lui avait légués. On le blâma dans le temps d'en avoir été l'éditeur, parce que la publication en était peut-être alors prématurée. Il s'excusa en déclarant qu'il n'y avait consenti que pour empêcher la publication d'un manuscrit subreptice de ces mêmes *Mémoires*, fort curieux quant à certaines particularités de la cour de Louis XVI. Le vicomte de Ségur mourut d'une affection de poitrine, le 27 juillet 1805 à l'âge de cinquante-cinq ans.

m'est tombé dans les mains un volume de poësie, qu'il a composé à Paris, et que j'ai lu dans le Nord, où il y a quelques morceaux du bon temps et d'un excellent goût. J'ai lu aussi son ouvrage *sur les Femmes* : il était très-digne d'en parler, lui qui en a été si bien traité. Il était juste qu'après les avoir séduites, il voulût les faire aimer et priser davantage. C'était élever un monument de reconnaissance : c'était une œuvre de vocation, mais le talent n'y a pas toujours répondu... Je crois que c'est un ouvrage à faire. Quelques jours avant que j'aie quitté la France, il m'a lu, chez lui, quelques fragmens d'un opéra qui me parut excessivement agréable : j'espère qu'il en a fait présent au public... Je me rappelle aussi une conversation chez le Roi, aux Tuileries, où me montrant des opinions fort saines et fort loyales, il n'en motiva pas moins son éloignement et son blâme de la mesure de l'émigration : il peut recevoir ici le témoignage de mon expérience, et l'assurance de mon honneur que je me range à son avis... Je lui proteste même, si cela peut lui faire plaisir, en toute sûreté de conscience, et sans déroger à l'estime que j'ai pour ce qu'il a écrit, que c'était montrer un meilleur esprit encore que d'avoir composé ses meilleurs ouvrages.

Je ne donnerai point ici de place à un homme que j'ai fort connu, et qui commandait alors à

Metz, un régiment étranger * : je n'avais jamais eu de lui une opinion bien favorable quoiqu'il fût loin de manquer de moyens, mais j'étais éloigné de le croire capable des énormités qui ont souillé sa vie et déshonoré son nom dans tous les souvenirs de la révolution de France. Homme qui a plus encore été l'opprobre d'un parti que l'étonnement et l'exécration de l'autre! Comme sa maison a donné un Roi à une grande nation, est alliée à presque tous les trônes de l'Europe, il est inutile de renouveler sa honte dont rougissent ses émules même, et sa famille qui le désavoue.

L'instant de revenir à Paris s'avançait; j'y trouvais l'espèce de plaisir qu'on éprouve à revoir sa maîtresse après une absence : le neveu du *Cygne de Cambray*, un peu moins pur, un peu moins vertueux que son oncle Fénélon,

* Le prince Charles de Hesse Rheinfeld Rotembourg, qui se fit appeler pendant la révolution le citoyen Hesse; il était maréchal-de-camp en 1792, et commandait à Perpignan; mais il fut destitué et ne fut point admis aux Jacobins, après leur épuration, à cause qu'il était prince. Révolutionnaire hargneux, il n'en dénonça pas moins à tort et à travers. Sous le directoire, il écrivait dans le *Journal des Hommes libres*, où il s'acharnait contre M. de Talleyrand, alors ministre des relations extérieures. A l'avènement de Bonaparte au consulat (novembre 1799), il fut arrêté comme démagogue et opposant à cette révolution. Détenu quelque temps à la Conciergerie, il n'en sortit que le dernier. Enfin, après l'événement de la machine infernale (24 décembre 1800), il fut compris dans la mesure de déportation et envoyé à l'île d'Oleron. En 1803 il eut ordre de se retirer en Allemagne, au sein de sa famille qui se chargea de son avenir.

m'offrit une place, et nous revînmes ensemble. Ma joie fut de courte durée : j'appris à mon arrivée un événement qui me consterna, et qui malgré le bruit qu'il eût dû faire n'a jamais été public.

Un ami de mon enfance avait une sœur qui aurait été un très-grand parti : elle était plus âgée que nous de quelques années, mais je l'avais vue souvent autrefois. Belle, elle était plus attachante encore par les talens qu'elle avait acquis. Elle avait été mise au couvent à Arras, pour être plus près d'une tante fort riche qui vivait dans ses terres, et qui lui destinait son immense fortune. Un gentilhomme de la province d'Artois, fort bien fait de sa personne, et qui doit à cet avantage d'avoir fait une grande fortune dans une cour du Nord, eut le triste bonheur d'escalader les murailles de cette sainte retraite, ou de se faire ouvrir tout simplement là porte de la maison du Seigneur. Quel qu'ait été le moyen qu'il employa, le résultat fut que deux filles de qualité, et peut-être aussi quelque religieuse, qui n'en a rien dit, se trouvèrent avec des gages embarrassans et chers de son amour et de son audace.

La jeune personne dont il est ici question écrivit à sa tante que sa santé dérangée avait besoin de l'air plus salubre de la campagne. On la fit sortir de son couvent; à peine arrivée au

château, elle obtint, je ne sais comment, un poison très-subtil, et fut trouvée morte très-romanesquement, au pied d'un arbre dans le parc. Son frère, en proie au plus sombre désespoir, ne respirait que la vengeance, mais sa famille, par des principes d'honneur et de délicatesse, le força à imposer silence à son ressentiment : ils jetèrent un voile sur ce qu'ils appelaient leur opprobre.

Son amitié pour moi leva ce voile; j'appréhendais tout de sa morne douleur, et le surveillai pendant six semaines comme un enfant en délire; je n'ai jamais vu une plus profonde infortune : il n'y avait qu'un homme au monde qui dût être plus malheureux que lui.

C'est à peu près vers ce temps que parut un livre qui fit une prodigieuse sensation dans le public, et plus de ravage dans bien des têtes que les peintures les plus lascives, ou les productions les plus obscènes; un livre qui plaça son auteur entre le blâme et la louange, le mépris et l'estime, entre les écrivains distingués et ceux qui ont fait un usage funeste du talent d'écrire, entre les grands peintres de quelques vices et les corrupteurs de toute vertu; un livre auquel son auteur ne craignit pas de supposer un but moral, quand il était un outrage universel à la morale de toute la nation; un livre enfin que toutes les

femmes ont confessé avoir lu quand tous les hommes auraient dû le réprouver, et qui méritait d'être livré aux flammes par la main de l'exécuteur public, quoiqu'il soit digne, dans son genre, d'occuper une place classique dans les meilleurs bibliothèques. Je crois avoir nommé *les Liaisons dangereuses*.

Je parle aujourd'hui de cet ouvrage comme je n'en pensais pas alors; car j'ai à me reprocher d'en avoir été l'admirateur passionné, et surtout de l'avoir prêté dans sa nouveauté à deux ou trois femmes, qui se cachaient alors de le lire plus qu'elles ne se sont cachées d'accomplir tout ce qu'il enseigne.

Je souhaitais démesurément de connaître M. de Laclos *; mais ce désir, comme tous ceux qui n'ont

* Pierre-Ambroise-François Chauderlos de Laclos, né à Amiens en 1741, entra au corps royal du génie à dix-huit-ans, parvint au grade de capitaine, et fit paraître, en 1782, *les Liaisons dangereuses*, dont le succès fut aussi scandaleux que l'ouvrage. En 1789, il devint secrétaire du duc d'Orléans. On le considéra dès lors comme le confident intime de ce prince et l'un des moteurs secrets des premières scènes de la révolution. Il fut aussi l'un des principaux rédacteurs du *Journal des Jacobins* pendant l'Assemblée Constituante. En 1792, il rentra au service avec le grade de maréchal-de-camp. Atteint par les mesures qui furent prises, au commencement de 1793, contre le duc d'Orléans, il fut destitué et emprisonné. Du fond de sa prison, il envoyait des plans au comité de salut public. On ne lui rendit néanmoins la liberté qu'après le 9 thermidor. Il rentra depuis dans la carrière des armes, fit la guerre avec distinction et mourut à Tarente, le 5 octobre 1803. Ceux qui blâment une partie de sa vie publique, le représentent néanmoins comme ayant été bon père, bon fils et excellent époux.

pas de grandes bases, s'évanouit promptement : ce n'est que bien des années après que j'ai eu l'occasion de le rencontrer, et plus tard encore que s'est présentée celle de m'entretenir avec lui de son trop célèbre roman qui n'en est pas absolument un, et que j'ai su de sa bouche ce qui tient à la fable ou à la vérité dans cette composition élégante et cynique.

Pour le dire tout de suite, je me transporterai momentanément à une époque beaucoup plus avancée que les temps que je devrais suivre dans la marche successive et naturelle de cet ouvrage.

En 1789, M. le duc d'Orléans (à qui j'avais demandé un service qui ne lui coûtait qu'une lecture) m'avait donné rendez-vous de bonne heure, dans son petit appartement du Palais-Royal. J'arrivai dès neuf heures et demie du matin, et y trouvai déjà MM. Heymann et de Travanet, avec un troisième que je ne connaissais pas : Travanet, me dit que c'était M. de Laclos.

Singulière réunion de trois hommes, que, pour qui les a bien connus, eux et leur point de départ, tout séparait...... et aurait dû séparer surtout du premier prince du sang! Quoi qu'il en soit, je me hâtai de me mettre en mesure d'adresser quelques paroles à M. de Laclos, quoique j'eusse fort oublié ses *Liaisons dangereuses* pour les miennes. Notre conversation ne fut pas longue,

on m'avertit d'entrer chez le Prince d'où je ne repassai qu'avec lui dans la pièce voisine où il y avait déjà beaucoup de monde, et des avis très-partagés sur un écrit nouveau de M. de Calonne. Je ne songeai plus à M. de Laclos, et ne le revis que près de deux ans après, en Angleterre, lorsqu'il y accompagna M. le duc d'Orléans, que du salon de Mme de Coigny, M. de La Fayette envoya en mission à Londres pour y dire qu'on ne voulait plus de lui à Paris.

Ce n'est point encore ici le lieu de particulariser les procédés révolutionnaires de cet écrivain, de s'occuper du degré d'influence qu'il a eue sur un Prince que ses amis et ses ennemis ont conduit à l'échafaud par la même voie,.... en l'attirant par l'appât d'un trône où il eût été épouvanté, et surtout étonné d'être assis. Je ne veux considérer ici que l'auteur des *Liaisons dangereuses*. J'essayai donc à Londres, une ou deux fois, de savoir de lui-même tout le mystère de son livre, parce que j'étais persuadé qu'un tel ouvrage ne vient dans la tête de personne sans des données préliminaires. Mais il se défendait avec politesse, et ne m'apprenait rien de satisfaisant.

Enfin, l'ennui me le livra, et me servit mieux que son amour-propre et ma curiosité ne l'auraient fait.

Nous étions au lever de M. le prince de Galles, qui, suivant sa coutume de prince et sa toilette d'un des plus beaux hommes de l'Europe, se faisait démesurément attendre; M. de Laclos, qui n'avait pas une grande tactique de cour, mais toute l'impatience sombre d'un philosophe ou d'un conspirateur, malgré son flegme apparent, aima mieux causer que de tirer sa montre et de s'agiter intérieurement.

Voici à peu près ce qu'il me dit :

« J'étais en garnison à l'île de Ré, et après » avoir écrit quelques élégies de morts qui n'en » entendront rien, quelques épîtres en vers, dont » la plupart ne seront jamais imprimées, très-heu- » reusement pour le public et pour moi, étudié » un métier qui ne devait me mener ni à un » grand avancement, ni à une grande considéra- » tion, je résolus de faire un ouvrage qui sortît » de la route ordinaire, qui fit du bruit, *et qui* » *retentît encore sur la terre quand j'y aurais* » *passé* *. Un de mes camarades qui porte un nom » célèbre dans les sciences, avait eu plusieurs » aventures d'un grand éclat, auxquelles il ne » manquait qu'un autre théâtre. C'était un homme

* Ces expressions un peu oratoires, et dont je me rappelle comme si c'était hier, me frappèrent d'autant plus que sa conversation froide et méthodique n'était nullement de cette couleur-là.
(*Note de l'Auteur.*)

» né spécialement pour les femmes, et pour les
» perfidies dans lesquelles elles sont maîtresses
» passées : en un mot, *si c'eût été un homme de*
» *cour*, il aurait eu la réputation de Lovelace, et
» aurait été de meilleure compagnie que lui. Il
» m'avait pris pour son confident; je riais de ses
» *espiègleries*, *et l'aidais quelquefois de mes con-*
» *seils*. Je lui avais connu une maîtresse qui va-
» lait bien Mme de Merteuil, mais c'est à Genoble
» que je vis l'original, dont la mienne n'est qu'une
» faible copie; une marquise de L. T. D. P. M.,
» dont toute la ville racontait des traits dignes des
» jours des impératrices romaines les plus insa-
» tiables. Je pris des notes, et je me promis bien
» de les réaliser en temps et lieu. L'histoire de
» Prévan était arrivée il y a long-temps à M. de
» Rochech***, officier supérieur des mousque-
» taires : il en fut déshonoré; on en rirait à pré-
» sent. J'avais bien par-devers moi quelques pe-
» tites historiettes de ma jeunesse, qui étaient
» assez piquantes; je fondis ensemble toutes ces
» parties hétérogènes : j'inventai le reste, le ca-
» ractère de Mme de Tourvel surtout, qui n'est
» pas commun. Je soignai mon style autant que
» j'en suis capable, et, après quelques mois d'un
» dernier travail, je jetai mon livre dans le pu-
» blic; *je n'ai presque pas su depuis sa fortune*,
» *mais on me dit qu'il vit encore.* »

J'ai oublié ce que je lui répondis ; ce qu'il me dit, je m'en souviens : je l'ai répété.

Puisque j'ai fait cette excursion, pourquoi, avant de me rejeter huit ou neuf années en arrière, n'émettrais-je pas tout de suite en peu de mots mon sentiment sur cette production, purement considérée sous l'aspect de son mérite littéraire, et appréciée d'après le genre et le danger de ses tableaux ?

Mon opinion sur ce sujet, que je n'ai jamais entendu débattre, ne s'appuiera sur celle de personne.

C'est premièrement, un très-grand art d'avoir fait Mme de Merteuil si corrompue, puisqu'elle en contraste mieux avec cette candeur angélique de Mme de Tourvel, et que Valmont est moins méchant qu'elle : l'auteur est en règle, puisque les femmes valent mieux que nous, mais vont beaucoup plus vite et plus loin dans le chemin du vice, quand elles ont commencé à y marcher.

En revanche, c'est un grand défaut qu'avoir voulu donner à chaque personnage un style à lui seul, ce qui n'est pas la même chose que de leur avoir imprimé une physionomie distinctive. Il en résulte qu'à côté d'une page supérieurement écrite, on trouve des naïvetés déplacées, ou des négligences sans excuse, qui sont bien moins des contrastes que des taches. Le portrait

de Mme de Tourvel est adorable, et a fait verser bien des larmes à la jeunesse des deux sexes. Que de jeunes personnes aimeraient mieux mourir comme elle, que de vivre comme son odieuse rivale! voilà un hommage à la vertu. Que de jeunes gens ont rêvé une telle maîtresse, ont fléchi le genou devant son image, et prosterné leur imagination devant son ombre! c'est encore un tribut au véritable amour! mais aussi c'est là toute la part de la vertu, dans ce livre. Le reste est une conception coupable, ce sont des tableaux plus répréhensibles que ceux de l'Arétin, où il n'y a presque jamais de mauvais ton, souvent de la vérité; mais plus fréquemment de l'exagération et de la charge, que ceux qui n'en savent pas davantage ont prises pour une éclatante peinture des mœurs générales d'une certaine classe : c'est, sous cet aspect, un des flots révolutionnaires qui a tombé dans l'océan qui a submergé la cour. C'est un des mille éclairs de ce tonnerre : ce dont personne ne s'est douté, ce que la plupart des lecteurs trouveront ici exagéré, ridicule peut-être; ce que l'auteur ne m'a pas dit, mais ce qu'un conjuré aussi profond que lui a bien su, au sein de cette vaste conspiration, dans laquelle, à l'avance, chacun s'était distribué son rôle, à la cour, à la ville, dans les provinces, et dans

l'armée. La mort même de Valmont n'a aucune moralité, puisque son genre est rigoureusement condamnable : l'intervention du père Anselme est un persiflage de son ministère; il n'y a pas jusqu'à l'antichambre, qui n'y trouve une leçon d'infamie, et un encouragement à se pervertir; et enfin, le rôle de cette innocente, qui fait tout ce que feraient les plus scélérates, qui donne à sa mère tous les ridicules, aux jeunes filles tous les mauvais exemples, est le dernier coup de pinceau de ce tableau, composé avec un art trois fois coupable.

A force d'être naturel, le style est quelquefois faible, mais presque toujours élégant, gracieux et concis. Toutes les parties de l'intrigue rentrent l'une dans l'autre, avec une facilité qui cache le travail. Ce sont des vices monstrueux à la réflexion, qui paraissent tout simples à la lecture. L'auteur vous entraîne, et l'on ne se désintéresse de ce concert et de cette intelligence avec lui, qu'après avoir couru toute la carrière et distingué le but. En un mot, c'est l'ouvrage d'une tête du premier ordre, d'un cœur pourri, et du génie du mal.

Dans le nouvel ordre de choses, ce livre a perdu de son intérêt, et, néanmoins, durera autant que la langue.

Que si quelqu'un s'étonne de cette longue

diatribe, et de cette nouvelle analyse d'une vieille production, c'est qu'il ne sent pas comme moi, c'est qu'elle n'a pas eu sur lui la même action, qu'il n'en a pas vu les mêmes effets, c'est qu'il est ou trop insensible, ou moi trop impressionnable, c'est qu'il regarde *les Liaisons dangereuses*, comme un roman que dans la jeunesse on ferme quand on l'a lu, et que je l'envisage, moi, comme un de ces météores désastreux qui ont apparu sous un ciel enflammé, à la fin du dix-huitième siècle.

Retournons à Paris, allons y retrouver un ami malheureux; partons-en pour aller passer avec lui quelques semaines dans sa terre. Quittons-le ensuite; à demi consolé... car que n'opère pas le temps dans ce genre? de là une course en la province du Maine, dans une terre que, mineur, je ne puis pas encore vendre, mais où je fais faire une coupe de bois, pour laquelle je trouve un acquéreur en la vendant à vil prix; et revenu dans ce gouffre immense, dans cette capitale où tout s'engloutit, j'y consumerai bientôt cet argent, emblème de cette jeunesse dépensée avec moins de discernement encore;... de cette jeunesse dont les beaux jours s'évanouissent comme un rêve agité.

Ma famille fut mécontente de cette mesure *forestière;* mon père qui avait assez de ses affaires,

jugea à propos de se mêler des miennes dans cette circonstance : ce qui était tout-à-fait égal, puisque j'avais le produit net de mon anti-émancipation. Il écrivit même au prince de Poix, une lettre fort raisonnable, pour le prier de me tancer vertement, et de me forcer à rejoindre. Cette démarche n'eut aucun succès : il s'en consola en achetant du prince de Guémenée, une charge de grand-bailly d'épée, dans l'apanage de Monsieur, frère du Roi, et m'en fit donner la survivance, sans me consulter. Si j'avais eu voix au chapitre, je l'aurais bien fait gronder pour cette absurdité qui lui coûta assez d'argent, et à l'occasion de laquelle la comtesse de Tessé lui dit qu'elle ne pouvait lui faire son compliment de sa nouvelle acquisition, parce qu'il n'y avait plus de sénéchaux que dans Molière *. Il n'en donna pas moins des fêtes très-chères dans la province, qui, jointes aux sommes qu'il dépensa pour le

* Grand-sénéchal, ou grand-bailly d'épée, termes synonymes. Quoique la chose eût vieilli, les droits en étaient très-beaux, entre autres de convoquer, dans les cas difficiles du royaume, l'arrière-ban de la noblesse de la province, et le conduire à la guerre ; et, dans les temps ordinaires, de se promener par la ville, tant qu'on voulait, sous un dais enrichi de crépines d'or et orné de plumes, avec beaucoup de gens en livrée, et voire même beaucoup de *messieurs* qui étaient obligés de vous suivre ; il est vrai qu'il avait assez l'air d'un masque de caractère avec un panache, une chaîne d'or, une épée de longueur, un manteau, etc. etc. On m'aurait donné bien de l'argent pour être l'acteur principal d'une pareille farce. (*Note de l'Auteur.*)

baptême d'un frère à moi du second lit, tenu sur les fonts, par Monsieur et par Mme Elisabeth, achevèrent de mettre le feu dans ses affaires, depuis si long-temps dérangées, qu'elles n'étaient plus susceptibles de l'être.

J'étais dégoûté des grandes aventures de l'amour : je cherchais des plaisirs faciles. Je m'étais mis en commerce très-réglé avec les Muses. Je fis beaucoup de vers que j'inhumai dans quelques dépôts périodiques, et, pour être en règle sur tout, me jetai dans le jeu que je n'ai jamais aimé. Le comte de Genlis * eut mon début. Il avait une maison à *la place Vendôme*, où se réunissaient des joueurs de bonne compagnie, et quelques uns qui n'en étaient pas. La fortune qui s'amuse toujours avec les nouveau-venus, comme les femmes répondent aux premiers hom-

* Il ne faut pas confondre les deux frères, le comte et le marquis. Le marquis de Genlis était l'aîné : il n'a joué aucun rôle politique pendant la révolution. Le cadet, connu sous le nom de marquis de Sillery, porta d'abord le titre de comte de Genlis, du nom d'une belle terre que son frère aîné possédait en Picardie. Sa femme, si universellement connue par ses nombreuses productions littéraires, a conservé le nom de comtesse de Genlis. Le comte qui servit d'abord dans la marine, s'y distingua. Ayant consenti que Mme de Genlis devînt *gouverneur* des enfans du duc d'Orléans, alors duc de Chartres, ce prince le nomma son capitaine des gardes. Depuis, sa vie politique se trouva mêlée à celle du duc d'Orléans. Nommé député aux Etats-Généraux, sous le nom de marquis de Sillery, et appelé ensuite à la Convention, il fut compris dans la proscription, suite des événemens du 31 mai 1793, et périt révolutionnairement le 30 octobre.



mages par des coquetteries, me tendit bientôt le piége de me laisser d'abord gagner : mais je payai bientôt le mensonge de ses faveurs. Je dois la justice à M. de Genlis, qu'il était inquiet de ma jeunesse, me faisait les plus belles leçons sur la funeste lutte dont sa maison était l'arène, et me priait de m'amuser, de souper, et de garder mon argent. Mais l'occasion était là, plus puissante que son éloquence, eût-ce même été celle qu'il déploya depuis à la tribune, où il ne fut, ni plus persuasif ni de meilleure foi.

Mes visites chez lui, et chez un président de Champ*** (celui-là recevait à peu près les mêmes hommes et des femmes de tous les états, de tous les âges, et de toutes les couleurs), furent très-mal interprétées par des personnes considérables, qui me voulaient du bien, ou qui étaient de mes parens. Je les négligeai presqu'entièrement, et ils prirent la liberté de m'appeler mauvais sujet ; épithète dont il ne faut pas être prodigue, même en plaisanteries, avec les jeunes gens, qui y sont sensibles d'abord, qui finissent par la dédaigner, et par la sanctionner par leur indifférence : et l'on est tout près de mériter le mépris, au début de la vie, quand on méprise l'opinion ; plus tard il est permis de la prendre pour ce qu'elle vaut, et de bafouer des juges qui valent souvent moins que les victimes qu'ils ont dévouées.

L'hiver s'écoula à m'agiter dans ces maisons, à former quelques liaisons d'amour, obscures et passagères, à aller de temps en temps, malgré moi, bâiller indécemment en bonne compagnie où je me déplaisais, et ne plaisais plus.

Le comte de Genlis, qui fut depuis le marquis de Sillery, n'était point un homme aimable. Il passait parmi les gens du monde pour être instruit, et ne l'était pas plus qu'il ne fut un homme d'État dans la révolution : de sorte qu'on lui faisait une réputation, comme il arrive souvent, en sens inverse. On le taxait, par exemple, de manquer de courage, ce qui n'était qu'une absurdité insoutenable, puisqu'il avait reçu des blessures, avait fait la guerre très-brillamment dans l'Inde, et avait eu (malgré les sottises qu'on a débitées sur lui) le meilleur maintien à Ouessant, ainsi que son prince, M. le duc d'Orléans, dont il était capitaine des gardes. Il était frère d'un homme qu'on croyait plus ignorant que lui; le marquis de Genlis, que je trouvais non-seulement mille fois plus aimable, ce que personne ne contestait, mais bien plus savant, car il possédait la première des sciences : celle du monde et des hommes; la plus utile et la plus pratique des institutions : le secret universel de plaire. C'était aussi un de ses tours de force, d'avoir conservé un ton exquis, un ton digne de la cour la plus

polie, de n'avoir pas désappris la langue des femmes les plus distinguées, en ne parlant depuis long-temps que celle des courtisannes, et d'être resté un modèle de bon goût, au sein du désordre et des excès, qui auraient *rouillé* un homme né moins essentiellement que lui pour l'urbanité la plus séduisante, pour la grâce la plus attique, et surtout pour l'élégance la plus naturelle. Il parlait sans prétention, mais c'était presque toujours une bonne fortune que de l'entendre; il montrait quelquefois une ignorance dont il eût ri, si on l'en avait fait apercevoir : je ne puis mieux rendre l'idée qu'il m'a laissée de lui, qu'en disant qu'il ressemblait à quelqu'un qui saurait beaucoup, mais qu'on verrait pourtant qu'il n'a rien appris.

Les deux frères se portaient respect l'un et l'autre, bien peu de gens le leur rendaient; mais pour tout le monde il aurait été difficile de se soustraire à la séduction du marquis; impossible de ne pas l'aimer. On eût pu l'opposer, dans la chaire du vice, aux plus grands prédicateurs : il aurait fait haïr la vertu. Il y a de lui une multitude de mots, plusieurs que je pourrais citer, d'autres que je ne pourrais pas, quoiqu'ils le méritent en quelques endroits, et qu'ils soient dignes de quelques oreilles. Sa philosophie était de tous les jours; je sais qu'il s'en est servi dans

la révolution. Il a eu de véritablement bonnes fortunes à cinquante ans, et n'a jamais trouvé mauvais que madame sa femme en fût une.

Depuis le chancelier de Sillery, qui n'était pas un sot dans son temps, c'était une famille qui avait produit quelques gens d'esprit.

Celle qui, dans ce genre, a donné à cette famille un lustre qui lui survivra, M[me] de Genlis, connue par des éducations, par des livres, et par leur succès (je parle du succès de quelques uns de ses livres), n'a pas plus écrit que monsieur son mari (Genlis Sillery) dans la révolution. Je dînais souvent chez lui, lorsque la première assemblée siégeait à Versailles; il m'exhortait quelquefois à survivre à tout le monde, me lisant alors des Mémoires (il avait la malheureuse facilité d'en faire sur tout) dont je n'ai pas retenu un mot : il me provoquait doucement au sommeil. C'est la dernière politesse;..... c'est une attention bien touchante envers un convive. Je la lui rendrais peut-être ici avec usure, mais il dort d'un sommeil de fer, que les sornettes de ce monde n'interrompent pas.

C'était l'un des conseillers de ce prince infortuné, qui fut plutôt un homme vil qu'un monstre atroce : mais la postérité aura bien le droit de s'y méprendre. Au reste, M. de Sillery a fait peu de mal à son patron qui lui accordait très-peu de

confiance, et qui s'en servait vers la fin comme d'un vieil et mauvais instrument dont on continue à jouer par habitude. M. de Sillery est mort sur l'échafaud, en faisant de très-profondes révérences à ce bon peuple, ce qui est très-simple dans un courtisan, et en faisant *une main à fond* avec son confesseur, ce qui est plus extraordinaire dans un impie!!!

Je disais que je perdais mon argent; je l'avais tellement perdu, qu'à la fin de l'hiver je faisais d'aussi mauvaises affaires que M. Necker, qui venait d'entrer en place, en préparait à la monarchie.

J'avais porté un soir mon désœuvrement et trente louis chez ce président de Champ*** dont je parlais tout-à-l'heure : il m'en restait cinq quand la marquise de Soudeille, nièce du maître de la maison, m'engagea à passer pour souper. Je lui donnai la main avec cette noble indifférence d'un joueur accablé du temps présent, et poli par habitude avec la beauté du temps passé : car je crois qu'elle l'était, parce qu'elle s'était pressée de n'être plus jeune. Un M. de Poinçot *,

* La passion du jeu s'était ranimée à la cour de Louis XVI. Pendant sa grossesse, la Reine avait pris goût au pharaon, et il y en avait un régulièrement établi à son cercle. C'était M. de Chalabre, le fils du joueur si renommé, qui en était le banquier. Ayant représenté à la Reine qu'il ne pouvait suffire à son emploi, et qu'il avait beson d'un second, la Reine y consentit et lui dit de choisir

qu'on avait fourré à Versailles pour *crouper* au jeu de la Reine, vit ma longue infortune, et ma jeune figure qui perdait toujours : « Allez souper, » me dit-il, et donnez-moi vos *cinq louis*. »

Je n'hésitai pas; je ne savais pas même, tant j'y étais habitué, si je ne les avais pas perdus avant de les lui donner. Je revins au bout d'une heure dans le salon; je lui vis un monceau d'or, et ne pensai certainement pas que j'y eusse le moindre droit. Je crus qu'il avait bien vite offert mon sacrifice, et qu'il s'était mis à gagner pour son compte. Il continuait à *ponter* avec un sang-froid prodigieux, sans me dire un mot, et sans me regarder. Quelque temps après, « Ne pensez- » vous pas (se tournant vers moi) qu'il y aurait » de la folie à *vous* de courir après les débris de » cette *banque?* je vous conseille *de vous retirer*.

» — Monsieur!

» — Vous gagnez beaucoup.

» — Est-ce que cet argent....

» — Est à vous : je n'ai pas joué, *moi*, de la » soirée.

qui il voudrait. Il jeta les yeux sur un M. de Poinçot, chevalier de Saint-Louis (le même dont il est ici question) et qui la première fois qu'il se rendit au cercle de la Reine ne put, suivant l'étiquette, s'asseoir, n'ayant pas le brevet de colonel, le dernier grade qui donnait ce droit. Il se trouva ainsi debout quand la Reine parut. La Reine l'ayant remarqué, ordonna, sans égard au cérémonial, qu'on donnât un siége à M. Poinçot. Ce qui fit gémir les courtisans rigides attachés à l'étiquette.

» — Vous plaisantez.

» — Au moins n'est-ce pas une mauvaise » plaisanterie?..... N'ayez aucun scrupule, car » je vous donne ma parole que cet argent est à » vous. »

Je le jetai dans mon *chapeau* : il y avait plus de douze cents louis : n'est-ce pas là un très-honnête homme? et une charmante manière de faire beaucoup avec peu?

Le nom de M. Necker, entré au ministère, est venu au bout de ma plume : je l'y remets, il ne m'échappera plus.

Il n'avait d'abord été qu'adjoint de M. Taboureau, auquel il donna bien vite l'ennui de sa place et le goût de s'en aller. Les ambitieux savent arriver aux emplois : ils savent plus, comment on en fait sortir les autres. Tout le monde connaît son début, sa fortune, et la carrière qu'il nous a fait courir. Il n'est pas hors d'œuvre d'observer ici que c'est peut-être la première fois qu'un grand talent pour écrire, combiné avec un grand talent pour chiffrer, a conduit un homme au ministère et aux honneurs. Il réunissait en lui le talent d'un financier spécieux, et d'un écrivain éloquent et solennel : il y a surtout sous sa plume une couleur de vertu qui semble venir du cœur, et qui serait encore plus éclatante, si l'orgueil n'était presque pas toujours à côté pour la ternir.

La nation commençait déjà à s'agiter quand il apporta dans le ministère tous les germes de discorde, tous les élémens de faction, tous les levains de dissension qui allaient fermenter sous ses mains, et se presser entre ses vertus et ses prétentions, son demi-talent d'administrateur et ses vices, entre les intentions de son cœur et les desseins de sa vanité.

Les Français étaient las d'un bonheur qui les ennuyait parce qu'il était tranquille, et qui n'était pour eux d'aucun prix parce qu'il n'avait aucun éclat. Toutes les têtes mécontentes du présent envahissaient l'avenir, et prenaient le repos pour l'esclavage. Les esprits trop oisifs dissertaient sur tout : on n'était pas malheureux, mais on sentait qu'on n'était pas assez brillant, et la nation voulait se remettre à sa place : et, chose incroyable à dire d'un gouvernement plein de paix et de mansuétude, chacun se débattait d'avance, comme s'il y eût eu une lutte établie entre la servitude et la tyrannie!

Voilà ce que j'ai vu.

La main qu'on choisissait pour tenir les rênes de l'État n'était pas propre à modérer la course de ce char emporté : il n'était pas difficile de deviner qu'un homme exercé aux détails exigus d'une petite philosophie, qui avait traversé des conditions subalternes, un calculateur, un bel-

esprit, ferait ou beaucoup de bien, ou beaucoup de mal,... ou plutôt ne pouvait faire que le dernier. Il était simple de penser qu'un républicain serait un ami tiède et maladroit de la monarchie; qu'un protestant aurait un faible zèle pour un royaume catholique; qu'un bourgeois de Genève ne conspirerait pas en faveur de la noblesse française; qu'odieux à la Reine et à la cour (son parti excepté), il chercherait à devenir une espèce de roi, et que si l'on voulait l'exclure du *conseil*, il en deviendrait un à lui tout seul.

Vous connaissez tous les dernières pages de son histoire; vous avez vu l'État fondre dans ses expériences, et tout un royaume s'évanouir sous ses mains novatrices.

Voilà la funeste tâche qu'il a remplie, voilà sa destinée,... voilà ce qu'a fait M. Necker : il a fait de plus Mme de Staël.

Je sais qu'il en eut des remords;... je sais que sa mort n'en fut pas avancée : mais on m'a dit que ses regrets avaient été profonds et sincères, qu'ils l'avaient accompagné dans ce mausolée qu'il éleva pour lui, et pour la compagne de son indomptable orgueil. Cela me prouve, à peu près, que s'il devient ministre dans l'autre monde, il y sera plus sage, et qu'on a lieu d'espérer qu'il ne s'y mariera pas : mais cela n'absout pas sa mémoire réprouvée dans celui-ci.

Cette année se fit remarquer de moi par une aventure bizarre avec le prince de Poix, alors mon colonel, qui a passé sa vie avec moi dans les oscillations d'un attachement fraternel, et d'une froideur qui, comme la mer, avaient les alternatives d'un mouvement réglé, quoiqu'il me soit doux d'avoir la preuve et la certitude que depuis long-temps l'amitié a fini par rester sur le rivage.

Mais cet ami a souvent eu pour moi les inconvéniens d'un ennemi dangereux : il faut d'ailleurs se pénétrer du précepte de l'Évangile qui recommande le pardon des offenses ; à plus forte raison il faut oublier les inconséquences de la légèreté, les vivacités de la tête qui n'ont point eu de réaction sur un excellent cœur ; il faut, dis-je, sacrifier avec joie à un attachement de plus de vingt années le souvenir de quelques indiscrétions, si même elles avaient eu quelques conséquences : s'en être justifié, les avoir regrettées, c'est aussi bien que de ne les avoir pas commises.

Après ce petit exorde, je retourne au point où j'ai laissé ma narration.

J'étais au bal de l'Opéra, donnant le bras à un *joli masque* avec qui j'avais soupé....... Je ne devais le quitter que long-temps après le bal : j'en avais du moins la promesse qui ne fut pas accomplie, parce que rien n'effraie tant l'Amour

et les Grâces que Mars en colère. M. de Poix m'aperçoit : venir à moi avec l'accent de la plus bruyante humeur, me gronder de toute l'étendue de sa voix de n'être pas parti *pour le régiment*, me reprocher quelques dettes (que le Roi savait reprocher aussi), s'écrier qu'il vaut mieux mener plus de chevaux au régiment que d'avoir des habits brodés, etc., etc., tout cela fut l'affaire de quelques minutes, et me sembla la salle de l'Opéra qui s'écroulait sur moi. Le lecteur le plus bénévole, et du naturel le plus bénin, sentira que je dus penser que cette sortie n'était guère à sa place : aussi j'y répondis avec toute l'indocilité d'un maréchal de France qui avait gagné des batailles. M. de Poix, devant qui beaucoup de choses, qui lui ont résisté depuis, ployaient alors, s'emporte : il appelle le sergent de police des Gardes-Françaises, Mazoger, vieux *chevalier de Saint-Louis*, tout-à-fait honnête homme et que nous aimions tous : « Vous me » connaissez, dit-il, je suis le prince de Poix, » gouverneur de Versailles et capitaine des gardes, » voilà le comte de Tilly, officier dans mon régi- » ment, dont j'ai le droit d'exiger le départ de » Paris, que d'ailleurs ses parens désirent, ar- » rêtez-le. » J'étais hors de moi, et j'aurais bien mal accueilli toute disposition tendant à ce but : je n'en eus pas la peine. « *Monseigneur*, dit le

» sieur Mazoger, j'ai très-bien l'honneur de vous
» connaître, mais je me garderai bien de vous
» obéir dans cette occasion ; je ne reçois d'ordre
» ici, malgré mon profond respect pour vous,
» que de mon chef naturel, monseigneur le ma-
» réchal duc de Biron. »

J'avais fini par rire sous cape, et j'avais filé dans la foule pour ne pas prolonger cette incroyable scène ; mais ma jolie compagne s'était effrayée ; et les cris de l'épervier avaient fait envoler la colombe, qu'il me fut impossible de reprendre à mes gluaux. La rage dans l'âme, je demandai à Monville la permission d'aller passer la nuit chez lui ; il y rentra une ou deux heures après, et essaya vainement de me calmer. Je montai en voiture vers les cinq heures du matin, et courus dans la rue de Varennes prier quelqu'un d'être mon témoin, et de me suivre à l'hôtel de Noailles : mais sa femme, prête à accoucher, était dans les dernières douleurs ; il me conseilla de me rendre chez un autre officier du corps, qui se trouvait à Paris, un baron de Froman, beau joueur et mauvais plaisant, qui consentit immédiatement à m'accompagner. J'ai su depuis que la duchesse de Duras, entendant une voiture, et frapper de si bonne heure à la grande porte avec violence, s'était mise à sa fenêtre, d'où voyant, à une heure si indue, deux

personnes traverser la cour, et quelqu'un surtout en *habit habillé*, un chapeau à plumet sur la tête, et une épée sous le bras, crut que des paladins venaient réclamer quelque beauté enlevée par mon frère.

Arrivés chez M. de Poix qui ne faisait que de se coucher, nous éprouvâmes une grande opposition de la part de ses gens qui se faisaient un scrupule de le réveiller après les fatigues du bal. Nous leur persuadâmes qu'il ne pouvait encore être endormi, ils nous introduisirent dans sa chambre à coucher.

Je lui offris ma démission, et lui dis sans détour que je comptais fort sur la satisfaction que j'avais droit d'en attendre.

Personne n'a certainement jamais soupçonné son courage : il a bien prouvé, pendant la session de l'Assemblée Constituante*, qu'il n'en manquait pas plus que son père et son frère qui avaient une valeur très-brillante; mais il ne s'agissait pas de cela, mais de remettre une jeune tête, et de calmer l'effervescence d'un étourdi; il se prit à rire, m'engagea avec beaucoup de douceur à m'asseoir, et, blâmant assez vivement M. de Froman, l'invita sur-le-champ à se retirer. Resté seul avec moi, il me raisonna paternellement, et

* Dans un duel avec le comte de Lambertye, à qui il donna un grand coup d'épée.



me fit à moitié convenir avec politesse qu'il n'avait pas tort ; il allégua l'intérêt qu'il me portait, m'embrassa, et me pria de le laisser dormir. Je sortis de chez lui très-convaincu qu'il avait raison ; mais des amis, des femmes, et des réflexions m'en dépersuadèrent. Je pris donc la résolution de ne plus rejoindre son régiment ; je lui en fis part, et étant allé quelques jours après à Versailles, j'eus l'honneur de faire ma cour à la Reine, et je pris la liberté de la conjurer de me faire obtenir un brevet de capitaine à la suite des Dragons : j'allais même entrer dans une courte explication de mes griefs contre le prince de Poix, quand la Reine m'arrêta, en me disant qu'elle voulait bien encore faire ce que je demandais, mais qu'elle était beaucoup mieux instruite que je ne pensais, que ma conduite était mauvaise, que M. de Poix lui *avait parlé* de moi *très-désavantageusement*, et qu'elle me conseillait de changer si je ne voulais pas me perdre dans son esprit. Elle eut la bonté de me permettre de me défendre, et, avant que je me retirasse, eut l'air assez persuadé de ma justification. Mais M. de Poix a senti quelquefois, je l'espère, le regret d'un mouvement trop prompt, et d'une *injustice* : ce sentiment, il me l'a exprimé depuis, plusieurs fois, et aujourd'hui que ces intérêts-là sont évanouis, et que la foudre a passé sur la puissance,

aujourd'hui que j'écris cette histoire comme si dix siècles en avaient vieilli les faits, je rappelle cette *injustice* pour l'oublier, son amitié pour l'en remercier, et son regret enfin pour lui en faire autant d'honneur que cela m'en fait à moi-même.

Je terminerai ce chapitre par un fait atroce, qui, quoiqu'en quelque sorte étranger à mon sujet, est du temps dont je parle, et appartient à l'histoire des hommes de tous les siècles et de tous les pays; un de ces actes qui constatent la honte de l'humanité, et l'affreux empire des passions, qui pénètrent de mépris pour nos petites vertus, d'horreur pour les vices, pour les crimes, pour les penchans de notre nature, plus abjecte, plus barbare que l'instinct aveugle des tigres et des lions du désert.

Il y avait alors à Paris un pair d'Irlande, fougueux admirateur de Shakespeare, lord Mountnorris, qui, très-dramatiquement, s'est tué depuis, pour avoir été traité de *fortune hunter** dans une gazette anglaise. C'était se tuer à la manière de son auteur favori, mêler à bon marché le sérieux au plaisant, et dénouer son drame par une fin terrible et ridicule, à l'occasion d'une épithète. Il était tout simple que, n'étant pas riche, il cher-

* Mot à mot « chasseur de fortune. »

chât à se marier à l'ombre de son titre, dont il faisait cas, et sous le prétexte du mérite qu'il se supposait. Il croyait être un très-grand orateur, abusait depuis long-temps de la patience du parlement d'Irlande, où il avait fait bâiller d'abord, et où depuis long-temps on ne l'écoutait plus.

Un jour qu'il prononçait un long discours sur la situation intérieure de ce royaume, que tous les honorables membres croyaient connaître mieux que lui, tout le monde s'en fut. Il avait l'habitude de parler les yeux fermés, et son éloquence agitée le transportait loin de lui : il ne s'aperçut de rien. Il pérore donc tout à son aise, et après deux heures d'argumens incontestés, il se résume, en offrant ses remercîmens à la chambre, pour l'attention flatteuse avec laquelle elle a écouté, attention qu'il ne se dissimule pas qu'on ne lui a pas toujours accordée, au grand détriment de l'État, dans les débats des questions du plus haut intérêt que son zèle patriotique l'a conduit à traiter.

Ce disant, il ferme la bouche, ouvre les yeux, et s'assied. Il n'aperçoit qu'un auditeur dans la salle : celui qui la balayait.

Il était grand conteur, et ne racontait pas cette histoire. Mais je reviens à la mienne, dont m'a furieusement éloigné cet épisode sur lord Mountnorris.

Je me préparais à faire mon premier voyage en Angleterre, et voyais autant d'Anglais que je le pouvais; j'avais alors la fantaisie de croire qu'ils nous aimaient bien les jours où ils ne se battaient pas avec nous : j'en voulais à mes parens et aux instituteurs qui m'avaient conseillé de les haïr. Enfin, me voilà chez ce galant homme de pair d'Irlande, qui, dès la porte, m'entreprend sur Corneille et sur Shakespeare. Après cette ferraillerie dramatique, il m'engagea à dîner à un nouvel établissement qui venait de se former dans la rue du Mail, où il y aurait beaucoup d'étrangers, et particulièrement un nombre choisi d'habitans des Trois-Royaumes. J'accepte, nous arrivons. Bientôt il s'élève une rumeur générale contre un M. de C***, officier supérieur dans la brigade irlandaise, qui avait amené un convive qui faisait horreur à tous les autres, et une impression si forte sur moi, quand je fus instruit de son aventure, que je poussai un cri involontaire qui m'attira l'attention de toute la compagnie.

Ce monstre, sous la figure d'un très-bel homme, s'était remarié à l'âge de quarante ans à une femme charmante qui n'en avait pas dix-huit. Il avait un fils qui donnait les plus belles espérances, et qui, malheureusement, conçut pour sa belle-mère une funeste passion qu'elle partagea. Ce n'est pas la première fois qu'un fils a été préféré

à son père, par un sexe auprès de qui la première des grâces est celle de la jeunesse, quoi qu'en disent quelques femmes sentimentales qu'on ne croit pas. Certes, il vaudrait mieux n'aimer que ce qu'on doit aimer ! mais qui de nous se borne à ses devoirs ? pour qui ont-ils plus d'attrait que ce qui leur est opposé,... que ce qui nous est le plus défendu ?

> . . . . Pauci quos æquus amavit
> Jupiter.

Mais laissons la morale et continuons. Le jeune homme et sa belle-mère s'efforcèrent de triompher de ce sentiment dangereux qui les maîtrisait : le fils en vint jusqu'à solliciter de son père la permission de voyager. Elle lui fut refusée. Ce qui devait en résulter arriva : ils succombèrent, furent heureux et coupables. Le père, instruit (que ne voit pas la jalousie, elle qui voit ce qui n'est pas ?), dissimula son ressentiment pour se venger avec recherche. L'infortuné jeune homme eut un pressentiment de son sort ; il partit pour une ville voisine de la terre que ses parens habitaient. L'époux outragé surprit une lettre, convainquit l'infidèle, la força, sous l'espoir d'un généreux pardon, de rappeler son fils, et feignit lui-même une absence qu'il ne réalisa pas. L'amant donna dans un piége où son cœur faisait tomber

sa raison; il arriva sur les ailes de l'Amour au-devant de la mort. Le barbare auteur de ses jours entra dans cet appartement qui devait être témoin des transports de la tendresse, il leur reprocha leur crime, leur trahison, et malgré les faibles efforts d'une femme éperdue, il brûla la cervelle à son fils. Traînant alors par les cheveux son épouse éplorée, enceinte de quelques mois, il la foula aux pieds, jusqu'à ce qu'il crût avoir consommé la vengeance d'un cannibale sur elle et sur le germe qu'elle portait dans son sein : rien ne survécut à sa barbarie. Le monstre se mit à courir l'Europe pour échapper aux lois de sa patrie et de l'humanité outragées;.... mais il se rencontrait lui-même. Son front terni portait ce signe de réprobation que le premier-né du premier homme avait empreint sur cette face qui n'osa plus fixer le ciel après le meurtre d'Abel : son cœur était livré en proie à ces tourmens, à ces agitations que Caïn a léguées aux plus abandonnés de sa postérité déshéritée.

Je n'ai ni mots ni plume pour exprimer l'effroi que m'inspira ce tigre qui marchait, qui s'habillait, et qui mangeait comme un autre homme.

Quelle est donc cette passion désordonnée, l'amour, qui amollit le cœur pour un instant, et l'endurcit souvent pour le reste de sa vie; qui concentre l'âme dans un seul objet, et l'isole de

tous les autres? quelle est cette passion solitaire qui tue les autres attachemens, qui sépare, quand elle est à son comble, de toutes les autres affections? Cette passion qui donne le jour à une fille plus effrénée qu'elle, la Jalousie!!! la Jalousie, cette Euménide, avide de déchirer son propre sein, impatiente du repos et du bonheur, qui ne cherche que des prétextes pour ses propres supplices, qui vit de soupçons, ne se nourrit que d'alarmes, se consume pour apprendre ce qu'elle brûle de ne pas savoir, et veut savoir tout ce qu'elle a tant d'intérêt à ignorer. Affreuse furie! fille aînée de l'Enfer! tu donnes à un père l'épouvantable courage d'étancher la soif de tes cruautés, d'assouvir les fureurs de son égoïsme, dans le sang et sur le cadavre de son enfant! à qui n'as-tu pas donné la force même d'affliger celle qu'il idolâtrait?

Mes yeux n'ont plus rencontré ce lâche assassin : je l'ai vu bien long-temps.... Il est là !... je le vois encore.

Quelques jours après, je partis pour l'Angleterre, avec dix-neuf ans, et cinq cents louis.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.



